
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME XC.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES.

CORRESPONDANCE.

TOME XXIII.



PARIS

BAUDOUIN FRÈRES.

MARIUS AMYOT, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JULIEN, N° 5, DERRIÈRE L'HÔTEL-DIEU.

M. DCCC. XXXI.



CORRESPONDANCE.

LETTRE ĀCCCCLII.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Au château de Fernei, le 1er mai 1770.

Monsieur, si vous vous souvenez encore de moi, permettez que je recommande, avec la plus vive instance, à vos bontés, un citoyen de La Rochelle, qui à la vérité a le malheur d'être ministre du saint Évangile à Genève [1], mais qui est le plus doux, le plus honnête, le plus tolérant des hommes. Il ne vient dans sa patrie pour quelque temps que pour les intérêts de sa famille, et compte repartir dès qu'il les aura arrangés. Il ne s'agit ici en aucune manière de la parole de Dieu, qu'il prêche le plus rarement qu'il peut à Genève, et qu'il ne prêchera certainement point à La Rochelle. Il a été pasteur d'une église où j'avais un banc; et nous l'appelions *brebis* plutôt que pasteur. C'est le meilleur diable qui soit parmi les hérétiques. Je vous

[1]* Jean Perdriau, né à Genève en 1712, auteur d'un *Éloge historique de Firmin Abauzit*. J. J. Rousseau a parlé avantageusement de Perdriau dans le VIIIe livre des *Confessions*, et il lui adressa deux lettres. (L. D. B.)

prie, monsieur, de lui accorder votre protection, et point d'eau bénite de cour, attendu qu'il n'aime l'eau bénite d'aucune façon. Je regarderai comme des faveurs faites à moi-même toutes les bontés que vous voudrez bien avoir pour lui.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE ĀCCCCLIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 4 mai.

Sire, je me flatte que votre santé est entièrement raffermie. Je vous ai vu autrefois vous faire saigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain: vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la Marc-Aurèle sont fort au-dessus d'une course à cheval et d'une parade.

Je ne sais si votre majesté est encore autant dans le goût des tableaux qu'elle est dans celui de la morale. L'impératrice de Russie en fait acheter à présent de tous les côtés; on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reste pour battre Moustapha. Je voudrais que vous vous amusassiez à battre Moustapha aussi, et que vous partageassiez avec elle; mais je ne suis chargé que de proposer un tableau

à votre majesté, et nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, résident de France à Genève, a le tableau des trois Graces, de Vanloo, haut de six pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres: voilà tout ce que j'en sais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis; car si votre majesté a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin, mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de votre majesté. Je la supplie de me conserver ses bontés, et de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que protectrice des jésuites, et moi je suis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de saint François, tiré sur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins. Frère FRANÇOIS VOLTAIRE.

LETTRE ĀCCCCLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Mon cher ange, je me plaignais à tort de l'indifférence de M. le duc de Choiseul pour ma manufacture. Il a eu plus de bonté et plus d'attention que je n'osais en espérer. J'ai poussé l'injustice jusqu'à gronder madame la duchesse de Choiseul, qui ferait tout pour moi; j'étais, sans le savoir, le plus ingrat des hommes et le plus difficile à vivre.

Voici une autre affaire qui pourra vous amuser, en attendant le mariage de votre prince. Vous êtes supplié de lire ce mémoire, et de nous dire si nous n'avons pas raison; et, en cas que nous ayons prodigieusement raison, comme je le crois, de recommander l'affaire à M. le duc de Prâlin, qui est un des juges.

A propos, j'ai une fluxion horrible de poitrine qui m'empêche de faire usage de l'ordonnance de M. Bouvart. M'est avis, mes anges, que je m'en vais à tous les diables, avec mon cordon de saint François.

Portez-vous bien, et ne faites ce voyage que le plus tard que vous pourrez.

LETTRE ĀCCCCLV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 5 mai.

Je suis un ingrat, madame, indigne de vous et de votre grand'maman. Je ne mérite pas de voir le jour, aussi je ne le vois guère, car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit :
Cette image est trop révoltante ;
Je crois qu'on peut la définir
Une adorable indifférente,
Fesant du bien pour son plaisir.

Figurez-vous, madame, que lorsque j'appelais [1] votre grand'maman inconstante, volage, cruelle, elle me comblait tout doucement de bontés; elle les a poussées non seulement jusqu'à protéger mes horlogers, mais jusqu'à protéger aussi mon sculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'est que cette nouvelle faveur; car, s'il faut se livrer à la

[1] * Voyez plus haut lettre ĀCCCCXLVIII. (L. D. B.)

reconnaissance, il ne faut pas se livrer à la vanité. Je ne sais si elle a dans le moment présent beaucoup de temps à elle; mais en avez-vous, madame, vous qui, malgré votre état de recueillement, passez votre vie à courir?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu, s'il ne vous plaît pas. Votre grand'-maman vous dira, si elle veut, ce que c'est que sa jolie ame; pour moi, je n'ai jamais su comment cet être-là était fait, et vous verrez que je le sais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je suis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre grand'maman, car je suis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grace à lui demander, mais il me sera impossible d'avoir cette hardiesse après mes injustices. Voici le fait:

Avant que les jésuites fussent devenus gens du monde, ils avaient un établissement à ma porte pour convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentilshommes, sept frères et deux sœurs; sept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jésuites, le plus grand fripon que j'aie jamais connu, obtint une pancarte

du Conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfants. Ils vinrent me trouver : je me fis leur don Quichotte; ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grace à demander, et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé Terrai qu'il demandera cette grace, car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres; en un mot, je ne sais ce que c'est que cette grace, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre grand'maman. Vous lui en parlerez si vous voulez, madame; mais, pour moi, Dieu m'en garde! j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre Dupuits. Il faut que je m'aille cacher, quand je pense à tout cela. C'est à vous, madame, que je dois tous ces agréments qui se répandent sur les derniers jours de ma vie; c'est vous qui m'avez présenté à votre grand'maman, que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler; c'est à vous que je dois son soulier et ses lettres : elle m'a fait capucin, je lui dois tout. Puissiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation!

Quand il y aura quelques articles de belles-lettres

moins ennuyeux que ceux de métaphysique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit, dans ce monde, que d'attraper la fin de la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, madame, jusqu'à mon dernier souffle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère FRANÇOIS.

LETTRE ĀCCCCLVI.

A M. URIOT,

BIBLIOTHÉCAIRE ET LECTEUR DU DUC DE WURTEMBERG.

Au château de Fernei, 7 mai.

Il y a deux ans, monsieur, que je passe ma vie dans mon lit. Si ma vieillesse et mes maladies ne me retenaient pas dans cette triste situation, je viendrais remercier monseigneur le duc de Wurtemberg de tout le bien qu'il fait à ses sujets. Vous en avez rendu un compte si vrai et si touchant que le voyage serait aussi pour vous.

Je ne puis vous dire à quel point je vous suis obligé de m'avoir gratifié d'un ouvrage[1] si intéressant, puisque c'est la vérité qui l'a dicté; il fait autant d'honneur au panégyriste qu'au prince.

[1]* *Discours sur la richesse et les avantages du duché de Wurtemberg*. Stutgard, février 1770. In-8°. (L. D. B.)

Je vous prie de me mettre aux pieds de son altesse sérénissime.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que vous méritez, etc. VOLTAIRE.

LETTRE ĀCCCCLVII.

A M. VERNES,

A GENÈVE.

7 mai.

Mon cher prêtre philosophe, je ne connais point du tout *le Système de la Nature*[1]. On a tant dit de sottises sur la nature, que je ne lis plus aucun de ces livres-là. C'est apparemment quelque livre impie contre ma chère religion catholique, apostolique et romaine. Il faudrait que je demandasse permission de le lire à mon gardien, selon les règles de notre patriarche François, et on ne l'accorderait pas; ainsi je ne pourrais le lire sans péché mortel.

A l'égard de la nature de mon individu, elle est toute délabrée et s'en va à tous les diables : ce climat-ci me tue. Je veux aller passer l'hiver en Gréce,

[1]* Par le baron d'Holbach. Voltaire en a depuis fait la réfutation dans plusieurs endroits de ses ouvrages. (L. D. B.)

où Catherine II me donnera une bonne habitation.

Je vous souhaite joie et santé.

Frère FRANÇOIS, capucin indigne.

LETTRE ĀCCCCLVIII.

A M. BERTRAND.

Fernei, 7 mai.

Je suis beaucoup plus malade, monsieur, que je ne l'étais lorsque j'ai eu la consolation de vous voir avec M. d'Osterwald. Si je reviens au monde, ce sera pour m'occuper de tout ce qui poura servir à votre entreprise : elle m'est plus chère que la manufacture de montres que j'ai établie dans mon village, et qui prospère plus que je ne l'osais espérer.

Vous me ferez un extrême plaisir de m'envoyer la *Primauté du Pape*, la *Législation du Divorce*, et le *Traité de l'amitié perpétuelle entre la Pologne et Catherine*.

J'ai reçu ce que vous avez bien voulu m'envoyer par le coche. Vous me paraissez bien mieux fourni que les libraires de Genève, qui ne vendent que des romans de France et des opéra-comiques.

Je vous demande en grace, monsieur, de ne vous point constituer en frais pour m'envoyer les

livres dont vous me gratifiez. Permettez que je vous les rembourse, et envoyez-moi tout ce que vous croirez pouvoir contribuer à la petite *Encyclopédie* à laquelle j'aurais bien voulu travailler avec vous. J'attends sur-tout, avec impatience, le *Traité de l'amitié perpétuelle;* mais comme il est fait par un ennemi, je crois qu'il faut s'en défier, *audi et alteram partem.* Tout ce que je sais bien positivement, c'est que le prince Repnin lui-même a fourni tous les mémoires à M. Bourdillon, et qu'il a fait imprimer deux mille Bourdillons à La Haie.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de M. d'Osterwald.

Votre très fidèle ami V. sans cérémonies.

LETTRE ĀCCCCLIX.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

8 mai.

Frère François, monsieur, est pénétré de la bonté que vous avez de mettre dans le tronc pour faire placer son image dans une niche; il vous supplie de ne pas oublier l'auréole.

Comme il sait qu'on ne canonise les gens qu'après leur mort, il se dispose à cette cérémonie. Une fluxion très violente sur la poitrine le tient au lit depuis un mois. Il tombe encore de la neige

au 8 de mai, et il n'y a pas un arbre qui ait des feuilles. Si j'étais moins vieux et plus alerte, je crois que j'irais passer la fin de mes jours en Gréce, dans le pays de mes maîtres Homère, Sophocle, Euripide, et Hérodote. Je me flatte qu'à présent Catherine II est maîtresse de ce pays-là. Les Lacédémoniens et les Athéniens reprennent courage sous ses ordres. Nous touchons au moment d'une grande révolution dont l'Opéra-Comique de Paris ne se doute pas. Saint Nicolas va chasser Mahomet de l'Europe; je dois en bénir Dieu en qualité de capucin.

On dit que frère Ganganelli a supprimé la belle bulle *In cœna Domini,* le dernier jeudi de l'absoute; cela est d'un homme sage.

Si vous voyez mon cher commandant, je vous prie, monsieur, de vouloir bien entretenir la bienveillance qu'il veut avoir pour moi, et de me conserver la vôtre; elle fait ma consolation dans le triste état où je suis. Agréez mon tendre respect et ma bénédiction.

Frère FRANÇOIS, capucin indigne.

LETTRE ĀCCCCLX.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Fernei, le 11 mai.

Quoique je sois, monseigneur, fort près d'aller voir saint François d'Assise, le patron du pape et le mien, il faut pourtant que je prenne la liberté de vous proposer une négociation mondaine, et que je vous demande votre protection.

Je ne sais si votre éminence est informée que M. le duc de Choiseul établit une ville nouvelle à deux pas de mon hameau. On a déja construit sur le lac de Genève un port qui coûte cent mille écus. Les bourgeois de Genève, gens un peu difficiles à vivre, ont conçu une grande jalousie de cette ville, qui sera commerçante; et, depuis que je suis capucin, ils ont craint que je ne convertisse leurs meilleurs ouvriers huguenots, et que je ne transplantasse leurs ouailles dans un nouveau bercail, comme de fait, grace à saint François, la chose est arrivée.

Vous n'ignorez pas qu'il y eut beaucoup de tumulte à Genève il y a trois mois. Les bourgeois, qui se disent nobles et seigneurs, assassinent quelques Génevois qui ne sont que natifs : les confrères

des assassinés, ne pouvant se réfugier dans la ville de M. le duc de Choiseul, parcequ'elle n'est pas bâtie, choisirent mon village de Fernei pour le lieu de leur transmigration; ils se sont répandus aussi dans les villages d'alentour. Je les ai convertis à moitié, car ils ne vont plus au prêche: il est vrai qu'ils ne vont pas non plus à la messe; mais on ne peut pas venir à bout de tout en un jour, et il faut laisser à la grace le temps d'opérer. Ce sont tous d'excellents horlogers; ils se sont mis à travailler dès que je les ai eu logés.

J'ai pris la liberté d'envoyer au roi de leurs ouvrages; il en a été très content, et il leur accorde sa protection. M. le duc de Choiseul a poussé la bonté jusqu'à se charger de faire passer leurs ouvrages à Rome. Notre dessein est de ruiner saintement le commerce de Genève, et d'établir celui de Fernei.

Nos montres sont très bien faites, très jolies, très bonnes, et à bon marché.

La bonne œuvre que je supplie votre éminence de faire est seulement de daigner faire chercher par un de vos valets de chambre, ou par quelque personne en qui vous aurez confiance, un honnête marchand, établi à Rome, qui veuille se charger d'être notre correspondant. Je vous réponds qu'il y trouvera son avantage.

Les entrepreneurs de la manufacture lui feront

un envoi, dès que vous nous aurez accordé la grace que nous vous demandons.

Je suis enchanté de mes nouveaux hôtes; ils sont tous d'origine française. Ce sont des citoyens que je rends à la patrie, et le roi a daigné m'en savoir gré. C'est cela seul qui excuse la liberté que je prends avec vous. Cette négociation devient digne de vous, dès qu'il s'agit de faire du bien. La plupart de ces familles sont *languedochiennes;* c'est encore une raison de plus pour toucher votre cœur.

Si Catherine II prend Constantinople, nous comptons bien fournir des montres à l'église grecque: mais nous donnons de grand cœur la préférence à la vôtre, qui est incomparablement la meilleure, puisque vous en êtes cardinal. La triomphante Catherine m'a donné rendez-vous à Athènes, et je n'y trouverai personne que je vous puisse comparer, quand il descendrait d'Homère ou d'Hésiode en droite ligne. Mais en trouverais-je beaucoup à Rome?

Que votre éminence conserve ses bontés à frère François, capucin indigne.

LETTRE ĀCCCCLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 mai.

Mon cher ange, je me hâte de vous remercier de votre lettre du 10 de mai. Je vous enverrai la copie de la lettre du beau-frère de Martin Fréron, dès que je l'aurai retrouvée dans le tas de paperasses que je mets en ordre; cela vous mettra entièrement au fait. Il est bon de rendre justice aux gens qui honorent le siècle et l'humanité.

Je suis bien fâché que les prémices de ma manufacture ne puissent être acceptées. J'avais envoyé à madame la duchesse de Choiseul une petite boîte de six montres charmantes, et qui coûtent très peu; ce serait d'assez jolis présents à faire à des artistes qui auraient servi aux fêtes. La plus chère est de quarante-six louis, et la moindre est de douze; tout cela coûterait le double à Paris. J'aurais voulu sur-tout que le roi eût vu les montres qui sont ornées de son portrait en émail, et de celui de monseigneur le dauphin. Je suis persuadé qu'il aurait été surpris et bien aise de voir que, dans un de ses plus chétifs villages, on eût pu faire, en aussi peu de temps, des ouvrages si parfaits; mais le voyage de madame la duchesse

de Choiseul à Chanteloup dérange toutes mes idées. Elle va aussi prendre soin de ses manufactures. C'est une philosophe pas plus haute qu'une pinte, et dont l'esprit me paraît furieusement au-dessus de sa taille.

Je songe comme vous à mademoiselle Le Couvreur-Daudet; je frémis de l'envoyer en Russie: mais qu'en faire? a-t-elle au moins quatre ou cinq cents livres de rente? voilà ce que je voudrais savoir. J'aimerais mieux établir une manufacture de filles qu'une de montres; mais la chose est faite, je suis embarqué. Votre prince donne un plus bel exemple; il établit une manufacture de comédies. Il faut que M. le duc d'Aumont en fasse une d'acteurs; cela devient impossible, on ne joue plus que des opéra-comiques dans les provinces. Il faut que tout tombe, quand tout s'est élevé; c'est la loi de la nature.

Vous êtes tout étonné, mon cher ange, que je me vante de soixante-dix-sept ans, au lieu de soixante-seize; est-ce que vous ne voyez pas que, parmi les fanatiques mêmes, il y a des gens qui ne persécuteront pas un octogénaire, et qui pileraient, s'ils pouvaient, un septuagénaire dans un bénitier?

J'ai pensé comme vous sur frère Ganganelli, dès que j'ai vu qu'il ne fesait point de sottises.

N'allez-vous pas à Compiégne? attendez-vous à faire vos compliments à Versailles?

Voudriez-vous bien faire parvenir à M. le duc d'Aumont ma respectueuse reconnaissance de toutes les bontés qu'il me témoigne?

Je me doutais bien que madame d'Argental se porterait mieux au mois de mai; mais c'est l'hiver, le fatal hiver qui me désespère. J'en éprouve encore d'horribles coups de queue. Une maudite montagne couverte de neige fait le malheur de ma vie.

Madame Denis et moi nous vous renouvelons à tous deux le plus tendre attachement qui fut jamais.

LETTRE ĀCCCCLXII.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, ce 18 mai.

Madame, les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu; il s'allume pour votre cause. On est un peu Moustapha à Rome et en France; je suis Catherin, et je mourrai Catherin. La lettre dont votre majesté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me comblait de joie; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de vicissitudes, et je n'en voulais pas; on dit que les Turcs ont repassé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie; il faudra donc les battre encore: mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens sont en petit nombre; enfin on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponse, je maudis Moustapha, et je prie la sainte Vierge de secourir les fidèles. Je suis sûr que vos mesures sont bien prises en Gréce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins se joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Égypte a secoué le joug de Moustapha, je ne doute pas que votre majesté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèse aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des Pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos saïques; ainsi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Égypte, ni de la Gréce, ni du Voncara d'Enghis. Vous assaillez ce vaste empire depuis Colchos jusqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles sont moins grandes que ce que votre majesté a

fait jusqu'ici. Le revers annoncé de la Valachie m'ôte le sommeil sans m'ôter l'espérance : le roman des chars de Cyrus me plaît toujours dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul.

Je ne trouve point que les tableaux génevois soient trop chers, je trouve seulement votre majesté impériale généreuse ; mais j'oserais desirer cent capitaines de plus au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que celui de Justinien, dans la ville où il le signa. Si votre majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère Ganganelli, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Fernei, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon.

Je redouble mes vœux ; mon ame est aux pieds de votre majesté impériale.

LETTRE ĀCCCCLXIII.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 9-20 mai.

Monsieur, vos deux lettres, la première du 10, et la se-

conde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront mal à personne dans ce moment-là. Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne passée était d'entourer nos troupes en se dispersant, et qu'il n'y avait jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les janissaires seuls choisissaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, etc., pour attaquer par troupes, et alors les canons font leur effet. En plusieurs occasions nos soldats les ont reçus à coups de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raison, monsieur, l'église grecque voit jusqu'ici par-tout le dos des musulmans, et même en Morée. Quoique je n'aie point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'est emparée du Péloponèse, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en est quelque chose. La moitié de la flotte n'y était point encore lorsque la descente s'est faite.

Soyez assuré, monsieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je suis très sensible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à Moustapha de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être persuadé que Caterine II ne cessera jamais d'avoir une estime et une considération particulière pour l'illustre ermite de Fernei.

LETTRE ĀCCCCLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 mai.

Mon cher ange, les bonnes actions ne sont jamais sans récompense, car Dieu est juste. On ne peut vous donner un prix qui soit plus suivant votre goût qu'une tragédie : en voici une qui m'est tombée entre les mains, et dont je viens de corriger moi-même toutes les fautes typographiques. C'est à vous à juger si M. Lantin[1] était aussi bon réparateur de *Sophonisbe* que M. de Marmontel l'a été de *Venceslas*. Il y aura des malins qui diront que M. Lantin se moque du monde, et qu'il n'y a pas un mot dans *Sophonisbe* qui ressemble à celle de Mairet; mais il faut laisser dire ces gens-là, et ne pas s'en embarrasser.

Au reste, je serais au désespoir qu'on pût m'accuser d'avoir la moindre correspondance avec les héritiers de M. Lantin. M. Marin, qui a fait imprimer cette pièce, dont l'original est chez M. le duc de La Vallière, peut me rendre la justice qui m'est due; mais, si on fait une sottise dans Paris, tout aussitôt on me l'attribue. Je ne doute pas que

[1] * Pseudonyme emprunté par Voltaire pour faire paraître sa *Sophonisbe*. (L. D. B.)

votre amitié et votre zèle pour la vérité ne s'opposent à ce torrent de calomnies.

On a bien eu la cruauté de m'imputer *le Dépositaire*. Il faut que ce soit l'abbé Grizel qui ait débité cette imposture, et c'est ce qui m'empêche de donner la pièce. Je ferai écrouer l'abbé Grizel comme calomniateur impudent. Il avait volé cinquante mille francs à madame d'Egmont, fille de M. le duc de Villars, lorsqu'il la convertit. Je ne sais pas au juste ce qu'il a volé depuis, pour la plus grande gloire de Dieu; mais je le tiens pour damné, s'il dit que *le Dépositaire* est de moi.

Voici un tarif très honnête des montres que M. le duc de Prâlin a bien voulu demander. On ne peut mieux faire que de s'adresser à nous, nous sommes bons ouvriers et très fidèles. Si quelqu'un de vos ministres étrangers veut des montres à bon marché, qu'il s'adresse à Fernei. Secourez notre entreprise, mes chers anges, nous avons vingt familles à nourrir.

A l'égard des humeurs scorbutiques, je plains bien madame d'Argental si son état approche de mon état. Portez-vous bien tous deux, jouissez d'une vie douce, conservez-nous vos bontés, protégez nos manufactures; mais protégez aussi celle de feu M. Lantin. Nous vous présentons nos cœurs, madame Denis et moi.

LETTRE ĀCCCCLXV.

A MADAME NECKER.

21 mai.

Ma juste modestie, madame, et ma raison me fesaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie; mais, puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon ame pendant six semaines. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage : mais, madame, il faudrait que j'eusse un visage; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie : c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état; M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui; et, pour moi, j'ai tant d'amour propre, que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à-peu-près son modéle sur la petite figure en porcelaine de Sévres. Qu'importe,

après tout, à la postérité qu'un bloc de marbre ressemble à un tel homme ou à un autre? Je me tiens très philosophe sur cette affaire. Mais, comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne, sur ce qui me reste de corps, le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'ame. L'un et l'autre sont fort en désordre; mais mon cœur est à vous, madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très sincère respect. Mes obéissances, je vous en supplie, à M. Necker.

LETTRE ĀCCCCLXVI.

A M. DE LA HARPE.

23 mai.

Le capucin attaché à la paroisse du curé de Mélanie prie toujours Dieu, mon cher enfant, pour vos affaires temporelles; car, pour les spirituelles, elles vont très bien, Dieu merci.

Il est bien plaisant, bien digne des Welches qu'un Fréron ait le droit exclusif de dire son avis grossièrement sur les welcheries nouvelles, et qu'on vous conteste celui de dire le vôtre avec finesse et agrément. Il me semble qu'il n'y a jamais eu d'injustice plus ridicule, et que c'est le dernier degré d'ignominie dans laquelle les lettres sont

tombées en France. Il est bien honteux qu'un misérable comme lui, chargé de crimes et d'opprobres, trouve de la protection. La lettre de son beau-frère Royou, dont vous avez, je pense, un extrait, suffirait seule pour le faire enfermer à Bicêtre; mais parcequ'il s'est fait hypocrite,

« Fruitur dîs
« Iratis; »

JUVEN., sat I.

Les anecdotes sur ce coquin m'intéressent moins que celles de Suétone sur ces coquins d'empereurs romains, qui ne valaient guère mieux.

Quand aurons-nous donc votre *Suétone?* Si vous l'enrichissez de remarques historiques et philosophiques, ce sera un livre dont aucun homme de lettres ne pourra se passer. Je l'attends avec le plus grand empressement : car, tout vieux et tout malade que je suis, j'ai encore les passions vives, surtout quand il s'agit de votre gloire.

LETTRE ĀCCCCLXVII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Charlottenbourg, le 24 mai.

Je vous crois très capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Église. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable, et je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis!*

Cependant le saint-père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur: l'*Abrégé* de Feury a eu un sort tout semblable. Il y a je ne sais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je suis le protecteur des jésuites; vous, des capucins; vos ouvrages sont brûlés à Rome; les miens aussi. Mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence.

Comment, monsieur le saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne sois pas! cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Russie peut guerroyer à son aise: elle a obtenu de Diderot, à beaux deniers comptants, une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les subsides, j'ai cru qu'il m'était permis, selon les lois civiles et naturelles*, d'en payer à mon allié, auquel je les dois; et je suis en régle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fesser** princes, rois, et empereurs, qui désobéissent à leurs régles.

Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé *Essai sur les Préjugés*[1]. Je vous envoie quelques remarques qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre. Je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au

* Selon les lois de la nature. (*Édit. de Berlin.*)

** De fouetter. (*Édit. de Berlin.*)

[1] * Cet ouvrage qui parut en 1770, et qu'on avait d'abord attribué à Du Marsais, est du baron d'Holbach. Les notes sont de Naigeon. (L. D. B.)

reste, je ne pense plus à mes maux; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant ou boitant, sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade, en recevant votre lettre, le souvenir de Panétius me rendit mes forces. Je me rappelai la réponse de ce philosophe à Pompée qui desirait de l'entendre; et je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi, je prie saint Jean du désert, saint Antoine, saint François d'Assise, et saint Cucufin, de vous prendre tous en leur sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

LETTRE ĀCCCCLXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

25 mai.

Je soupçonne, madame, que vous vous souciez peu de la métaphysique; cependant il est assez curieux de chercher si on a une ame ou non, et de voir tous les rêves qu'on a faits sur cet être in-

compréhensible. Nous ressemblons tous au capitaine suisse qui priait dans un buisson avant une bataille, et qui disait : « Mon Dieu, s'il y en a un, « ayez pitié de mon ame, si j'en ai une. » Vous me paraissez fort indifférente sur ces bagatelles ; on s'endurcit en vivant dans le monde.

Vous avez voulu absolument que je vous envoyasse quelques chapitres ; mais j'ai peur qu'ayant beaucoup lu et beaucoup réfléchi, vous ne soyez plus amusable, et que je ne sois point du tout amusant. Vous en savez trop pour que je vous donne du plaisir.

Voyez si les articles *Alchimiste*, *Alcoran*, *Alexandre*, qui sont remplis d'historiettes, pourront vous désennuyer un moment. Je suis avec vous comme Arlequin, à qui on disait : Fais-moi rire, et qui ne pouvait en venir à bout.

J'imagine que votre grand'maman est une vraie philosophe ; elle s'en va voir sa colonie, que vous appelez si bien Salente. Elle va faire le bonheur de ses vassaux, au lieu d'avoir la tête étourdie du fracas des fêtes, dont il ne reste que la lassitude, quand elles sont passées. Je crois le fond de son caractère un peu sérieux, d'une couleur très douce, toute brodée de fleurs naturelles. Je me figure qu'elle a une ame égale et constante, sans ostentation ; qu'elle n'aime point à se prodiguer dans le monde ; que chaque jour elle aimera davantage la

retraite; qu'en connaissant les hommes par la supériorité de sa raison, elle aime à répandre des bienfaits par instinct; qu'elle est très instruite, et ne veut point le paraître: voilà le portrait que je me fais de la souveraine d'Amboise, au pied de mes Alpes, où j'ai encore de la neige.

J'ai pris avec elle une étrange liberté; j'ai mis sous sa protection des essais de ma manufacture de montres: que ne suis-je un de ses vassaux d'Amboise! On dit que le blé a manqué jusque dans ses états; nous n'en avons point dans notre pays barbare.

Je crois que les Russes mangeront bientôt celui des Turcs. Il me semble que voilà une révolution qui se prépare, et à laquelle personne ne s'attendait: c'est de quoi exercer la philosophie de votre grand'maman.

La mienne consiste à souffrir patiemment, ce qui coûte un peu, et à vous être attaché, madame, avec le plus tendre respect. Il ne faut assurément nul effort pour vous aimer.

Voulez-vous bien, madame, avoir la bonté de me mettre aux pieds de votre grand'maman?

LETTRE ĀCCCCLXIX.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 16-27 mai.

Monsieur, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte Féodor Orlof, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello, mes troupes se joignirent aux Grecs, qui desiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte; et le second, celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Passava, de Berdoni, et de Misistra [1], qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers Turcs dans ces différentes places, qui se rendirent après quelque défense; celle de Misistra sur-tout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron; mais cette dernière ville n'était point prise encore le 29 de mars, jour du dé-

[1] * On écrit plus généralement Misitra: ce mot signifie fromage mou. C'est une chose fort bizarre que ces noms modernes qui semblent inventés pour dégrader la majesté des plus nobles antiquités. L'austère Sparte s'appelle aujourd'hui fromage mou; l'île Patrocle près d'Athènes n'est plus que l'île aux Anes; et, dans Rome même, le Forum a subi sous les papes la dénomination de Champ-aux-Vaches!...

« Omnia mutantur, et nos mutamur in illis. »

(L. D. B.)

part du courrier. Cependait on en attendait si bien la réduction dans peu, qu'on avait déja dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, monsieur, parceque je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique, puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par-là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, monsieur, de l'invariabilité de mes sentiments. CATERINE.

Voilà la Gréce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été: cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

LETTRE ĀCCCCLXX.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

A Fernei, 28 mai.

Monsieur, je persiste à croire que les philosophes m'ont daigné prendre pour leur représentant, comme une compagnie fait souvent signer pour elle le moindre de ses associés. Je consens de signer, quoique j'aie la main fort tremblante.

Vous avez donc la bonté, monsieur, d'être un des protecteurs de la statue. M. le duc de Choiseul

y a de plus grands droits qu'on ne pense; il fait des vers plus jolis que ceux de nous autres feseurs, et tient le cas secret; j'en ai de lui qui sont charmants.

Je ne sais comment reconnaître ses bontés : il protége une manufacture de montres que les émigrants de Genève ont établie dans mon hameau ; il a bien voulu descendre jusqu'à leur faciliter le débit. Je ne verrai pas la ville qu'il va bâtir dans mon voisinage; mais je jouis déja de tout le bien qu'il veut faire.

Je goûte à présent, malgré tous mes maux, le plus grand des plaisirs; je vois les fruits de la philosophie éclore. Soixante artistes huguenots, répandus tout d'un coup dans ma paroisse, vivent avec les catholiques comme des frères; il serait impossible à un étranger de deviner qu'il y a deux religions dans ce petit canton-là. En conscience, messieurs les moines, M. Rose, évêque de Senlis, MM. les curés Aubry et Guincestre, cela ne vaut-il pas mieux que vos Saint-Barthélemi?

Peut-être l'impératrice de Russie opère-t-elle à présent une grande révolution chez les Turcs; mais j'aime mieux celle dont je suis témoin, et j'ai la mine de mourir content. Je crois que ces nouvelles ne déplairont pas au respectable M. d'Alembert, l'appui de la tolérance et de la vertu, et si digne d'être votre ami.

Conservez vos bontés, monsieur, à votre très humble et très obéissant, et très reconnaissant serviteur, le languissant frère François, plus humain que tous les capucins du monde.

LETTRE ĀCCCCLXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 mai.

C'est M. Pigalle qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déja pourquoi il vient à Fernei, et vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exister? Elle aura, mon cher et illustre maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. Pigalle; le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage que le génie, son confrère, sait bien trouver; et M. Pigalle prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. Je ne saurais vous dire, mon cher et respectable confrère, combien M. Pigalle est flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne, et à celle de la nation française. Ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié, qu'il l'est déja de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre siècle; et, ce

qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. Pigalle n'a pas besoin de recommandation; cependant il a desiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer; mais ce desir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; renvoyez-nous M. Pigalle le plus tôt que vous pourrez, car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécile; mais cet imbécile vous aimera, vous respectera, et vous admirera tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent appelé *raison*, que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Un très grand nombre de gens de lettres a déja contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de Richelieu et plusieurs personnes de la Cour ont contribué aussi, M. le duc de Choiseul et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

LETTRE ĀCCCCLXXII.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Fernei, 1er juin.

Madame, je crois que vous avez fait une ga-

geure d'exercer votre patience, et moi de pousser à bout vos bontés. J'ai eu l'honneur de vous parler, dans une de mes lettres, de sept frères, tous au service du roi, dont les jésuites avaient usurpé l'héritage, pour la plus grande gloire de Dieu. Voici, je pense, l'aîné de ces sept Machabées. Il prétend qu'ayant été auprès de vous, madame, le secrétaire des capucins, je dois, à plus forte raison, être celui des officiers qui ont été blessés au service. Je ne sais pas ce qu'il demande. Pour moi, je ne demanderais, à Versailles, que l'honneur et la consolation de vous entendre. Tout le monde croit, dans mon pays de neiges, que j'ai un grand crédit auprès de vous, depuis l'aventure des capucins, et sur-tout depuis celle des montres. Moi, qui suis excessivement vain, je ne les détrompe pas; ils viennent tous me dire: Allons, notre secrétaire, vite une lettre pour madame la duchesse, qui *fait du bien pour son plaisir.* Je baisse les oreilles, j'écris, et puis je suis tout honteux, et je voudrais m'aller cacher.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, et en rougissant de mes hardiesses, madame, votre très humble, très obéissant, et très obligé serviteur.

LETTRE ĀCCCCLXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

1er juin.

Vous avez dû voir, madame, que je consume ma pauvre vie dans mes déserts de neige pour vous récréer un quart d'heure, vous et votre grand'maman. Il y a des insectes qui sont trois ans à se former pour vivre quelques minutes : c'est le sort de la plupart des ouvrages en plus d'un genre. Je vous prie toutes deux de prêter un peu d'attention à l'article *Anciens et Modernes*, c'est une affaire de goût : vous êtes juges en dernier ressort.

Quant aux choses scientifiques, je ne crois pas que tout ce qu'on ne peut comprendre soit inutile. Personne ne sait comment une médecine purge, et comment le sang circule vingt fois par heure dans les veines; cependant il est très souvent utile d'être purgé et saigné.

Il est fort utile d'être défait de certains abominables préjugés, sans qu'on ait quelque chose de bien satisfesant à mettre à la place. C'est assez qu'on sache certainement ce qui n'est pas, on n'est pas obligé de savoir ce qui est. Je suis grand démolisseur, et je ne bâtis guère que des maisons pour les émigrants de Genève. La protection de

madame la duchesse de Choiseul leur a fait plus de bien que leurs compatriotes ne leur ont fait de mal. Qui m'aurait dit que je lui devrais tout, et qu'un jour je fonderais au mont Jura une colonie qui ne prospèrerait que par ses bontés? et puis qu'on dise qu'il n'y a point de destinée! C'est vous, madame, qui m'avez valu cette destinée-là; c'est à vous que je dois votre grand'maman.

Je lui ai envoyé le mémoire des communautés de Franche-Comté, d'accord; mais il est signé des syndics, et non pas de moi. Je ne suis point avocat: le fond du mémoire est de M. Christin, avocat de Besançon; je l'ai un peu retouché. Il n'y a rien que de très vrai. L'avocat au Conseil chargé de l'affaire l'a approuvé, l'a donné à plusieurs juges. S'il n'est pas permis de soutenir le droit le plus évident, où fuir? Je tiens qu'il faut le soutenir très fortement, ou l'abandonner.

Ce n'est point ici une grace qu'on demande. Ces communautés sont précisément sur la route que M. le duc de Choiseul veut ouvrir de sa colonie en Franche-Comté. Ces gens-là seraient fort aises d'être les serfs du mari de votre grand'maman, mais ils ne veulent point du tout l'être des moines de saint Benoît, devenus chanoines. La prétention de saint Claude est absurde. Saint Claude est un grand saint, mais il est aussi ridicule qu'injuste, du moins il me paraît tel. J'ai cru

qu'il fallait faire sentir cette absurdité avant qu'on discutât des fatras de papiers que les ministres n'ont jamais le temps de lire.

J'avoue que mon nom est fatal en matière ecclésiastique; mais je n'ai jamais prétendu que mon nom parût; Dieu m'en préserve! et d'ailleurs ceci est matière féodale. Le roi ne lit point ces factums préparatoires, on ne les met point sous ses yeux. Le rapporteur seul est écouté; et, comme tout dépend ordinairement de lui, il nous a paru essentiel que les juges fussent bien au fait. Ils jettent souvent un coup d'œil égaré sur ces piéces ennuyeuses; j'ai voulu les intéresser par la tournure; j'ai voulu les amuser, eux, et non pas le roi, qui a d'autres affaires, et qui très communément laisse décider ces procès sommaires sans y assister, comme il arriva dans le procès des Sirven, où M. le duc de Choiseul fut net contre moi, et avec raison.

Enfin, si j'ai tort, on perdra de bons sujets, et j'en suis fâché; mais je me résigne, car il faut toujours se résigner, et je ne suis pas capucin pour rien.

Résignez-vous, madame, à la fatalité qui gouverne ce monde. Horace recommandait cette philosophie, il y a quelque dix-huit cents ans; il recommandait aussi l'amitié, et la vôtre fait le charme de ma vie.

LETTRE ĀCCCCLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 juin.

Mon cher ange, je vous dirai d'abord, pour m'insinuer dans vos bonnes graces, que l'abbé de Château-Neuf s'est arrangé tout comme vous l'avez voulu avec *le Dépositaire*. Ninon n'a point couché avec le jeune Gourville; et quant à M. Agnant, il n'est point un ivrogne à balbutiement et à hoquets; c'est un buveur du quartier qui peut regarder les gens fixement et d'un air comique, en disant son mot; mais qui n'est point du tout ivre: et, en cela même, il est un personnage assez neuf au théâtre.

Dès que messieurs du clergé seront prêts à plier bagage, je vous enverrai celui de Ninon; l'*Encyclopédie* ne me laisse pas à présent à moi.

Venons maintenant au profane. Je crains bien que M. le duc de Prâlin ne fasse pas sitôt des présents de montres aux janissaires et aux douaniers de la Porte Ottomane. Vous savez comme on s'égorge dans la patrie de Sophocle et de Platon, comme on massacre et comme on pille. Cependant, si nos consuls restent, si M. le duc de Prâlin

veut des montres, nous sommes à ses ordres. M. le duc de Choiseul a la bonté de nous en prendre. Favorisez-nous, je vous en conjure; engagez vos camarades, messieurs les ministres étrangers, à nous donner la préférence. Si nous avions une estampe de votre prince, nous lui enverrions une montre avec son portrait en émail qui ne serait pas chère.

Nous avons fait celui du roi et de monseigneur le dauphin, qui ont parfaitement réussi. Nous fesons à présent celui de M. le comte d'Aranda; c'est une entreprise très considérable. M. l'abbé Terrai en a fait une bien cruelle en me saisissant deux cent mille francs d'argent comptant qui n'avaient rien à démêler avec les deniers de l'état, et qui auraient servi à bâtir des maisons pour nos artistes, et à augmenter la fabrique. Il a fait un mal irréparable.

On avait bien trompé, ou du moins voulu tromper M. le duc de Choiseul, quand on lui avait dit que les natifs de Genève massacrés par les bourgeois n'étaient que des gredins et des séditieux. Je vous assure que ceux qui travaillent chez moi sont les plus honnêtes gens du monde, les plus sages, les plus dignes de sa protection.

Dites bien, je vous prie, à MM. les ducs de Choiseul et de Prâlin combien je leur suis attaché; mon cœur vous en dit toujours autant.

LETTRE ĀCCCCLXXV.

A TOUS LES AMBASSADEURS.

Fernei, le 5 juin.

Monsieur, j'ai l'honneur d'informer votre excellence que les bourgeois de Genève ayant malheureusement assassiné quelques uns de leurs compatriotes, plusieurs familles de bons horlogers s'étant réfugiées dans une petite terre que je possède au pays de Gex, et M. le duc de Choiseul les ayant mises sous la protection du roi, j'ai eu le bonheur de les mettre en état d'exercer leurs talents. Ce sont les meilleurs artistes de Genève; ils travaillent en tout genre, et à un prix plus modéré qu'en toute autre fabrique. Ils font en émail, avec beaucoup de promptitude, tous les portraits dont on veut garnir les boîtes des montres. Ils méritent d'autant plus la protection de votre excellence, qu'ils ont beaucoup de respect pour la religion catholique.

C'est sous les auspices de M. le duc de Choiseul que je supplie votre excellence de les favoriser, soit en leur donnant vos ordres, soit en daignant les faire recommander aux négociants les plus accrédités.

Je vous prie, monseigneur, de pardonner à la

liberté que je prends, en considération de l'avantage qui en résulte pour le royaume.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, monsieur, de votre excellence, etc.

VOLTAIRE,
gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

LETTRE ĀCCCCLXXVI.

A M. THIERIOT.

Fernei, 6 juin.

Mon ancien ami, comme il y a un an que je n'ai reçu de vos nouvelles, j'ignore si vous demeurez aux Incurables ou au faubourg Saint-Antoine.

Je suppose que vous n'avez appris la mort de votre frère qu'au bout de trois mois, et que, dans deux ans, vous me manderez si vous avez touché quelque chose de sa succession. Il est bon de mettre de grands intervalles dans les affaires; cela donne le temps de réfléchir, et prévient les fausses démarches.

Vous avez peut-être rencontré depuis votre dernière lettre, c'est-à-dire depuis quinze mois, les héritiers de l'abbé de Château-Neuf, qui se sont arrangés avec vous pour le dépôt de la belle gardeuse de cassettes. Vous vous êtes accommodé sans doute avec l'assemblée du clergé, afin que, dès

qu'elle sera dissoute, on puisse produire M. Billard et l'abbé Grizel sous le nom de M. Garant. Je crois qu'on mettra par-tout *Philosophie* à la place de *Théologie*, pour ne point effaroucher les ames timorées. M. d'Argental et M. Marin se chargent de vos intérêts; car, si on s'en remettait à vous, nous n'en saurions des nouvelles que dans trois ans. Vous saurez que, dans trois ans, j'en aurai au moins quatre-vingts, s'il plaît à Dieu.

Je suppose que vous recevrez ma lettre en quelque endroit du monde que vous soyez gîté; je vous adresse celle que je dois à M. de Sales. Quelque louange que je lui donne, je ne lui ferai pas la moitié du plaisir qu'il m'a fait.

Faites bien mes compliments, je vous prie, à M. de Montmerci. Portez-vous bien, vivez longtemps, et aimez-moi.

LETTRE ĀCCCCLXXVII.

A M. DE LISLE DE SALES.

Fernei, 6 juin.

J'ai lu, monsieur, votre livre* avec enchantement. Je vous suis d'autant plus obligé que je le crois capable de faire le plus grand bien. Tous les

* *La Philosophie de la Nature.*

gens sages le liront, et estimeront l'auteur; mais c'est principalement aux malades à lire les bons livres de médecine. Vous leur avez emmiellé les bords du vase, comme dit Lucrèce. Vous ne vous contentez pas de leur parler raison, vous y joignez l'éloquence, qui est son passe-port :

« Utile dulci. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 343.

est votre devise.

La lecture de votre ouvrage, monsieur, m'a fait oublier ma vieillesse et les maux dont je suis accablé. Vous êtes comme les anciens mages, qui guérissaient avec des paroles enchantées.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaissance et toute l'estime que je vous dois, etc.

LETTRE ĂCCCCLXXVIII.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A ma maison de campagne de Czarskozélo, le 26 mai-6 juin.

Monsieur, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai, que j'ai reçue hier au soir, parceque je vous vois en peine. Les vicissitudes que les adhérents de Moustapha répandent que mon armée doit avoir essuyées, la perte de la Valachie, sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne soit vrai.

Dieu merci, rien de tout cela n'existe. Je vous ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraissent assez satisfesantes. J'espère que par votre intercession la sainte Vierge n'abandonnera pas les fidèles.

Dormez tranquillement, monsieur; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, je prends hardiment ce titre) vont un train très honnête: elle-même en est contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, est merveilleusement équipée! Faute de matelots, on a mis sur les vaisseaux de guerre les jardiniers du sérail.

Après avoir bien bataillé, viendra la paix; temps pendant lequel j'espère achever mon code.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré qu'on ne saurait ajouter à la sensibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien aussi n'égale l'estime que j'en fais. CATERINE.

LETTRE ĀCCCCLXXIX.

A M. LA COMBE,

LIBRAIRE A PARIS.

Juin.

Ah! monsieur, que je suis content de *Mélanie!* voilà le style dont il faut écrire. Les Welches vont être débarbarisés.

Je ne regarde l'aventure de l'*Encyclopédie* que comme une défense aux rôtisseurs de Paris d'étaler

des perdrix pendant le carême. Je suis persuadé qu'après Pâques on fera très bonne chère. Je souhaite beaucoup la délivrance des volumes de l'*Encyclopédie* et des rescriptions. Les dernières m'intéressent très particulièrement.

Je vous remercie, mon cher monsieur, de la *Gazette littéraire* et de la Lettre de M. de Fontanelle, et d'avoir purgé votre librairie des follicules de ce maraud de maître Aliboron. Vous imprimez le *Suétone* au lieu de *l'Ane littéraire;* c'est mettre un diamant à la place de la boue. Vous me faites un plaisir extrême de me dire que les remarques sont excellentes, je m'en doutais bien. Personne, à mon gré, n'a le jugement plus sûr que M. de La Harpe; son style est clair et vigoureux; il dit beaucoup en peu de mots; c'est le grand ennemi du fatras. Il faut absolument le mettre de l'Académie, quand il décampera quelque évêque ou moi. Je vous réponds de moi dans peu de temps.

Vous devez avoir vu une assez belle bibliothèque à Manheim. Vous êtes sans doute en correspondance avec M. Collini, mon ami. Je me flatte que je puis vous appeler du même nom. Vous devez bien compter sur tous les sentiments, etc.

LETTRE ĀCCCCLXXX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

8 juin.

Quand un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin;
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,
C'est une énorme étourderie.
Le saint-père est un pauvre saint;
C'est un sot moine qui s'oublie;
Au hasard il excommunie.
Qui trop embrasse mal étreint.

Voilà votre majesté bien payée de s'être vouée à saint Ignace; passe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à saint François.

Le malheur, sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli: plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne fussiez pas si loin de Notre-Dame de Lorète!

Il est beau de savoir railler
Ces arlequins feseurs de bulles;
J'aime à les rendre ridicules;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Russie époussette le vicaire de Mahomet? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges sottises. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au solide, et d'être un héros très avisé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'*Essai sur les Préjugés*, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais essayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cailloux, et d'avoir taillé des diamants! Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon qu'ils en produisent d'utiles.

De la fange la plus grossière
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs : j'aime mieux la famille de Socrate que les descendants d'Orcan, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas

roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous.

Le vieux malade ermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Graces de M. Hennin; celles qui vous inspirent quand vous écrivez sont beaucoup plus graces.

LETTRE ĀCCCCLXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 juin.

Mon cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. Panckoucke, que vous connaissez depuis longtemps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. Panckoucke, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentiments de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyés l'infortunée *Encyclopédie*, et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il m'apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le Suisse de Félice et ses coopérateurs, au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs français qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou prospectus qu'ils ont publiés, ce sera de la besogne bien faite; et je ne doute pas que cette société de gens de lettres,

soi-disant, ne renferme plusieurs Suisses de porte nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en soit, mon cher et illustre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. Panckoucke; et j'espère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE ĀCCCCLXXXII.

A M. DE BELLOI.

A Fernei, 11 juin.

En vérité, monsieur, vous travaillez pour l'honneur de la France, en prose comme en vers. Plus d'une ancienne maison du royaume vous a de très grandes obligations; mais les lecteurs ne vous en ont pas moins. Vous avez bien mérité du public en tout genre. Les Duchesne et les Dupuy n'ont jamais mieux discuté que vous en généalogie. Les Couci vous devront leur illustration par vos recherches comme par votre tragédie.

Il est bien naturel, quand tous les Français vous doivent de la reconnaissance, que le maraud de Quimper-Corentin soit le serpent qui ronge votre lime. Celui qui fait honneur à notre littérature doit avoir pour ennemi celui qui en fait l'opprobre. Il est bon que vous connaissiez l'extrait d'une lettre de son beau-frère. Vous verrez qu'un homme

qui fait un métier aussi infame ne peut être qu'un scélérat. J'aurais voulu joindre à cet extrait des anecdotes qui m'ont été envoyées de Paris sur ce misérable; je tâcherai de vous les faire parvenir bientôt. *Oportet cognosci malos.*

Le triste état de ma santé m'empêche de vous en dire davantage. *Diligo probos.*

LETTRE ĀCCCCLXXXIII.

A M. LE FRANÇAIS,

ANCIEN OFFICIER DE CAVALERIE.

Fernei, 11 juin.

Le vieillard très malade que M. Le Français a bien voulu honorer de son attention et des meilleurs vers qu'on ait faits depuis long-temps lui demande bien pardon de le remercier si tard, et de ne le remercier qu'en prose : soixante-seize ans, des montagnes pleines de neige qui lui font perdre la vue, et des maladies cruelles, sont une excuse trop valable; agréez-la, monsieur, avec la reconnaissance respectueuse que vous doit le solitaire honoré de vos bontés.

LETTRE MCCCCLXXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

11 juin.

Mon cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécile à la manière de Locke et de Newton? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre Panckoucke.

Répondez, je vous prie, à une autre question.

Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit contre un livre, imprimé cette année, intitulé *Essai sur les Préjugés**; ce roi a aussi les siens, qu'il faut lui pardonner: on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de Diderot? serait-il de Damilaville? serait-il d'Helvétius? peut-être ne le connaissez-vous point; je le

* Par le baron d'Holbach, 1770, 1 vol. in-8°.

crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à Le Clerc de Montmerci; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que Pigalle veut sculpter sous vos auspices a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux; il n'est point du tout sculptable; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre Phidias de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sèvres, qui lui servirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très cher philosophe; badinez avec la vie; elle n'est bonne qu'à cela.

LETTRE ĀCCCCLXXXV.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

A Fernei, lundi au soir, 11 juin.

La personne à qui nous avons proposé des graces* en a tant, qu'elle ne se soucie pas d'en

* Voltaire avait proposé au roi de Prusse, dans la lettre ĀCCCCLIII, l'achat du tableau de Carle Vanloo, représentant les Trois Graces, qui appartenait à M. Hennin. Le roi répondit, lettre ĀCCCCLXVII, qu'il n'achetait plus de tableaux depuis qu'il payait des subsides.

acheter des autres. D'ailleurs, leur sexe est un empêchement dirimant.

Au surplus, le nommé Charles, huissier de je ne sais quels magnifiques et très honorés seigneurs, s'est avisé d'assigner le sieur Dufour, directeur de la manufacture royale de Fernei, naturalisé Français, protégé spécialement par le roi; et si bien protégé, que le roi vient de lui acheter et de lui payer argent comptant six belles montres de sa façon, pour encourager ladite manifacture royale.

On ne voit pas de quel droit les magnifiques et très honorés seigneurs assignent le très magnifique et honoré Dufour.

Je vous prie réellement, monsieur, et raillerie à part, d'interposer votre autorité pour que dorénavant on s'abstienne de pareilles violations de territoire, sans quoi on serait obligé de traiter fort mal lesdites assignations, juridiquement parlant. Il est temps de mettre ordre à ces impertinences. Notre manufacture française, protégée par le roi, et travaillant pour le roi, doit être respectée.

Je vous demande en grace d'en parler vertement. Vous savez que la loi est qu'on assigne à Gex ceux qui demeurent dans le territoire de Gex. Nous prévoyons que, si on ne met pas un frein à ces polissonneries, elles reviendront tous les jours; le temps de nos artistes est précieux. Madame

Denis se joint à moi pour vous prier avec la plus vive instance de soutenir les droits des Français. Vous n'avez pas besoin d'être prié.

Mille respects à madame votre sœur et à vous.

V.

LETTRE ĀCCCCLXXXVI.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

A Fernei, 16 juin.

« Va te faire f....., va gratter ton cul avec celui « du résident; tu as du pain dans tes poches pour « les grimauds; tu viens de la part de ces b...... de « Français de Fernei, etc., etc., etc. »

Ce sont là, monsieur, les propres mots de la philippique prononcée aujourd'hui 16 du mois de la jeunesse, contre Dalloz, commissionnaire de Fernei, porteur, non de pain pour les grimauds, mais d'une petite truite pour notre souper.

Ces galanteries arrivent fort souvent. Nous en régalerons M. le duc de Choiseul, à qui nous devons d'ailleurs des remerciements, pour avoir fait acheter et payer par le roi nos montres de grimauds. Je n'ai point vu le cul de Dalloz; je ne crois pas qu'il soit digne de gratter le vôtre. Passe

encore pour celui[1] à qui vous destiniez vos Graces. Mais franchement les bontés des Génevois deviennent trop fortes depuis le soufflet donné à tour de bras, dans la rue, au président Du Tillet*. On dit dans l'Europe que notre nation porte un peu au vent, et a l'air trop avantageux. Ces petits avertissements, que l'auguste république de Genève daigne lui donner, la corrigera sans doute, et le roi lui en aura une très grande obligation.

Nous vous prions, madame Denis et moi, de vouloir bien présenter nos très humbles remerciements à M. le syndic de la garde et à M. le commandant de la sublime porte de Cornevin**.

On dit le pain ramendé dans la superbe ville de Gex, et que le blé n'y vaut plus que 24 livres la coupe, c'est-à-dire 50 livres le setier; c'est marché donné. Rien ne fait mieux voir la haute prudence des Welches, qui vendirent tout leur blé en 1769, ne se doutant pas qu'ils auraient faim en 1770.

[1] * Le roi de Prusse. (L. D. B.)

* C'est en 1765 que ce fait avait eu lieu. Le président Du Tillet était venu à Genève, fort malade, pour se mettre entre les mains du docteur Tronchin, et il y languissait depuis trois ans. Un citoyen de Genève, probablement dans un accès de mécontentement contre la conduite du gouvernement français envers sa patrie, lui donna un soufflet au milieu de la rue.

** La porte de Cornevin ou Cornavin est celle par où l'on sort de Genève pour aller à Fernei.

Bonsoir, monsieur. L'oncle et la nièce vous font les plus tendres compliments.

LETTRE ĀCCCCLXXXVII.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

A Fernei, dimanche matin, 17 juin.

Le plus aimable des résidents verra par la présente que ses blanches et potelées fesses ont été compromises avec les fesses de Dalloz qui n'en sait pas assez pour inventer un tel épisode. Les gens de M. le résident ne firent que passer, et peuvent très bien n'avoir pas entendu tous les compliments, puisqu'on retint avec outrage Dalloz au corps-de-garde une demi-heure entière.

Nous voyons avec douleur les chrétiens réformés appeler leurs frères Raca et b......, ce qui est expressément défendu dans l'évangile, et ce qui attire infailliblement la géhenne du feu.

Nous irons le plus tôt que nous pourrons voir M. le résident et madame Le Gendre[1] dans sa maison de campagne, quelque belle soirée, quand le vieux malade pourra un peu aller. Je leur présente mes très humbles respects. V.

[1] * Sœur de Hennin. (L. D. B.)

P. S. Jean-Louis Tourte a été dépouillé à Collonge de dix-huit montres d'or.

Il n'est pas malheureusement domicilié au pays de Gex, mais je pense que s'il pouvait prendre un logement en ce pays, on lui rendrait ses montres.

Je m'en rapporte à M. Hennin mieux instruit que moi et qui est autorisé.

(La pièce jointe est une déposition faite par Dalloz, par-devant le greffier de la justice de Fernei, relativement aux injures qui lui avaient été dites à la porte de Cornevin.)

LETTRE ĀCCCCLXXXVIII.

A M. THIERIOT.

17 juin.

Mon ancien ami, c'est dommage que M. Gui-Duchesne ait imprimé avec tant de fautes de commission et d'omission la vieille *Sophonisbe* de Mairet, rajeunie par M. Lantin. Vous connaissez ce Lantin, auteur du conte de *la Fourmi*. Son neveu, qui demeure à Dijon, est bien indigné qu'on attribue à d'autres qu'à lui le rapetassage de cette vieille *Sophonisbe*. C'est, à ce que je vois, *le Rajeunissement inutile* [1]. On a une étrange rage dans Pa-

[1] * Titre d'un joli conte de Moncrif. (L. D. B.)

ris de vouloir toujours nommer au hasard les pères des enfants trouvés : sans cela vous auriez déja mademoiselle Ninon aux Tuileries *.

Vous souvenez-vous d'une espèce de *Vie de Catherin Fréron*[1], dit Aliboron, que vous m'envoyâtes manuscrite il y a vraiment dix années? Je ne savais ce qu'elle était devenue : je la trouve imprimée dans un recueil intitulé *les Choses utiles et agréables*[2]; mais on en a fait une autre édition particulière, à laquelle on ajoute la lettre du sieur Royou, beau-frère d'Aliboron, avocat au parlement de Rennes, lequel se plaint qúe son beau-frère, ayant servi d'espion dans les troubles de Bretagne, l'accusa d'avoir écrit en faveur de M. de La Chalotais, obtint une lettre de cachet contre lui, vint lui-même le saisir avec des archers, le fit enchaîner, et le conduisit en prison en tenant le bout de la chaîne. Fréron mettra apparemment cet événement dans son *Année littéraire.*

Portez-vous bien, mon ancien ami, et jouissez de l'hiver de la vie autant que vous le pourrez.

* C'est-à-dire qu'on jouerait *le Dépositaire* au Théâtre-Français, qui était alors au château des Tuileries.

1 * *Anecdotes sur Fréron.* MÉLANGES HISTORIQUES, tome II. (L. D. B.)

2 * *Les Choses utiles et agréables de M. de Voltaire;* recueil in-8°, pp., imprimé à Genève, en 3 vol. (L. D. B.)

LETTRE ĀCCCCLXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 18 juin.

On fait ce qu'on peut, madame, dans nos déserts, pour vous faire passer quelques minutes à Saint-Joseph; et, malgré la crainte de vous ennuyer, on vous envoie ces deux feuilles détachées. Imposez silence à votre lecteur, sitôt que vous vous sentirez la moindre envie de bâiller.

J'ignore tout ce qui se fait à présent sur la terre. Je ne sais pas même si Lacédémone appartient à Catherine II ou à Moustapha; je ne sais où est votre grand'maman, et c'est ce qui m'intéresse davantage. Si elle est dans son palais de Chanteloup, occupée de sa florissante colonie, je la déclare philosophe. J'entends sur-tout, par ce mot, philosophe-pratique; car ce n'est pas assez de penser avec justesse, de s'exprimer avec agrément, de fouler aux pieds les préjugés de tant de pauvres femmes, et même de tant de sots hommes, de connaître bien le monde, et par conséquent de le mépriser; mais se retirer de la foule pour faire du bien, encourager les arts nécessaires, être supérieur à son rang par ses actions comme

par son esprit, n'est-ce pas là la véritable philosophie?

Je vous plains toutes deux de ne pouvoir pas aller ensemble dans le paradis terrestre de Chanteloup. Il faut toujours, madame, que je vous remercie de toutes les bontés dont elle m'a comblé, car sans vous elle m'aurait peut-être ignoré. Elle protége, du haut de sa colonie de Carthage, la colonie de mon hameau; elle me fait goûter chaque jour le plaisir de la reconnaissance. Je me flatte qu'elle était dans son royaume dans le temps que les badauds de Paris se tuaient au milieu des fêtes, assez près de son hôtel; elle aurait été trop sensiblement frappée de ce désastre. Est-il possible qu'on s'égorge pour aller voir des lampions!

Adieu, madame; conservez du moins votre santé; la mienne est désespérée. Mille tendres respects.

LETTRE ĀCCCCXC.

A M. L'ABBÉ AUDRA.

Le 19 juin.

Mon très cher philosophe, vous m'avez raccommodé avec Sirven. Je vois avec plaisir qu'il poursuit son affaire; je ne doute pas qu'un homme aussi sage et aussi éloquent que M. de La Croix ne lui

fasse remporter une victoire entière. Tous les honnêtes gens lui applaudiront. Dites-lui, je vous prie, qu'il ait la bonté d'adresser son mémoire à M. Vasselier, premier commis de la poste de Lyon. Il ne serait pas mal qu'il y en eût deux exemplaires dans le paquet, l'un pour M. Vasselier, l'autre pour moi. Vive désormais le parlement de Toulouse!

Je dois vous dire que j'ai prié M. de La Croix de gronder Sirven d'avoir été six mois entiers sans écrire à ses filles.

A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez rien à craindre. Il n'y a pas un mot dans votre *Abrégé* sur lequel on puisse vous inquiéter. On sera fâché, mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez d'ailleurs un archevêque* qui pense comme vous, qui est prudent comme vous, et qui sera bientôt de l'Académie; il ne ressemble point du tout à Martin Le Franc de Pompignan.

Je vous demande votre bénédiction, mon cher docteur de Sorbonne; et je vous donne la mienne, en qualité de capucin.

* M. de Brienne.

LETTRE ĀCCCCXCI.

A MADAME NECKER [1].

Fernei, 19 juin.

Quand les gens de mon village ont vu Pigalle déployer quelques instruments de son art : *Tiens, tiens*, disaient-ils, *on va le disséquer; cela sera drôle.* C'est ainsi, madame, vous le savez, que tout spectacle amuse les hommes; on va également aux marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'Opéra-Comique, à la grand'messe, à un enterrement. Ma statue fera sourire quelques philosophes, et renfrognera les sourcils réprouvés de quelque coquin d'hypocrite ou de quelque polisson de folliculaire: vanité des vanités!

Mais tout n'est pas vanité; ma tendre reconnaissance pour mes amis et sur-tout pour vous, madame, n'est pas vanité.

Mille tendres obéissances à M. Necker.

[1] * C'est à tort qu'en tête de cette lettre on avait imprimé douze vers qui se trouvent à leur place dans la lettre suivante. Ils fesaient ici double emploi. (L. D. B.)

LETTRE ĀCCCCXCII.

A M. D'ALEMBERT.

21 juin.

Vous qui, chez la belle Hypatie *,
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant mes honneurs insignes;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus dignes **.

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe, pour laisser un té-

* Madame Necker.

** Ces strophes sont adressées, non à d'Alembert seul, mais aux gens de lettres qui se réunissaient chez madame Necker. La statue faite par Pigalle est dans la bibliothèque de l'Institut. On lit au bas ces mots:

A MONSIEUR DE VOLTAIRE, PAR LES GENS DE LETTRES
SES COMPATRIOTES ET SES CONTEMPORAINS, 1776.

moignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des Pompignan, et des Fréron, etc. Vous écrasez sous ce marbre la superstition, qui levait encore la tête.

M. le duc de Choiseul se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres; car je vous assure qu'il fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse; et soyez très certain que, sans Palissot, fils de son avocat, et sans Fréron, qui a été son régent au collége des jésuites, il aurait été votre meilleur ami : je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presque autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les sociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi; M. le duc de Choiseul les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de Frédéric, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe, et comme homme de lettres; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il faut qu'il donne peu.

Pour quelque somme qu'il contribue, madame Denis donnera toujours vingt fois plus que lui; elle est au rang des artistes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches.

M. Pigalle m'a fait parlant et pensant, quoique ma vieillesse et mes maladies m'aient un peu privé de la pensée et de la parole; il m'a fait même sourire : c'est apparemment de toutes les sottises que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et sur-tout des miennes. Il est aussi bon homme que bon artiste, c'est la simplicité du vrai génie.

J'ai vu le dessin du mausolée du maréchal de Saxe; ce sera le plus grand et le plus beau morceau de sculpture qui soit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec sa naïveté dépouillée de tout amour-propre, qu'il avait conçu le dessin des accompagnements de la statue du roi, qu'il a faite pour Reims, sur ces paroles qu'il avait lues dans le *Siècle de Louis XIV* * : « C'est un ancien usage de sculpteurs de mettre « des esclaves aux pieds des statues des rois; il « vaudrait mieux y représenter des citoyens libres « et heureux. »

Il communiqua cette idée à M. Bertin, qui, en qualité de ministre d'état, et plus encore de citoyen, la saisit avec chaleur, et doubla sa récompense : ainsi c'est à lui que nous devons l'abolition

* Chap. XXVIII.

de cette coutume barbare de sculpter l'esclavage aux pieds de la royauté. Il faut espérer du moins que cette lâcheté insultante à la nature humaine ne reparaîtra plus; il faut espérer aussi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité.

Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami, et mon soutien.

LETTRE ACCCCXCIII.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

23 juin.

Mon aimable commandant est ici, monsieur; ma consolation aurait été parfaite, si vous étiez venu avec lui. Pigalle a déja modelé le squelette dont l'ame subsiste encore, et vous sera très attachée jusqu'au moment où elle sera dissipée et rendue à la matière subtile dont elle est venue.

Je vous sais bien bon gré de ne point aimer du tout ce fanatique de Joad. Je bénis Dieu de ce que le petit-fils de Henri IV pense comme vous sur ce barbare énerguméne.

J'ai raisonné beaucoup avec Pigalle sur le veau d'or qui fut jeté en fonte, en une nuit, par cet autre grand-prêtre Aaron; il m'a juré qu'il ne

pourrait jamais faire une telle figure en moins de six mois. J'en ai conclu pieusement que Dieu avait fait un miracle pour ériger le veau d'or en une nuit, et pour avoir le plaisir de punir de mort vingt-trois mille Juifs qui murmuraient de ce qu'il était trop long-temps à écrire ses deux tables.

Agréez toujours, monsieur, ma tendre reconnaissance de toutes les bontés que vous me témoignez.

LETTRE ĀCCCCXCIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 25 juin.

J'apprends que le vainqueur de Mahon et le dictateur des Fourches-Caudines de Closter-Severn a bien voulu faire pour son vieux serviteur ce que les Génois firent pour mon héros; proportion gardée, s'entend, entre le héros et le barbouilleur de papier. Je le prie de recevoir les très humbles remerciements du squelette de Fernei, que Pigalle a su rendre vivant. Ce squelette n'est en vie que pour sentir la reconnaissance qu'il doit à son doyen de l'Académie.

Comme vous serez un jour le doyen des pairs, permettez-moi de vous féliciter sur le succès indubitable du procès que M. le duc d'Aiguillon a voulu

absolument avoir devant les pairs. Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la bonté de faire gagner le procès des *Guèbres* au parlement du parterre de Bordeaux. Un mot à l'avocat-général M. Du Pati, qui est un franc Guèbre, ferait l'affaire.

On dit que vous protégez prodigieusement une nouvelle pièce de Palissot, intitulée *le Satirique;* c'est un beau grenier à tracasseries. Je vois que vous faites la guerre aux philosophes, ne pouvant plus la faire aux Anglais et aux Allemands : cela vous amuse, et c'est toujours beaucoup. Puissiez-vous vous amuser pendant tout le siècle où nous sommes ! Vous en avez fait l'ornement, et vous en ferez la satire mieux que personne.

Je voudrais bien avoir une copie de votre statue, pour que la mienne fût aux pieds de la vôtre.

Agréez toujours, monseigneur, mon tendre respect.

LETTRE ĀCCCCXCV.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Fernei, 25 juin.

Mon cher capitaine philosophe, je vous suis très obligé de votre souvenir : madame Denis partage ma reconnaissance. Je crois qu'il en est des Anglais comme de nous, leur bon temps en fait

de génie est passé; ils n'ont plus ni d'Addison, ni de Pope, ni de Swift. A l'égard de leurs querelles intestines et de leurs projets militaires, comme je n'y entends rien, il ne m'appartient pas d'en parler.

Je m'imagine que vous entrez dans leurs plaisirs sans entrer dans leurs dissensions: il y en a par-tout; on s'est assassiné à Genève.

Il est vrai que j'aimerais mieux votre climat de Languedoc que celui de nos glacières; mais il n'y a pas moyen de me transplanter à mon âge: je ne puis abandonner une maison que j'ai bâtie et une colonie que j'ai formée; il faut que je m'enterre dans ma caverne.

Ce pauvre malade, qui ne peut vous écrire de sa main, vous prie de lui conserver vos bontés, et de présenter ses respects à M. l'ambassadeur.

LETTRE ĀCCCCXCVI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

25 juin.

Nous remercions bien tendrement madame d'Argental de nous avoir écrit et de nous avoir rassurés; elle a rendu un compte bien net de la mêlée: peu d'écrivains font des récits de bataille plus précis et plus intéressants.

Nous envoyons, pour amuser les deux conva-

lescents, un petit *Lantin** bien corrigé. Le paquet serait trop gros si on y joignait *le Dépositaire*, qui est prêt depuis long-temps. Le neveu de l'abbé de Château-Neuf, auteur de cette pièce, croit avoir fait tout ce qu'on exigeait de lui. Il n'y a que le mot de dévot qu'il faudra peut-être changer dans un endroit où il est nécessaire; car j'ai ouï dire que les Welches étaient devenus bien plus difficiles que Louis XIV ne l'était du temps du *Tartufe*.

Nous envoyons à nos deux anges le panégyrique de Fréron; il n'est pas fait par un homme bien éloquent; mais on dit que tout est dans la plus exacte vérité, et la vérité vaut mieux que l'éloquence.

Thieriot nous envoya ce chef-d'œuvre il y a environ huit ans. Je crois qu'il serait expédient que M. d'Argental eût la bonté de prier Thieriot de passer chez lui. Thieriot ne pourrait lui refuser de nommer l'auteur. Il faut enfin qu'on connaisse les méchants, et qu'on rougisse de protéger un pareil faquin. C'est par cette raison qu'on a joint au panégyrique un extrait fidèle de la lettre du sieur Royou, beau-frère du scélérat.

Nous ne perdons point de vue mademoiselle Daudet; mais nous sommes actuellement plongés dans les embarras d'un établissement très considérable : s'il réussit, nous pourrons l'y intéresser.

* Une *Sophonisbe*.

Nous pouvons aussi nous y ruiner, si nous ne sommes pas entièrement favorisés par le gouvernement. C'est une affaire qui peut aisément produire dix mille écus par an, mais qui peut aussi ruiner de fond en comble l'entrepreneur, un peu amoureux des choses extraordinaires. Il a tout fait à ses dépens, sans se réserver un denier de profit pour lui. C'en est un peu trop à-la-fois qu'une *Encyclopédie*, un *Dépositaire*, une *Sophonisbe*, une manufacture, et une construction de maisons sur deux cents pieds de face.

Pigalle a fait un chef-d'œuvre de squelette, et le squelette se couvre des ailes de ses deux anges.

LETTRE ĀCCCCXCVII.

DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 30 juin.

Monsieur, l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma convalescence me pénètre de la plus vive reconnaissance. Je n'en attendais pas moins de l'amitié que vous m'avez témoignée depuis long-temps. Que je serais charmé si je pouvais espérer de vous voir chez moi avec madame Galatin! mais c'est un contentement auquel je ne saurais prétendre. Il ne me reste donc que l'espérance de vous aller voir à Fernei, de jouir de votre conversation, de vous admirer, et de vous assurer que personne ne saurait être plus

de vos amis que celui qui sera toute sa vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

LETTRE ĀCCCCXCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. Pigalle, et une autre par M. Panckoucke; celle-ci ne sera pas longue; car à mon imbécillité continue s'est jointe, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de Villars, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous pussions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les Préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à-peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de Pigalle, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que Jean-Jacques Rousseau m'a envoyé sa contribution, et que ce Jean-Jacques

est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage; mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE ĀCCCCXCIX.

A M. LE MARQUIS DE JAUCOURT,

COMMANDANT EN BRESSE.

Juin.

Mon très généreux et très cher commandant, je suis votre sujet plus que jamais. J'ai établi dans le hameau de Fernei-lez-Versoix une petite annexe de vos manufactures de montres de votre capitale de Bourg-en-Bresse. Cette salle de théâtre que vous connaissez est changée en ateliers; on fond de l'or, on polit des rouages là où on déclamait des vers; il faut bâtir de nouvelles maisons pour les émigrants; tous les ouvriers de Genève viendraient, s'il y avait de quoi les loger. Il faut songer que chacun veut avoir une montre d'or, depuis Pékin jusqu'à la Martinique, et qu'il n'y avait que trois grandes manufactures, Londres, Paris, et Genève.

Les ames tolérantes et sensibles seront encore fort aises d'apprendre que soixante huguenots vivent avec mes paroissiens de façon qu'il ne serait pas

possible de deviner qu'il y a deux religions chez moi; voilà qui est consolant pour la philosophie, et qui démontre combien l'intolérance est absurde et abominable. La révolution s'est faite tout doucement dans les têtes les moins instruites comme dans les plus éclairées; nous verrons la même chose dans dix ans en Turquie, si mon impératrice pousse sa *pointe,* comme dit le père Daniel. Ma foi, le temps de la raison est venu, et j'en bénis Dieu, tout capucin que je suis : c'est dommage que je sois si vieux et si malade, car je me flatte que dans quelques années je verrais le vrai paradis de mon vivant.

Conservez-moi vos bontés, monsieur, elles sont un des ingrédients de mon paradis.

Frère FRANÇOIS.

Je lis actuellement tous les articles de M. le chevalier de Jaucourt; vous ne sauriez croire combien il me fait aimer sa belle ame, et comme je m'instruis avec lui.

LETTRE ĀD.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 juillet.

Mon cher et illustre ami, j'ai reçu à-la-fois, par Marin, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles

essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécile, triste, et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de Jean-Jacques Rousseau, qui, par parenthèse, est actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraissent penser comme moi.

Quant à La Beaumelle, il n'en est pas de même; c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que Fréron et Palissot; il ne serait pas juste de mettre Jean-Jacques Rousseau dans la même classe: cependant si vous insistez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre sa souscription que comme associé étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Prusse? Rousseau ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard de Frédéric, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous le desirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à se joindre à nous.

Je sais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, etc., que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle est atroce, il est facile de graver sur la statue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que

madame du Deffand, qui vous a écrit cette noirceur, est bien moins votre amie que nous; qu'elle lit et applaudit les feuilles de Fréron, et qu'elle en cite avec éloge les méchancetés qui vous regardent: c'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. Palissot avait fait une comédie intitulée *le Satirique**, dans laquelle il se déchirait lui-même à belles dents, pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes. Comme il a su qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de Richelieu, et pour lors Palissot s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

LETTRE ĀDI.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 4 juillet.

Madame, j'ai reçu la lettre dont votre majesté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout; mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir: encore une fois je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout esca-

* *Le Satirique, ou l'Homme dangereux*, comédie en trois actes.

dron ennemi qui marcherait régulièrement; vos officiers en conviennent : le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés, et voltigeant vers les flancs de votre armée; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de Tomyris; il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment votre majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilow et de Bender, au moment que je vous écris; mais peut-être ces deux places sont-elles prises, et nous n'en avons pas encore la nouvelle.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement; je crains que les Turcs ne soient en force dans le Péloponèse.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Égypte; tout cela m'inquiète pour mes chers Grecs et pour vos armées victorieuses qui ne me sont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaisseaux de ligne contre Constantinople.

Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réussisse plei-

nement : ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini. *Où est le profit, là est la gloire,* disait notre roi Louis XI, qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre majesté impériale sur le sopha de Moustapha. Son palais est assez vilain, ses jardins aussi; vous auriez bientôt fait de cette prison le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire si vous espérez y parvenir. Il me semble qu'il ne faudrait qu'une bataille; elle serait décisive.

Je ne reviens point de ma surprise. Votre majesté est obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Bessarabie, dans la Géorgie; et elle trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je suis stupéfait et confus autant que reconnaissant. Daignez toujours agréer mon profond respect et mon enthousiasme pour votre majesté impériale. *Le très vieux ermite de Fernei.*

LETTRE ĀDII.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

A Fernei, 4 juillet.

Le nommé Tourte, horloger de Genève, dont

on saisit plusieurs montres à Collonge, il y a trois semaines, s'adressa sans doute à vous, et on me mande de Lyon que son affaire a été accommodée*. C'est ce que j'ignore. Mais un négociant, nommé Maroy, domicilié à Lyon, était celui à qui les montres appartenaient. Il a déja payé 1,400 livres argent comptant à Tourte, et lui a donné pour 2,000 livres de lettres de change; mais il n'a reçu aucune montre, et il n'est pas juste qu'il paie une marchandise qu'il n'a point reçue.

Je vous supplie de vouloir bien me mettre au fait de cette affaire; elle m'est recommandée très vivement. J'ignore ce qu'il faut faire et ce que je dois répondre à ceux qui s'adressent à moi.

Êtes-vous dans votre maison de campagne?

Mille respects à madame Le Gendre. V.

LETTRE ĀDIII.

A M. DESPRÉS,

ARCHITECTE ET PROFESSEUR DE DESSIN

A L'ÉCOLE MILITAIRE.

A Fernei, le 6 juillet.

Si je n'avais point essuyé, monsieur, un violent accès d'une maladie à laquelle ma vieillesse

* Voyez, sur cette affaire, la lettre ĀDIV.

est sujette, je vous aurais assurément remercié plus tôt de l'honneur que vous me faites. M. Pigalle était prêt à partir de ma petite retraite lorsque votre beau présent arriva[1]. Ce grand artiste lui donna l'approbation la plus complète; M. Hennin, résident de France à Genève, un des meilleurs connaisseurs que nous ayons, en fut enchanté, et moi j'eus la vanité de vouloir être enterré au plus vite dans ce beau monument. Je me flatte pourtant que vous vous occuperez plus à loger les vivants que les morts: je suis un peu architecte aussi; j'ai bâti la maison dans laquelle je finis mes jours. Je voudrais vous voir construire une salle de spectacle ou un hôtel-de-ville; alors j'aurais autant d'envie de vous aller féliciter à Paris que j'en ai d'être éloigné d'une ville où tout un peuple s'écrase et se tue, pour aller voir des bouts de chandelles sur un rempart[2].

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, etc.

[1] * Projet d'un temple funéraire en l'honneur des grands hommes, couronné en 1766 par l'Académie d'architecture. (L. D. B.)

[2] * Accidents déplorables du 30 mai 1770, à l'occasion du mariage du dauphin (depuis Louis XVI). (L. D. B.)

LETTRE ĀDIV.

A M. VASSELIER,

DIRECTEUR DE LA POSTE A LYON.

6 juillet.

Mon cher correspondant, jamais Tourte n'a habité dans mes terres : il vint un jour me prier d'intercéder en sa faveur; je le renvoyai à M. Hennin, résident à Genève. J'écris à M. Hennin au moment que je reçois votre lettre. Il faut savoir si on a rendu à Tourte ses montres : en ce cas, il faut qu'il soit condamné à les remettre au sieur Maroy, auquel elles appartiennent, et c'est à quoi M. Hennin pourrait servir.

Si les montres sont encore confisquées, je pense que Maroy pourrait, avec quelque protection, s'accommoder avec les fermiers-généraux. Je présume que cette affaire ne regarde qu'eux, et qu'elle n'est point du ressort de M. le duc de Choiseul. Mettez-moi bien au fait. Toutes les choses auxquelles la bonté de votre cœur s'intéresse intéresseront toujours le mien.

Mille tendres amitiés à M. Tabareau. Je vois que votre fou de Lyon n'aimait pas les têtes puantes; mais il ne faut pas pour cela donner des coups

de couteau à un capucin; car qui tue un capucin pourrait bientôt tuer un homme.

LETTRE ĀDV.

A M. D'ALEMBERT.

7 juillet.

J'ai un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courrier de Lyon à Versoix. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Je crois qu'il est très convenable que le roi de Prusse souscrive, et qu'on rende à Jean-Jacques son denier; que la conduite de ce misérable Fréron soit approfondie, et que l'on connaisse ce folliculaire qui a été si long-temps l'oracle de madame du Deffand.

Vous êtes l'ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidents; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Madame Calas, que j'embrassai hier avec tous ses enfants, m'apprit que le procureur-général Riquet avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ses fils avec Lavaysse. Nous avons contre nous ce procureur-général de Belzébuth dans l'affaire de Sirven. Nous demandons des dédommagements considérables, et on nous les doit. Riquet s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque? Il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de Genevois, et pour avoir établi sur-le-champ une manufacture considérable rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc de Choiseul me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; madame la duchesse de Choiseul l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de Choiseul est intime amie de madame du Deffand.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie;* Panckoucke pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante-seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si monsieur et madame de Choiseul ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable philosophe, et vivez pour faire respecter la raison et l'esprit.

N. B. Je crois la Grèce entière libre, au moment que je vous parle; voulez-vous que nous allions y faire un tour?

LETTRE ĀDVI.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Sans-Souci, le 7 juillet.

Que le saint-père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapsodies,
Je saurai, pour m'en consoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grace,
Suffisante comme efficace.

Mais ce suisse du paradis
Était ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.

J'appelle de cet anathème
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très plausible,
Et, malgré Loyola, je crois
Que le saint-père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas, après tout, aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est seulement pour que l'usage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience digne de l'agneau sans tache il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le Très-Chrétien? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui: il me laisse mes chers jésuites, que l'on persécute par-tout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du sultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi,
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants.
J'admire, avec le vieil ermite,
Ses immenses projets, ses exploits éclatants:
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très philosophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui saignent encore.

Et quant à monsieur le vicaire
(Je dis vicaire du bon Dieu),
Je le laisse en paix en son lieu
S'amuser avec son bréviaire.
Hélas! il n'est que trop puni
En vivant de cette manière :
Du sage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et tremblant qu'un jour en son nid
Il n'entre un rayon de lumière
Dardé du foyer de Fernei.
A son éclat, à ses attraits,
Disparaîtrait le sortilége ;
Lors adieu le sacré collége,
La sainte Église et ses secrets.

Lorète serait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses trésors pourraient séduire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, des Richelieu*, et leurs pareils. Ce n'est pas que je respecte des dons que l'abrutissement a consacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de scandale : et, supposé qu'on se croie plus sage que les autres, il faut, par complaisance, par commisération pour leurs faiblesses, ne point choquer leurs préjugés. Il serait à souhaiter que les prétendus philosophes de nos jours pensassent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'est tombé entre les mains :

* Des Mandrin, des C....., des R....., et leurs pareils. (*Édit. de Berlin.*)

il m'a paru si téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques sur le système de la nature, que l'auteur arrange à sa façon. Je vous communique ces remarques; et si je me suis rencontré avec votre façon de penser, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie sur la mort d'une dame d'honneur de ma sœur Amélie, dont la perte lui fut très sensible. Je sais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du siécle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait: mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poëtes portassent leurs tributs au temple d'Apollon. Il y avait même du temps d'Auguste une bibliothèque consacrée à ce dieu, où les Virgile, les Ovide, les Horace, lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siécle où Fernei s'éléve sur les ruines de Delphes, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes: il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits;
Ils sont faits pour plaire à tout âge,
Ils savent éclairer le sage,
Et répandre des fleurs sur les Jeux et les Ris.
Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité!
Ah! qu'à cette félicité
Votre corps ait sa part de même!

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre; ils doivent vous considérer comme une colonne qui soutient par sa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont les barbares sapent déja les fondements. Un essaim de géométres mirmidons persécute déja les belles-lettres, en leur prescrivant des lois pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorsque de froids imitateurs de votre beau

génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amusement que de courtes et arides solutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles! Mais ne prévenons point un avenir aussi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous possédons.

O compagnes d'une déesse!
Vous que par des soins assidus
Voltaire sut en sa jeunesse
Débaucher des pas de Vénus,
Graces, veillez sur ses années :
Vous lui devez tous vos secours;
Apollon pour jamais unit vos destinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDVII.

A M. LE BARON GRIMM.

De Fernei, le 10 juillet.

Mon cher prophète, M. Pigalle, quoique le meilleur homme du monde, me calomnie étrangement; il va disant que je me porte bien, et que je suis gras comme un moine. Je m'efforçais d'être gai devant lui, et d'enfler les muscles buccinateurs pour lui faire ma cour.

Jean-Jacques est plus enflé que moi, mais c'est d'amour-propre. Il a eu soin qu'on mît, dans plusieurs gazettes, qu'il a souscrit, pour cette statue, deux louis d'or; mes parents et mes amis prétendent qu'on ne doit point accepter son offrande.

Je vous prie de me dire si vous avez lu le *Système de la Nature*, et si on le trouve à Paris. Il y a des chapitres qui me paraissent bien faits; d'autres qui me semblent bien longs, et quelques uns que je ne crois pas assez méthodiques. Si l'ouvrage eût été plus serré, il aurait fait un effet terrible; mais, tel qu'il est, il en fait beaucoup. Il est bien plus éloquent que Spinosa; mais Spinosa a un grand avantage sur lui, c'est qu'il admet une intelligence dans la nature, à l'exemple de toute l'antiquité, et que notre homme suppose que l'intelligence est un effet du mouvement et des combinaisons de la matière, ce qui n'est pas trop compréhensible. J'ai une grande curiosité de savoir ce qu'on en pense à Paris; vous, qui êtes prophète, vous en pourrez dire des nouvelles mieux que personne.

Ne m'oubliez pas auprès de ma philosophe et de vos amis.

LETTRE ĀDVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 11 juillet.

Monseigneur, j'ai reçu, comme j'ai pu, dans mon misérable état, M. le prince Pignatelli, mais avec tout le respect que j'ai pour son nom et avec

l'extrême sensibilité que son mérite m'a inspirée.

Je vous avoue que je suis flatté de ma statue posée au pied de la vôtre, plus que mademoiselle Lemaure ne l'était d'être dans le carrosse de madame la dauphine. Le carrosse et les chevaux ne sont plus; votre statue durera, et votre gloire encore davantage. Vous me pousserez à la postérité.

Mon héros, en me caressant d'une main, m'égratigne un peu de l'autre, selon sa louable coutume. Voici ce que je réponds à ces belles invectives contre la philosophie à laquelle il vous plaît de déclarer la guerre par passe-temps. Lisez, je vous prie, cette page que je détache d'une feuille d'une *Encyclopédie* de ma façon; elle m'est apportée dans le moment; c'est le commencement d'un article où l'on réfute une partie des extravagances absurdes de Jean-Jacques. Je déteste l'insolence d'une telle philosophie, autant que vous la méprisez. Le système de l'égalité m'a toujours paru d'ailleurs l'orgueil d'un fou. Il n'en est pas de même de la tolérance. Non seulement les philosophes qui méritent votre suffrage l'ont annoncée, mais ils l'ont inspirée aux trois quarts de l'Europe entière. Ils ont détruit la superstition jusque dans l'Italie et dans l'Espagne. Elle est si bien détruite que, dans mon hameau, où j'ai reçu plus de cent Génevois avec leurs familles, on ne s'aperçoit pas

qu'il y ait deux religions. J'ai une colonie entière d'excellents artistes en horlogerie; j'ai des peintres en émail. Le roi a acheté plusieurs montres de ma manufacture. Cet établissement fait venir en foule des marchands de toute espèce. Je bâtis des maisons, je vivifie un désert. Si j'avais été assez heureux pour en faire autant dans les landes de Bordeaux, je suis sûr que vous m'en sauriez gré, et que vous appelleriez mes efforts du nom de véritable philosophie. Il était digne de vous de vous déclarer le protecteur des philosophes plutôt que celui de Palissot. Vous savez qu'ils ont un grand parti, et qu'on ambitionne leur suffrage. Je n'ai plus qu'un desir, c'est celui de vous renouveler mes très tendres hommages, de vous entretenir, de vous ouvrir mon cœur, de vous faire voir qu'il n'est pas indigne de vos bontés. Il est vrai que la vie de Paris me tuerait en huit jours. Il y a plus d'un an que je suis en robe de chambre. J'ai bientôt soixante-dix-sept ans; je suis très affaibli; mais je donnerais ma vie pour passer quelques jours auprès de vous, dès que ma colonie n'aura plus besoin de moi.

Il est plaisant qu'un garçon horloger, avec un décret de prise de corps, soit à Paris, et que je n'y sois pas.

Votre Paris est plein de tracasseries, tandis que celles de Catherine II vont à exterminer l'empire

des Turcs. Croyez qu'elle est bien loin d'être dans la situation équivoque où de fausses nouvelles la représentent. Elle a fait deux légions de Spartiates qui ont tout le courage des héros de la guerre de Troie. Elle peut dans deux mois être maîtresse de la Grèce et de la Macédoine; et, à moins d'un revers qui n'est pas vraisemblable, vous verrez une grande révolution. Songez que cette même impératrice, dans son code qu'elle a daigné m'envoyer écrit de sa main, a établi la tolérance universelle pour la première de ses lois.

Je vous demande la vôtre. Vous savez si mon cœur est à vous, et quel est mon respect, ma passion, mon idolâtrie pour mon héros.

LETTRE ĀDIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

11 juillet.

Je vous ai parlé plus d'une fois à cœur ouvert, madame; il est actuellement fendu en deux, et je vous envoie les deux moitiés dans cette lettre.

L'Envie et la Médisance sont deux nymphes immortelles. Ces demoiselles ont répandu que certains philosophes, que vous n'aimez pas, avaient imaginé de me dresser une statue, comme à leur député; que ce n'était pas les belles-lettres qu'on

voulait encourager, mais qu'on voulait se servir de mon nom et de mon visage pour ériger un monument à la liberté de penser. Cette idée, dans laquelle il y a du plaisant, peut me faire tort auprès du roi. On m'assure même que vous avez pensé comme moi, et que vous l'avez dit à une de vos amies. Cette pauvre philosophie est un peu persécutée. Vous savez que le gros recueil de l'*Encyclopédie* est prisonnier d'état à la Bastille avec saint Billard et saint Grizel; cela est de fort mauvais augure.

Je me trouve actuellement dans une situation où j'ai le plus grand besoin des bontés du roi. Je ne sais si vous savez que j'ai recueilli chez moi une centaine d'émigrants de Genève, que je leur bâtis des maisons, que j'établis une manufacture de montres; et, si le roi ne nous accorde pas des privilèges qui nous sont absolument nécessaires, je cours risque d'être entièrement ruiné, sur-tout après les dictinctions dont M. l'abbé Terrai m'a honoré.

Il est donc très expédient qu'on n'aille point dire au roi, en plaisantant, à souper: Les encyclopédistes font sculpter leur patriarche. Cette raillerie, qui pourrait être trop bien reçue, me porterait un grand préjudice. Je pourrais offrir ma protection en Sibérie et au Kamtschatka; mais, en France, j'ai besoin de la protection de bien des gens, et même de celle du roi. Il ne faut donc

pas que ma statue de marbre m'écrase. Je me flatte que les noms de M. et de madame de Choiseul seront ma sauvegarde.

J'aurai l'honneur de vous envoyer, madame, les articles de la petite *Encyclopédie* que je croirai pouvoir vous amuser un peu; car il ne s'agit à nos âges que de passer le temps, et de glisser sur la surface des choses. On doit avoir fait ses provisions un peu avant l'hiver; et, quand il est venu, il faut se chauffer doucement au coin du feu qu'on a préparé.

Adieu, madame; jouissez du peu que la nature nous laisse. Soumettons-nous à la nécessité qui gouverne toutes choses. Homère avoue que Jupiter obéissait au destin; il faut bien que nos imaginations lui obéissent aussi. Mon destin est de vous être bien tendrement attaché, jusqu'à ce que mon faible corps soit changé en chou ou en carotte.

LETTRE ĀDX.

A M. D'ALEMBERT.

16 juillet.

Mon très cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de la Nature*; il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une

raison forte, et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions, et quelques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à Jean-Jacques sa mise; c'est l'avis de M. de Saint-Lambert. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de Choiseul; mais je vous recommande toujours Frédéric, non pas parcequ'il est roi, mais parcequ'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait point cette infame pièce intitulée *le Satirique;* ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monsieur l'archevêque de Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera sa protection pour les Sirven. Les Sirven plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeunesse du parlement est pour nous; mais nous avons contre nous un procureur-général qui, dans ses

conclusions sur le procès des Calas, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame Calas. Cette bonne et vertueuse mère me vint voir ces jours passés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien; vivez pour enseigner les sages et pour réprimer les fous.

Encore un petit mot. Je ne saurais m'accoutumer à voir un Fréron protégé; je pense qu'il est aussi important pour tous les gens de lettres de faire connaître ce lâche scélérat, qu'il l'était à tous les pères de famille de faire arrêter Cartouche. Thicriot ne sera pas assez lâche pour nier qu'il m'ait envoyé l'original des *Anecdotes* imprimées. Pour peu que La Harpe ou quelque autre se donne la peine d'interroger ceux qui sont nommés dans ces anecdotes, on découvrira aisément la vérité; le monstre sera reconnu, et je me charge, moi, de faire instruire tous ceux dont il a surpris la protection. Je trouve qu'il y aurait une faiblesse inexcusable à laisser jouir en paix ce monstre du fruit de ses crimes. Conférez-en, je vous en prie, avec M. de Marmontel; quand on a des armes pour tuer une bête puante, il ne faut pas les laisser rouiller; cependant portez-vous bien, vous dis-je.

LETTRE ĀDXI.

A M. DUPONT [1],

AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN.

De Fernei, le 16 juillet.

M. Bérenger m'a fait le plaisir, monsieur, de m'apporter votre ouvrage, qui est véritablement d'un citoyen. Bérenger l'est aussi, et c'est ce qui fait qu'il est hors de sa patrie. Je crois que c'est lui qui a rectifié un peu les premières idées qu'on avait données d'abord sur Genève. Pour moi, qui suis citoyen du monde, j'ai reçu chez moi une vingtaine de familles génevoises, sans m'informer ni de quel parti ni de quelle religion elles étaient. Je leur ai bâti des maisons, j'ai encouragé une manufacture assez considérable, et le ministère et le roi lui-même m'ont approuvé. C'est un essai de tolérance et une preuve évidente que, dans le siècle éclairé où nous vivons, cette tolérance ne peut avoir aucun effet dangereux; car un étranger qui demeurerait trois mois chez moi ne s'apercevrait pas qu'il y a deux religions différentes. Li-

[1] * Pierre-Samuel Dupont, de Nemours, économiste distingué, ami et éditeur de Turgot, ami de la liberté et de la philosophie. Mort aux États-Unis d'Amérique le 6 auguste 1817, presque octogénaire. (L. D. B.)



berté de conscience et liberté de commerce, monsieur, voilà les deux pivots de l'opulence d'un état petit ou grand.

Je prouve par les faits, dans mon hameau, ce que vous et M. l'abbé Roubaud vous prouvez éloquemment par vos ouvrages.

J'ai lu, avec l'attention que mes maladies me permettent encore, tout ce que vous dites de curieux sur la Compagnie des Indes et sur le Système. Tout cela n'est pas à l'honneur de la nation. Vous m'avouerez au moins que cet extravagant système n'aurait pas été adopté du temps de Louis XIV, et que Jean-Baptiste Colbert avait plus de bon sens que Jean Law.

A l'égard de la Compagnie des Indes, je doute fort que ce commerce puisse jamais être florissant entre les mains des particuliers. J'ai bien peur qu'il n'essuie autant d'avanies que de pertes, et que la Compagnie anglaise ne regarde nos négociants comme de petits interlopes qui viennent se glisser entre ses jambes. Les vraies richesses sont chez nous, elles sont dans notre industrie ; je vois cela de mes yeux. Mon blé nourrit tous mes domestiques ; mon mauvais vin, qui n'est point malfesant, les abreuve ; mes vers à soie me donnent des bas ; mes abeilles me fournissent d'excellent miel et de la cire ; mon chanvre et mon lin me fournissent du linge. On appelle cette vie patriar-

cale ; mais jamais patriarche n'a eu de grange telle que la mienne, et je doute que les poulets d'Abraham fussent meilleurs que les miens. Mon petit pays, que vous n'avez vu qu'un moment, est entièrement changé en très peu de temps.

Vous avez bien raison, monsieur, la terre et le travail sont la source de tout, et il n'y a point de pays qu'on ne puisse bonifier. Continuez à inspirer le goût de la culture, et puisse le gouvernement seconder vos vues patriotiques !

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de M. le duc de Saint-Mégrin, qui m'a paru fait pour rendre un jour de véritables services à sa patrie, et dont j'ai conçu les plus grandes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute estime et tous les autres sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

P. S. Voulez-vous bien, monsieur, faire mes tendres compliments à M. l'abbé Morellet, quand vous le verrez ?

LETTRE MDXII.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 20 juillet.

Madame, votre lettre du 6 juin, que je soupçonne être du nouveau style, me fait voir que

votre majesté impériale prend quelque pitié de ma passion pour elle. Vous me donnez des consolations, mais aussi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes consolations sont vos victoires, et ma crainte est que votre majesté ne fasse la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Grèce nous viennent quelquefois un peu plus tôt par la voie de Marseille qu'elles n'arrivent à votre majesté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèse est à vous.

Si Ali-Bey s'est en effet emparé de l'Égypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs; et l'étoile du Nord est certainement beaucoup plus puissante que leur lune. Pourquoi donc faire la paix quand on peut pousser si loin ses conquêtes?

Votre majesté me dira que je ne pense pas assez en philosophe, et que la paix est le plus grand des biens. Personne n'est plus convaincu que moi de cette vérité; mais permettez-moi de desirer très fortement que cette paix soit signée de votre main dans Constantinople. Je suis persuadé que si vous gagnez une bataille un peu honnête en-deçà ou en-delà du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occasion; ils ont des vaisseaux et quelques troupes. Lorsqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diversion de l'empereur en Hongrie: ils ont aujourd'hui une protection bien plus puissante; il me paraît que ce n'est pas le temps d'hésiter.

Moustapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte est encore que les princes chrétiens, ou soi-disant tels, ne soient jaloux de l'étoile du Nord : ce sont des secrets dans lesquels il ne m'est pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne soient dérangées par vos victoires mêmes; mais je crois celles de Moustapha plus en désordre par ses défaites. On dit que votre majesté fait un emprunt chez les Hollandais; le padisha turc ne pourra emprunter chez personne, et c'est encore un avantage que votre majesté a sur lui.

Je passe de mes craintes à mes consolations. Si vous faites la paix, je suis bien sûr qu'elle sera très glorieuse, que vous conserverez la Moldavie, la Valachie, Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins juqu'à Trébisonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte? Vous renouvellerez, sans doute, les jeux isthmiques, dans lesquels les

Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce? Je voudrais encore que le cours du Danube et la navigation sur ce fleuve vous appartinssent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne sais si j'en demande trop ou si je n'en demande pas assez: ce sera à vous de décider, et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors Tomyris se changera en Solon, et achèvera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie; car, dans tous les autres états, elles sont faites après coup, comme on calfate des vaisseaux qui ont des voies d'eau; elles sont innombrables, parcequ'elles sont faites sur des besoins toujours renaissants; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé; elles sont très mal rédigées parcequ'elles ont presque toujours été écrites par des pédants, sous des gouvernements barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuses.

Enfin que votre majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à Moustapha!

Voilà les consolations du vieux ermite qui, jusqu'à son dernier moment, sera pénétré pour vous du plus profond respect, de l'admiration la plus juste, et d'un dévouement sans bornes pour votre majesté impériale.

LETTRE DXIII.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, le 10-21 juillet.

Monsieur, en réponse à votre lettre et à vos questions du 4 juillet, je vous annonce que, selon vos souhaits, le comte Romanzof, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complète sur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchements qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après lesquelles mes troupes se trouvèrent maîtresses du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de prisonniers.

Notre perte n'est point considérable : il n'y a pas même eu un officier de marque blessé ou tué. Au départ du courrier on poursuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingt mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Le comte Romanzof me marque qu'il a fait chanter le

Te Deum dans la propre tente du kan de Crimée, qui doit être la plus belle des tentes possibles. Le siége de Bender doit être commencé dans ce moment, et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, si vous ne m'aviez paru desirer d'en être informé.

Soyez persuadé du cas que je fais de votre amitié; j'y répondrai toujours avec empressement, quelque affaire que j'aie. CATERINE.

LETTRE ĀDXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 juillet.

Mon cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai écrit; la raison en est qu'étant très malade, quoi qu'on die, et ayant une assez nombreuse colonie à conduire, ma tête, qui n'est pas plus grosse que celle d'un lapin, m'a un peu tourné. Il faut digérer et avoir une grosse tête pour bâtir des maisons et des comédies, et pour diriger les têtes des autres.

Je suis donc très malade, vous dis-je, malgré les calomnies de Pigalle, qui répand par-tout que je me porte bien.

Je vous avertis qu'il faudrait jouer *le Dépositaire* avant qu'on piloriât saint Grizel et saint Billard; car, quand ils seront piloriés, la pitié succédera dans les cœurs à l'indignation, et ce qui aurait été

plaisant pourra passer pour cruel : mais, comme messieurs du clergé, que Grizel confessait, ne se sépareront pas sitôt, je laisse le tout à votre prudence, et je vous enverrai, quand il vous plaira, *le Dépositaire* de l'abbé de Château-Neuf, et la *Sophonisbe* de M. Lantin, pour mettre avec *l'Écossaise* de M. Jérôme Carré.

Il me paraît que vos ambassadeurs ne font pas grand cas de nos montres de Fernei; cependant je compte qu'il y en aura une incessamment avec le portrait du comte d'Aranda, qu'il faudra bien que M. l'ambassadeur d'Espagne prenne.

J'ai reçu de mon mieux le prince Pignatelli, son fils, malgré mes maux, ma misère, et ma colonie.

Le beau-frère de Fréron me persécute toujours pour lui faire avoir justice; mais je ne sais ce que c'est que son affaire. Ce beau-frère me paraît un bavard; et d'ailleurs on dit qu'il suffit d'être allié de Fréron pour ne valoir pas grand'chose.

Le Kain nous a envoyé trois grandes lettres pour avoir deux copies de mon visage en plâtre. Je lui réponds par un petit billet que je vous prie de lui faire tenir; on n'a pas de visage de plâtre si aisément qu'il le pense.

Je ne sais, mon cher ange, si vous êtes à Paris ou à Compiégne. Supposé que ce soit à Compiégne, je vous supplie de communiquer à M. le duc de

Choiseul mon étonnement, dont je ne suis pas encore revenu. J'avais pris la liberté d'envoyer sous son enveloppe, en Espagne, une caisse des ouvrages de ma manufacture. Il daigna se charger de la faire passer par la poste à Bordeaux, et de l'adresser à un patron de vaisseau pour la rendre à Cadix; et voici qu'il m'envoie lui-même le reçu du patron: mon protecteur devient mon commissionnaire. Mons de Louvois n'aurait pas fait de ces choses-là; aussi je l'aime autant que je hais mons de Louvois.

Il a fait encore bien pis; il a acheté de nos montres pour le compte du roi. Nos émigrants l'adorent, et j'en fais tout autant. Il fera de notre petit pays, jusqu'à présent inconnu, un pays charmant. Mais que dites-vous de moi, qui risque de me ruiner pour établir chez moi des familles génevoises? L'ingénieur du roi de Narsingue n'y fesait œuvre. Je sens bien que cela est un peu ridicule à mon âge et avec mes maladies.

> Un octogénaire plantait.
> Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
>
> La Fontaine, liv. XI, fab. viii.

A quelque âge que ce soit, radoteur ou non, je serai tendrement attaché à mes deux anges jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Madame Denis se joint à moi pour vous dire les mêmes choses. Ce n'est pas qu'elle radote comme

moi, elle n'en est pas là, mais elle vous aime comme moi.

LETTRE ĀDXV.

A M***.

22 juillet.

J'ai reçu, mon cher correspondant, les anecdotes manuscrites. Il y en a plusieurs que j'avais déja dans mes paperasses, et dont je n'ai point fait usage dans l'*Histoire de la Russie*, parcequ'elles étaient fort suspectes, et très contraires aux mémoires que l'impératrice Élisabeth m'avait fait remettre. Il y en a quelques unes dans votre manuscrit qu'il faudra beaucoup adoucir, car assurément je ne veux pas déplaire à ma Catherine, qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs.

Je voudrais qu'on vengeât le public d'un Fréron. On me mande que tout le fond de ce qu'on dit de lui est vrai. Si cela est, il faut donc le pilorier avec saint Billard et saint Grizel. Vous me feriez plaisir de m'instruire de tout ce que Thieriot a pu omettre, car je suis très curieux.

Je tâcherai, mon cher correspondant, de vous avoir le meilleur parti possible de vos historiettes russes et de tout ce que vous m'enverrez. Je suis à vous sans réserve. Je vous prie de m'envoyer la demeure de Jean-Jacques Rousseau.

LETTRE ĀDXVI.

A M. TABAREAU,

A LYON.

Juillet.

Savez-vous quelque chose de l'effroyable nouvelle du Portugal? on dit qu'elle n'est venue que par Rome et par l'Angleterre. Si elle était vraie, ne la saurions-nous pas par l'ambassadeur de France à Lisbonne, par nos consuls, et par nos marchands? l'idée seule de cette aventure fait frémir.

Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, des bonnes nouvelles que vous me donnez du succès de vos affaires. Vous savez combien je m'y intéresse. Je trouve le procès de messieurs des postes très bon, et je ne suis pas sûr qu'ils le gagnent. Vous savez que tout est arbitraire, et que le Parlement aime un peu à dégraisser tout fermier du roi. Pour saint Billard et saint Grizel, j'opine au pilori.

A l'égard du procès du Parlement avec le roi, il est curieux. Nous attendons le dénouement. Je crois que rien ne pourra empêcher le factum de M. de La Chalotais de paraître. Le public s'amusera, disputera, s'échauffera; dans un mois tout finira, dans cinq semaines tout s'oubliera.

Est-on encore, monsieur, dans l'usage de prendre des rescriptions des postes en payant à Paris au caissier qui ne soit pas un saint? Madame Denis veut faire venir deux cents louis de Paris; pourriez-vous les lui faire tenir par la poste, etc.? Nous avons lu, dans le mémoire de messieurs les fermiers des postes, que cet usage était établi; ainsi c'est à la fête de saint Billard et de saint Grizel que vous devez attribuer cette importunité.

Vraiment oui, je n'ai pas manqué d'écrire à M. le duc de Choiseul que j'envoyais une petite caisse de montres à Marseille par la poste. Il le trouve très bon; et vous savez que lui-même a eu la bonté d'en faire parvenir une caisse à Cadix. Il est très important de donner à notre manufacture naissante toute la faveur possible; c'est par-là seul qu'elle peut se soutenir.

Versoix deviendra un lieu très considérable, mais il ne l'est pas encore. Fernei est un petit entrepôt qui s'augmente de jour en jour. Nous fesons tout ce que nous pouvons pour reconnaître les bontés de M. le duc de Choiseul par notre zéle.

Adieu, monsieur; personne ne vous est plus tendrement attaché que l'ermite de Fernei.

LETTRE ĀDXVII.

A M. COLLINI.

Fernei, 25 juillet.

Mon cher ami, j'ai tort; je tombai malade il y a trois mois, quand j'allais vous écrire. Ma maladie fut un peu longue. Je fis comme le cardinal Dubois qui, ayant beaucoup de lettres à répondre, les brûla, et dit: « Me voilà au courant. »

Il y a des débiteurs qui n'osent pas paraître devant leurs créanciers; mais moi, je vous avoue ma dette et je vous la paie de tout mon cœur, en disant que je vous aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Ma santé n'est guère meilleure à présent. Je suis né faible, et je suis bien vieux.

Adieu, mon cher ami; je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez. V.

LETTRE ĀDXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 juillet.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la Nature?* je pense, comme vous, qu'il y a des longueurs, des répétitions, etc., mais que c'est un ter-

rible livre; cependant je vous avoue que, sur l'existence de Dieu, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le septicisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à Chabanon et au comte de Rochefort s'il sont contents de ma lettre.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, je vous ai déja répondu sur sa souscription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée, que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de Sartine par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur-général Riquet, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Fréron est un maraud digne des protecteurs qu'il a; mais il n'est pas digne de votre colère. Je crois les *Anecdotes* très vraies, mais cela ne fera ni bien ni mal à ses feuilles, qui d'ailleurs vont en se décriant de jour en jour: il y a plus de douze ans que je n'en ai lu une seule.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déja plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours des souscriptions, car bien des honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Êtes-vous sûr que M. le duc de Choiseul ait souscrit? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE ĀDXIX.

A M. D'ALEMBERT.

27 juillet.

Premièrement, mon cher philosophe, ayez soin de votre santé. Vie de malingre, vie insupportable, mort continuelle avec des moments de résurrection; j'en sais des nouvelles depuis plus de soixante ans.

2° Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Système de la Nature;* vous voyez qu'il prend toujours le parti de son *tripot,* et qu'il est fâché que les philosophes ne soient pas royalistes. Je ne trouve pas ces messieurs adroits: ils attaquent à-la-fois Dieu et le diable, les grands et les prêtres. Que leur restera-t-il?

Le *Système de la Nature* est trop long, à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'est apparemment pour ne pas paraître écolier de Spinosa et de Straton qu'il n'admet point

une intelligence éternelle répandue, je ne sais comment, dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des intelligences du mouvement et de la matière, qui ne le sont pas; au moins le roi de Prusse reléve fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'Agramant.

Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fissiez cette réconciliation, et que vous leur dissiez : Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée.

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue que de celle du *Festin de Pierre;* ne lui avez-vous pas écrit? ne vous a-t-il pas répondu?

Il ne me sied pas d'en parler à Catherine l'héroïne. Ce serait à Protagoras-Diderot d'en écrire à cette amazone; mais sur-tout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager sa bourse, que Moustapha épuise. Je ménagerai certainement celle de Jean-Jacques, et je réprimerai l'orgueil de Diogène. Je ne connais point de plus méprisable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous!

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

LETTRE ĀDXX.

A M. DE LA HARPE.

27 juillet.

Suétone ne voit-il pas que l'ami Lantin a voulu rire quand il a exhorté les jeunes gens à rapetasser les détestables pièces et les détestables sujets du raisonneur ampoulé [1], qui ne fut jamais tragique que dans trois ou quatre scènes, quand il fit un petit voyage en Espagne?

L'ami Lantin ne s'est amusé à ressemeler *Sophonisbe* que pour montrer qu'il y avait du tragique avant le raisonneur. Le cinquième acte de Mairet avait un très grand fond de tragique; mais on ne pouvait pas faire grand'chose de Massinisse; il en a fallu faire un jeune imprudent qui se laisse prendre comme un sot. *Non est hic vis tragica.*

Dans tout ce qui se passe aujourd'hui en France, il y a *comica* mais non pas *vis*.

J'attends Suétone l'anecdotier; et je me doute bien que l'esprit mâle et judicieux qui l'a traduit et commenté aura pesé toutes ces anecdotes dans la balance de la raison.

[1] * Le grand Corneille auquel Voltaire et La Harpe préféraient Racine. (L. D. B.)

On va jouer *la Religieuse* à Lyon; cela vaut mieux sans doute que vingt-quatre pièces du raisonneur, et cependant.... O qu'il fait bon venir à propos!

LETTRE ĀDXXI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

27 juillet.

Sire, vous et le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kien-long, lorsque j'ai reçu la prose et les vers de Frédéric-le-Grand. Je vais d'abord à votre prose, dont le sujet intéresse tous les hommes, aussi bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Auréle, qui combattait par ses réflexions morales le système de Lucréce.

J'avais déja vu une petite réfutation du *Système de la Nature* par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec votre majesté : c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même; leurs intérêts sont souvent si contraires, que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées : ce sont des leçons pour le genre humain. Vous soutenez d'un bras la cause de Dieu, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il serait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu, et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kien-long vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur-le-champ.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini : sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non seulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère Ganganelli et aux siens ; ainsi, dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère Ganganelli et ses arlequins devaient bien savoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'*Abrégé* de Fleury. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Hérules et des Lom-

bards, mais nous sommes au temps des Kien-long et des Frédéric. Ganganelli sera assez puni d'un trait de votre plume; votre majesté réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du *Système* reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonsurés. Vous avez très grande raison de dire qu'il n'en est rien, et que notre philosophe athée ne sait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, messeigneurs, qu'il allait autrefois; c'est ainsi que vous avez commencé; c'est ainsi que les Albouin, les Théodoric, les Clovis, et leurs premiers successeurs, ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles, prends les dîmes, et laisse-moi le reste; bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation: remplissons nos bourses; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, et je te baiserai les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérants et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances*.

Ensuite les deux puissances se sont brouillées, et vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puissances dans les états de votre majesté et dans le vaste empire de Catherine II! Ainsi vous avez raison pour le temps pré-

sent; et le philosophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en soit, il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le boisseau*[1], comme dit l'autre.

Les peuples sont encor dans une nuit profonde;
Nos sages à tâtons sont prêts à s'égarer:
Mille rois comme vous ont désolé le monde;
C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne Catherine II est charmant, et mérite bien que je vous fasse une infidélité.

Je ne sais si c'est le prince héréditaire de Brunswick ou un autre prince de ce nom qui va se signaler pour elle; voilà un héroïsme de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie et de la Servie; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe: il ne reviendra peut-être plus; mais je me consolerai si, dans ce charivari, votre majesté arrondit sa Prusse.

1.* Cette pensée est répétée dans trois des évangélistes. Saint Matthieu dit (ch. v, v. 15): « Neque accendunt lucernam, et ponunt « eam sub modio. » On lit la même chose à-peu-près dans saint Marc, ch. IV, v. 21; et dans saint Luc, ch. VIII, v. 16, et ch. XI, v. 33. (L. D. B.)

En attendant, vous écoutez les mouvements de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse Amélie sont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE ĀDXXII.

A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

A Fernei, le 30 juillet.

On me dit, il y a un mois, mon cher Cicéron, que vous étiez en Normandie. Je ne vous écrivis point, attendant votre retour. Je ne sais où vous êtes ; mais je ne puis rester plus long-temps sans vous remercier de votre dernière lettre. J'ignore si vous embellissez Canon, si vous faites vos moissons, ou si vous prenez la défense de quelque innocent persécuté. Vous donneriez bien tous vos vergers et tout votre froment pour secourir quelque infortuné. Sirven ne l'est plus. Il est toujours demandeur en réparation, dommages et intérêts, qu'il obtiendra difficilement. Je ne sais pas un mot

des procédures; je sais seulement que nous avons affaire à un procureur-général un peu dur.

Savez-vous bien que ce M. Riquet avait conclu à pendre madame Calas, et à faire rouer son fils et Lavaysse? Je tiens cette horrible anecdote de madame Calas elle-même. Le pays des Chichacas et des Topinambous est la patrie de la raison et de l'humanité, en comparaison de ces horreurs; et voilà de quels hommes nos vies et nos fortunes dépendent!

L'affaire de Sirven ne sera décidée qu'après la Saint-Martin. Il y a huit ans que cette pauvre famille combat contre l'injustice.

Avez-vous su l'histoire des deux amants[1] de Lyon? Un jeune homme de vingt-cinq ans et une fille de dix-neuf, tous deux d'une figure charmante, se donnent rendez-vous avec deux pistolets dont la détente était attachée à des rubans couleur de rose; ils se tuent tous deux en même temps; cela est plus fort encore qu'Arrie et Petus. La justice n'a fait nulle infamie dans cette affaire; cela est rare.

Avez-vous lu le *Système de la Nature?* il ne me paraît pas consolant; mais nous avons d'autres systèmes qui le sont encore moins; par exemple celui des jansénistes.

[1]* Léonard a composé un roman en lettres sur cet évènement. J. J. Rousseau fit l'épitaphe des deux amants. (L. D. B.)

Adieu, mon cher Cicéron; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame Terentia.

LETTRE ĀDXXIII.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 22 juillet-2 auguste.

Monsieur, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte Romanzof avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps considérable de Turcs; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, etc., sur la petite rivière nommée Larga: j'ai le plaisir aujourd'hui de vous informer qu'hier au soir un courrier du comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complète sur celle du seigneur Moustapha, commandée par le visir Ali-Bey, par l'aga des janissaires, et par sept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchements: leur artillerie au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, sont tombés entre nos mains. Leur perte est considérable; la nôtre, si modeste que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraisse fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures.

Le comte de Romanzof, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, telle que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais seulement où sont-ils? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille retranchés sur les hauteurs que baigne le Kogul, ruisseau à

vingt-cinq werstes du Danube, ayant Ismaïlow derrière eux.

Mais, monsieur, mes nouvelles ne se bornent pas là: j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne soient pas directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli-de-Romanie, et qu'elle a dispersé les vaisseaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le siège de Bender a été ouvert encore le 21 juillet. Le prince Prosorofski a fait un butin immense en bestiaux de toute espèce, entre Oczakow et Bender. Ma flotte d'Azof croît en grandeur et en espérance en face du seigneur Moustapha.

Je ne puis rien vous dire de Brahilow, sinon que c'est un vieux château sur le bord du Danube, que le général Renne avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Grèce. J'ai fait mon possible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moscou. Je ne sais ce qui en sera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le sultan a eu recours aux prophètes, aux sorciers, aux devins, et aux fous, qui passent pour saints chez les musulmans. Il lui ont prédit que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de suite sa hautesse a envoyé un courrier au visir, pour lui dire de passer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuse constellation. Nous verrons un peu si les revers pourront ramener ce prince à la raison, et s'ils ne le désabuseront pas des tromperies et des mensonges.

Vos chers Grecs ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage, et l'esprit ne leur manque pas.

Adieu, monsieur; portez-vous bien: continuez-moi votre amitié, et soyez assuré de la mienne. CATERINE.

LETTRE ĀDXXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

3 auguste.

Mon cher philosophe militaire, vous m'aviez mandé, il y a deux mois, que vous passeriez chez nous, et je vous attendais. J'imaginais que vous alliez voir messieurs vos enfants, et c'aurait été une grande consolation pour moi de vous embrasser sur la route. Je suis tombé dans un état de faiblesse dont j'ai l'obligation à ma vieillesse et à un travail un peu forcé; mais il faut travailler jusqu'à la fin de sa vie. Job, un de mes patrons, dit que l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler.

J'ai été tout émerveillé de la petite galanterie que vous m'avez envoyée; j'en suis très touché. Vous sentez combien je suis sensible à une telle marque d'amitié.

Vous ne saviez pas apparemment l'autre galanterie que les gens de lettres de Paris ont bien voulu me faire. Si vous étiez venu à Fernei, vous y auriez vu M. Pigalle, qu'ils m'ont envoyé, et qui a fait le modèle d'une statue dont ils honorent ma très chétive figure. Je n'ai point un visage à statue; mais enfin il a bien fallu me laisser faire. Il

n'y a pas eu moyen de refuser un honneur que me font cinquante gens de lettres des plus considérables de Paris : cette faveur est rare. Ils ont fait un fonds pour donner à M. Pigalle un honoraire convenable; j'en ai été surpris, et le suis encore. Je ne puis attribuer une chose si extraordinaire qu'au desir qu'on a eu de consoler votre ami des choses dont vous parlez. Il doit actuellement les oublier. Une statue de marbre annonce un tombeau, et j'y descendrai en vous étant aussi attaché que je l'ai été depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître.

LETTRE ĀDXXV.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 auguste.

Mon cher grand-écuyer de Cyrus, buvez à ma santé le jour de la noce, vous et madame de Florian. L'homme du monde qui a le moins l'air d'un garçon de la noce, c'est moi. Si mon cœur décidait de ma conduite, j'assisterais au mariage. Ma chétive santé et mon âge ne me laissent prétendre à d'autre sacrement pour ma personne qu'à celui de l'extrême-onction. Je passe mes derniers jours à établir une colonie; je ne jouirai pas du fruit de mes travaux : il est beaucoup plus aisé de

marier un jeune conseiller du Parlement, que de loger et d'accorder une trentaine de familles. Cependant nous travaillons nuit et jour à présenter à la nouvelle mariée les fruits de notre nouvel établissement. Nous avons fait une montre assez jolie et qui sera fort bonne. Nos artistes sont excellents; il n'y en a point de meilleurs à Paris : mais leur transmigration ne leur a pas permis d'aller aussi vite en besogne que M. d'Hornoi. Il se marie le 7, et nous serons prêts le 15. Nous enverrons notre offrande, madame Denis et moi, par M. d'Ogny, à qui nous l'adresserons. Nos fabricants ont voulu absolument mettre mon portrait à la montre. Puisque Pigalle m'a sculpté, il faut bien que je souffre qu'on me peigne; j'ai toute honte bue.

J'embrasse tendrement le nouveau marié, sa mère, et son oncle le Turc.

Je fais grand cas de votre philosophie, qui vous ramène à la campagne. J'aime à être encouragé, par votre exemple, à chérir la solitude et à fuir le tracas du monde.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que l'ermite de Fernei.

LETTRE DXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 auguste.

Je n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très pressante que j'ai écrite au roi de Prusse le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de Catt, son secrétaire, m'écrit du 22: « Le roi souscrira à ce que vous desi-« rez; quand il vous fera sa réponse je vous l'enverrai. » Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Fernei, soit en allant, soit en revenant. La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage; car, dans l'état où je suis, je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent, que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent; mais je ne serais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de personne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Prusse, qui m'avait déja offert, il y a sept ans, quand j'étais chez lui, les secours nécessaires pour ce voyage, que je me proposais alors de faire. J'attends sa réponse, ainsi que celle d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Jean-Jacques est un méchant fou et un plat charlatan; mais ce fou et ce charlatan a des partisans zélés. C'est, sans doute, tant pis pour eux. Cependant je veux éviter,

si je puis, et les noirceurs de Rousseau et le mal que ses partisans me pourraient faire. Ainsi je n'aurai ni de près, ni de loin, ni en bien, ni en mal, aucune relation avec ce Diogène. Ne trouvez-vous pas bien étonnant que depuis un mois il aille tête levée dans Paris, avec un décret de prise de corps? Cela n'est peut-être jamais arrivé qu'à lui; et cela seul prouve à quel point il est protégé.

Je vous ai déja mandé mon sentiment sur le *Système de la Nature; non,* en métaphysique, ne me paraît guère plus sage que *oui; non liquet* est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il serait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse, et je lui ai fait part de mes réflexions sur ces objets, *grands ou petits: grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous, comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel serait de se bien porter, soit en ce monde, soit en l'autre; mais *hoc opus, hic labor est.* Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

LETTRE ĀDXXVII.

A M. DORAT.

A Fernei, le 6 auguste.

J'ignore, monsieur, et je veux ignorer quel est le sot ou le fripon, ou celui qui, revêtu de ces deux caractères, a pu vous dire que j'étais l'au-

teur des *Anecdotes sur Fréron*[1]; il aura pu dire avec autant de vraisemblance, que j'ai fait *Guzman d'Alfarache*[2]. Je n'ai jamais, Dieu merci, ni vu ni connu ce misérable Fréron; je n'ai jamais vu aucune de ses rapsodies, excepté une demi-douzaine que je tiens de M. La Combe; je sais seulement que c'est un barbouilleur de papier complètement déshonoré.

Je ne connais pas plus ses prétendus croupiers que sa personne. Je suis absent de Paris depuis plus de vingt ans, et je n'y ai jamais fait, avant ce temps, qu'un séjour très court. L'auteur des *Anecdotes sur Fréron* dit qu'il a été très lié avec lui; j'ai essuyé bien des malheurs en ma vie, mais j'ai été préservé de celui-là.

Je n'ai jamais vu M. l'abbé de La Porte, dont il est tant parlé dans ces *Anecdotes*. On dit que c'est un fort honnête homme, incapable des horreurs dont Fréron est chargé par tout le public.

Vous sentez, monsieur, qu'il est impossible que j'aie vu Fréron au café de Viseu, dans la rue Mazarine. Je n'ai jamais fréquenté aucun café, et j'apprends, pour la première fois, par ces *Anecdotes*, que ce café de Viseu existe ou a existé.

Il est de même impossible que je sache quels sont les marchés de Fréron avec les libraires, et

[1] * Voyez lettre à d'Argental, 3 avril 1761. (L. D. B.)
[2] * Vieux roman espagnol, imité par Le Sage. (L. D. B.)

tous les vils détails des friponneries que l'auteur lui reproche.

Il serait absurde de m'imputer la forme et le style d'un tel ouvrage.

Vous vous plaignez que votre nom se trouve parmi ceux que l'auteur accuse d'avoir travaillé avec Fréron : ce n'est pas assurément ma faute. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous me semblez avoir tort d'appeler cela un affront, puisque vous pouvez très bien lui avoir prêté votre plume sans avoir eu part à ses infamies. Vous m'apprenez vous-même que vous avez inséré dans les feuilles de ce Fréron un extrait contre M. de La Harpe. Je ne sais ce que c'est que l'autre imputation dont vous me parlez.

Si vous étiez curieux de savoir quel est l'auteur des *Anecdotes*, adressez-vous à M. Thieriot; il doit le connaître, et il y a quelques années qu'il m'écrivit touchant cette brochure. Adressez-vous à M. Marin, qui est au fait de tout ce qui s'est passé depuis quinze ans dans la librairie, et qui sait parfaitement que je ne puis avoir la moindre part à toutes ces futilités. Adressez-vous à madame Duchesne, à M. Guy, lesquels doivent être fort instruits des gestes de Fréron. Adressez-vous à Lambert, chez qui l'auteur dit avoir vu les piéces d'un procès entre Fréron et sa sœur la fripière. Adressez-vous à M. l'abbé de La Porte, qui doit

être mieux informé que personne. L'auteur paraît avoir écrit il y a six ou sept ans, et je vous avoue que j'ai la curiosité de savoir son nom.

Je connais deux éditions de ces *Anecdotes:* l'une, qui est celle dont vous me parlez; l'autre, qui se trouve dans un pot-pourri [1] en deux volumes. Il faut qu'il y en ait une troisième un peu différente des deux autres, puisque vous me parlez d'une nouvelle accusation contre vous que je ne trouve pas dans celle qui est en ma possession.

En voilà trop sur un homme si méprisable et si méprisé. Vous pouvez faire imprimer votre lettre et la mienne. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE ĀDXXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

8 auguste.

Eh bien! madame, je ne peux en faire d'autres; je ne peux louer les gens sérieusement en face. Vous vous doutez bien que les six vers qui commencent par

Étudiez leur goût [2].

[1] * *Les Choses utiles et agréables de M. de Voltaire.* (L. D. B.)

[2] * Épître à Madame la duchesse de Choiseul, Poésies, tome III. (L. D. B.)

sont pour la petite-fille, et tout le reste pour la grand'maman. J'ai été bien aise de finir par La Harpe, parceque le mari de la grand'maman lui fait du bien, et lui en pourra faire encore.

Il faut un tant soit peu de satire pour égayer la louange. La satire est fort juste, et tombe sur le plus détestable fou que j'aie jamais lu. Son *Héloïse* me paraît écrite moitié dans un mauvais lieu, et moitié aux Petites-Maisons. Une des infamies de ce siècle est d'avoir applaudi quelque temps à ce monstrueux ouvrage. Les dames qu'il outrage sont assurément d'une autre nature que lui. La *Zaïde* de madame de La Fayette vaut un peu mieux que la Suissesse de Jean-Jacques, qui accouche d'un faux germe pour se marier. Ce polisson m'ennuie et m'indigne, et ses partisans me mettent en colère. Cependant il faut être véritablement philosophe et calmer ses passions, sur-tout à nos âges.

Votre homme[1], qui ne s'intéressait qu'à ce qui le regardait, doit vous raccommoder avec la philosophie. Tout ce qui regarde le genre humain doit nous intéresser essentiellement, parceque nous sommes du genre humain. N'avez-vous pas une ame? n'est-elle pas toute remplie d'idées ingénieuses et d'imagination? s'il y a un Dieu qui prend

[1] * Le président Hénault, resté égoïste et devenu dévot. (L. D. B.)

soin des hommes et des femmes, n'êtes-vous pas femme? s'il y a une Providence, n'est-elle pas pour vous comme pour les plus sottes bégueules de Paris? si la moitié de Saint-Domingue vient d'être abymée, si Lisbonne l'a été, la même chose ne peut-elle pas arriver à votre appartement de Saint-Joseph? Un diable d'homme, inspiré par Belzébuth, vient de publier un livre intitulé *Système de la Nature*, dans lequel il croit démontrer à chaque page qu'il n'y a point de Dieu. Ce livre effraie tout le monde, et tout le monde le veut lire. Il est plein de longueurs, de répétitions, d'incorrections; et, malgré tout cela, on le dévore. Il y a beaucoup de choses qui peuvent séduire; il y a de l'éloquence; et, quoiqu'il se trompe grossièrement en quelques endroits, il est fort au-dessus de Spinosa.

Au reste, croyez que la chose vaut bien la peine d'être examinée. Les nouvelles du jour n'en approchent pas, quoiqu'elles soient bien intéressantes.

Ceux qui disent que les pairs du royaume ne peuvent être jugés par les pairs et par le roi, sans le parlement de Paris, me paraissent ignorer l'histoire de France. Il semble qu'à force de livres on est devenu ignorant. Je ne me mêle point de ces querelles: je songe à celle que nous avons avec la nature. J'en ai d'ailleurs une assez grande avec

Genève. Je lui ai volé une partie de ses habitants, et je fonde ma petite colonie, que le mari de votre grand'maman protége de tout son cœur.

Il n'y a maintenant qu'un tremblement de terre qui puisse ruiner mon établissement; mais je veux que celui à qui j'ai tant d'obligations donne son denier à la statue, et je veux sur-tout qu'il donne très peu; 1° parcequ'on n'en a point du tout besoin; 2° parcequ'il donne trop de tous les côtés. C'est une affaire très sérieuse; je casserais à la statue les bras et les jambes, si son nom ne se trouvait pas sur la liste.

Adieu, madame; faites comme vous pourrez: vivez, portez-vous bien, digérez, cherchez le plaisir, s'il y en a. Luttez contre cette fatale nature dont je parle sans cesse, et où j'entends si peu de chose. Ayez de l'imagination jusqu'à la fin, et aimez votre très ancien serviteur, qui vous est plus attaché que tous vos serviteurs nouveaux.

LETTRE ĀDXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 auguste.

Je ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse[1]; non seulement il souscrira et ne

[1] * Voyez (dans le *Commentaire historique*, tome II de cette édi-

refusera rien, dit-il, pour cette statue, mais la grace qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnaissance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainsi que de la mienne; bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains; mais le courrier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami; j'espère toujours vous embrasser; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu, adieu; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale*, *vale. Tuus ex animo.*

LETTRE ĀDXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 auguste.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courrier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci *. Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très peu de personnes même connaissent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencon-

tion) la lettre du roi qui est du 28 juillet, et les deux lettres de d'Alembert à ce prince. (L. D. B.)

* Voyez dans le *Commentaire historique*.

trerai. Cependant je serais très fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en serait peut-être mécontent; et, en vérité, il se conduit trop dignement et trop noblement en cette occasion pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc, mon cher et illustre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui desireront de la voir, sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je serais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance, de la mienne, et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami. Je regarde comme un des plus heureux événements de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois avant que de mourir combien je vous aime, je vous admire, et je vous révère.

LETTRE ĀDXXXI.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 11 auguste.

Madame, chaque lettre dont votre majesté impériale m'honore me guérit de la fiévre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu par-tout de grands désavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peste s'était mise

dans vos armées; que tous les revers avaient succédé à vos succès : votre majesté est mon médecin; elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur-le-champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit; j'alonge les visages de ceux qui attristaient le mien.

Daignez donc, madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence.

J'ai encore de petits ressentiments de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle positive de la révolution de l'Égypte.

Il y a un Brahilow, un Bender, qui me causent encore des insomnies; je vois dans mes rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

Votre majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chassés si loin qu'ils ne revinssent jamais.

Nous autres Français, madame, nous valons mieux qu'eux : nous disons prodigieusement de sottises, nous en fesons beaucoup, mais tout cela

passe bien vite; on ne s'en souvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation semble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue; on dit: C'est dommage; et on va à l'Opéra. Les affaires les plus sérieuses sont tournées en ridicule.

Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde: voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houssards? ne se présenteront-ils jamais bien serrés, pour être enfilés par quelques uns de mes chars babyloniques?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques Turcs; on dit que pour un chrétien c'est une œuvre fort agréable à Dieu. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes sont pétris de contradictions: et d'ailleurs votre majesté me tourne la tête.

Encore une fois, madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou six villes prises et de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus vive impatience. *L'ermite de Fernei.*

LETTRE ĀDXXXII.

A M. D'ALEMBERT.

11 auguste.

Mon cher philosophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris; car assurément on ne se porte pas mieux sur les bords du Tibre que sur ceux de la Seine. M. de Fontenelle, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans, sans en avoir eu l'obligation à Rome; mais enfin, *ognuno faccia secundo il suo cervello.*

Je souhaite que Denys * fasse ce que vous savez; mais je doute que le viatique soit assez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agréments nécessaires pour un tel voyage; et, si vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous?

Ma philosophie est sensible; je m'intéresse tendrement à vous; je suis bien sûr que vous ne ferez rien sans avoir pris les mesures les plus justes.

Un de mes amis **, qui n'est pas Denys, a fait imprimer une réponse fort honnête au *Système de la Nature;* je compte vous l'envoyer par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à Denys;

* Le roi de Prusse.

** Voltaire lui-même.

il n'en serait pas content, non seulement parce-qu'il en a fait une qui est sans doute meilleure, mais par une autre raison.

On me mande que le ministère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres sur l'évêché* de Fréron: cet homme, qui ne devrait être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des sottises!

« Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem,
« Curarent superi terras, an nullus inesset
« Rector, et incerto fluerent mortalia casu. »

CLAUDIANUS, I, in Rufinum.

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

LETTRE ĀDXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 auguste.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à-la-fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'Académie française la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre serait insérée dans ses registres comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie sur-tout d'éviter, parceque le roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me

* L'*Année littéraire*.

souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée, et, depuis ce temps, j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de czarine, il faut, si vous desirez qu'elle souscrive, que Diderot lui en écrive, car je ne saurais m'en charger, parceque vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte toujours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déja écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remerciement à l'Académie, que vous adresserez au secrétaire.

LETTRE ĀDXXXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 15 auguste.

Je me dis toujours, monseigneur, que vos occupations et vos plaisirs partagent vos journées, que je ne dois pas fatiguer vos bontés, et qu'il n'appartient pas à ceux qui sont morts au monde d'écrire aux vivants.

Cependant il faut que je vous informe d'un gros paquet que j'ai reçu, et qui vous regarde; il est d'un M. de Castera, qui me paraît très malheureux, et qui me fait juger, par son style, qu'il s'est attiré ses malheurs. Je doute même si sa tête n'est

pas aussi dérangée que ses lettres sont prolixes; en ce cas, il n'est que plus à plaindre. Il m'a mis au fait de toute sa conduite avec assez de naïveté. Je présume, à la quantité de procès qu'il a essuyés, qu'il descend en droite ligne de la comtesse de Pimbesche. S'il a dit des injures, on les lui a bien rendues.

Je vois, par tout ce qu'il me mande, que sa plus grande ambition est de rentrer dans vos bonnes graces. Sa destinée me paraît déplorable; c'est un homme chargé de onze enfants. Je m'acquitte du devoir de l'humanité, en vous rendant compte de son état, sans prétendre le justifier auprès de vous, ni vous demander autre chose que ce que votre sagesse et votre justice vous prescrivent. Vous connaissez l'homme dont il s'agit, et c'est à vous seul de voir ce que vous devez faire. Il me semble qu'il avait un oncle chargé des affaires de France en Pologne; c'est tout ce que je connais de sa famille.

Après avoir achevé la mission que m'a donnée M. de Castera, que puis-je dire à mon héros du fond de ma solitude, sinon que je lui souhaite une santé meilleure que la mienne et des jours plus brillants? Il ne m'appartient pas de parler des tracasseries de la France. Je m'intéressais fort à celles des Turcs, c'est-à-dire que je souhaitais passionnément qu'on les chassât de l'Europe,

parcequ'ils ont asservi les descendants des Alcibiade et des Sophocle. J'entends dire que ces circoncis ont repris le Péloponèse; en ce cas, je me raccommoderai avec eux; car j'ai établi, des débris de Genève, une petite société qui est fort en relation avec Constantinople.

J'aimerais encore mieux de bons acteurs et de bonnes pièces au théâtre de Paris, sous la protection du premier gentilhomme de la chambre; mais cette manufacture paraît furieusement tombée.

Me permettez-vous, monseigneur, de me mettre aux pieds de madame la comtesse d'Egmont, quoiqu'elle soit alliée à la maison d'un pape? Vous devez juger combien j'ambitionne ses bontés, puisqu'elle a toutes les graces de votre esprit, sans compter les autres

Agréez, avec votre bienveillance ordinaire, le très tendre respect du vieux solitaire des Alpes.

LETTRE ĀDXXXV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 18 auguste.

Ne cachez point votre lumière sous le boisseau. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'é-

clairer, et dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très orthodoxe; je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, et que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'ame ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui leur est contraire*.

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie: je les abandonne à votre disposition; ses troupes, par un enchaînement de succès et de prospérités, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à Catherine, et celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de Choiseul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à Pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me reconcilie avec lui; car j'ai l'ame bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie, et vas trouver l'empereur, qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ou-

* Qui ne leur est pas favorable. (*Édit. de Berlin.*)

vrages, et les lit autant qu'il peut: il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorants et les barbares; mais ce n'est pas une raison pour les extirper: s'il fallait les détruire, les Turcs ne seraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement, et devenues agrestes faute de lumières!

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous sur-tout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie!

Adieu; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage. FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDXXXVI.

A M. D'ALEMBERT.

19 auguste.

Denys a raison, mon très cher philosophe, c'est à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la sienne est celle dont je suis le plus charmé. Je sais taire les faveurs des vieilles maîtresses avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raison que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de Condorcet; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues en passant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaisir de voir, en passant, Genève punie

par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère Ganganelli.

Voici un petit morceau qui est à-peu-près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que Denys* trouve bon que je chasse sur ses terres; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paraître fâché. Quoi qu'il en soit, voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie sur-tout de lire mon aventure avec M. Rouelle[1]. Mon petit cheval

* Voyez les lettres ĀDXVIII et ĀDXXXII.

[1]* Dans une brochure qui parut en septembre 1770, on trouve une réponse à un passage des *Lettres de quelques Juifs*, de l'abbé Guenée; elle a pour titre : FONTE; *Art de faire en fonte des figures considérables d'or ou de bronze; Réponse à un homme qui est d'un autre métier : article tiré des Questions sur l'Encyclopédie, tome IV.* Cependant l'article FONTE, tel qu'on le lit aujourd'hui dans le *Dictionnaire philosophique*, ne parut qu'en 1771 dans le tome VI des *Questions sur l'Encyclopédie.* Le commencement et la fin de cet article étaient différents dans la brochure, la fin sur-tout contient l'anecdote suivante sur M. Rouelle, sans la connaissance de laquelle il est difficile sinon impossible de comprendre ce que veut dire Voltaire dans la présente lettre :

« A l'égard de M. Rouelle, savant chimiste et apothicaire du roi, « que vous dites être en colère contre moi, j'ignore sur quoi peut « être fondé son courroux. Il y eut en effet un M. Rouelle, chimiste « et apothicaire de sa majesté, qui accompagna un garde du trésor « royal, en 1753, à Colmar, où j'ai un petit bien. Il venait faire « l'essai d'une terre qu'un chimiste de Deux-Ponts changeait en « salpêtre. Le roi devait lui payer son secret dix-sept cent mille « francs, et lui faire d'autres avantages. Le marché était conclu. Je « dis à M. le garde du trésor, qu'il ne débourserait dans cette affaire « d'autre argent que celui de son voyage; et à M. Rouelle, qu'il ne « ferait point de salpêtre. Il me demanda pourquoi. C'est, lui dis-je,

de trois pieds me paraît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une Nuits.*

Adieu, mon très cher voyageur. Madame Denis se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint-père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres compliments.

LETTRE ĀDXXXVII.

A M. D'ALEMBERT.

20 auguste.

Mon cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. Duclos une lettre pour l'Académie; c'est bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de Pigalle. Vraiment c'est bien autre chose que la faiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivant*, comme de raison; mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*, quand la ma-

« que je ne crois pas aux transformateurs; qu'il n'y a point de trans-« mutation; que Dieu a tout fait; et que les hommes ne peuvent « qu'assembler et désunir.

« Ma proposition était orthodoxe, et ma prédiction fut accom-« plie. Si M. Rouelle est fâché contre moi, si vous êtes fâché, j'en « suis fâché pour vous et pour lui; mais je ne crois point qu'il soit « si colère que vous le dites. » (N. D.)

* Le roi de Prusse.

chine est épuisée. C'est une plaisante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs.

Si je suis mort quand vous passerez par Fernei, madame Denis vous fera les honneurs de la maison. En attendant, je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

LETTRE ĀDXXXVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, le 20 auguste.

Sire, le philosophe d'Alembert m'apprend que le grand philosophe de la secte et de l'espèce de Marc-Aurèle, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie, en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette: ce squelette possède une vieille ame très sensible; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait votre majesté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux Pigalle, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de

l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'Académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce sujet. J'ai appris tout cela à-la-fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil, qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas! je n'en ai que vers la Suisse; mais vous savez quelle fête je me fesais de voir les petits-fils des Sophocle et des Démosthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Système de la Nature*, et on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le Lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté; ainsi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe, ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre, que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite Needham, que Buffon, Maupertuis, et le traducteur de Lucrèce, avaient adoptées, je ne pus

m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systèmes; de celui de Buffon, qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer; de celui qui donne aux hommes des marsouins pour origine; et enfin de celui qui exaltait son ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse*[1], à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de votre majesté est un baume si puissant sur mes blessures, que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil, ou à part; car sûrement il paraîtra, et sera imprimé incorrectement. Si votre majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-Souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les

[1]* Voyez COMMENTAIRE HISTORIQUE. (L. D. B.)

athées et les fanatiques à-la-fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire V.

LETTRE ĀDXXXIX.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Fernei, 20 auguste.

Madame, après tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai vu tant de justesse d'esprit que je vous ai crue philosophe; passez-moi ce mot. Votre petite-fille me paraît un peu dégoûtée de la métaphysique; je lui pardonne aisément ce dégoût. La métaphysique n'est d'ordinaire que le roman de l'ame, et ce roman n'est pas si amusant que celui des *Mille et une Nuits*. Vous m'avouerez du moins, madame, que le sujet qu'on traite dans la petite brochure qu'on met à vos pieds est assez intéressant; chacun y est pour sa part; et cette part est tout son être. Cela est un peu plus important que les tracasseries dont on s'entretient si profondément à Paris et à Versailles. Je n'ose demander que, dans un moment de loisir, vous daigniez, madame, me dire en deux mots ce que vous en pensez; je ne veux que deux mots, car vous êtes si occupée à servir l'Être

suprême, en fesant du bien, que vous n'avez guère le temps d'examiner ce que de faibles cervelles disent pour ou contre son existence.

M. de Crassier m'a mandé qu'il avait obtenu, par votre protection, une très grande grace. Songez, madame, que c'est à vous seule uniquement qu'il la doit, et que je n'avais pas osé seulement vous la demander. Voilà comme vous êtes; dès qu'on vous offre de loin la moindre petite ouverture pour faire du bien, vous saisissez la chose avec un acharnement qui n'a point d'exemple; j'en suis confondu, je ne sais plus que vous dire.

M. le marquis d'Ossun, ambassadeur en Espagne, favorise de tout son pouvoir la fabrique de Fernei, faubourg de Versoix. Il y prend autant d'intérêt que si c'était son propre ouvrage. Oserais-je vous supplier, madame, d'obtenir que monsieur le duc voulût bien lui marquer qu'il est sensible à tous ses bons offices, qui sont en vérité très considérables, et qui pourront être efficaces? M. l'abbé Billardi n'a pas eu les mêmes bontés que M. le marquis d'Ossun; il ne m'a pas fait de réponse; apparemment que l'Inquisition le lui a défendu.

Nos artistes de Fernei donnent, le jour de la Saint-Louis, une belle fête; je crois que leur zéle ne déplaira pas à monsieur le duc.

C'est votre nom, madame, que je fête tous les

jours de l'année. Je vous suis attaché pour ma vie avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance. Le vieil ermite de Fernei.

LETTRE ĀDXL.

A MADAME D'HORNOI.

A Fernei, 20 auguste.

Vous faites, madame, le bonheur d'un homme à qui je tiens par les liens de l'amitié encore plus que par ceux de la nature. Le seul plaisir qui reste aux vieillards est d'être sensibles à celui des autres. Je vous dois la plus grande satisfaction que je puisse goûter; la vôtre est bien rare de vivre avec un bon mari sans quitter le meilleur des pères. M. d'Hornoi égaie la retraite de madame Denis et la mienne, en nous disant combien il est enchanté. Madame Denis doit vous dire tout ce qui peut plaire à de nouveaux mariés; les femmes entendent cela cent fois mieux que les hommes. Pour moi, je vous dirai que vous êtes bien bonne, au milieu du fracas des noces, de l'embarras des visites et des compliments, et des occupations plus sérieuses, d'écrire à un vieux solitaire inutile au monde; je vous en remercie. Vous avez encore un mérite de plus, c'est que votre lettre est fort jolie, et que votre écriture ne ressemble pas à celle de votre mari,

qui écrit comme un chat, aussi bien que son autre oncle l'abbé Mignot. L'abbé Dangeau, de notre Académie française, renvoyait les lettres de sa maîtresse quand elles étaient mal orthographiées, et rompait avec elle à la troisième fois. Moi, qui suis aussi de l'Académie, je ne vous renverrai pas votre lettre, madame; il n'y manque rien; je la garderai comme une chose qui m'est bien chère. Je vous aime déja comme si je vous avais vue : et, sans oublier le respect qu'on doit aux dames, j'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, madame, votre, etc.

LETTRE ĀDXLI.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 9-20 auguste.

Monsieur, vous me dites dans votre lettre du 20 de juillet que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires sont vos consolations : voici une petite dose de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les suites de la bataille du Kogul. Mes troupes se sont avancées sur le Danube, et ont pris poste sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Isacki. Le visir et l'aga des janissaires se sont sauvés sur l'autre bord ; mais le reste, qui a voulu les imiter, a été tué, noyé, et dispersé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janissaires ont été faits prisonniers. Vingt ca-

nons, cinq mille chevaux, un butin immense, et une grande quantité de vivres de toute espèce, sont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé sur-le-champ prier le maréchal comte de Romanzof de les laisser passer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exigeait leur hommage, et il a envoyé un corps considérable sur la gauche, vers Ismaïlow, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous savons qu'ils ne demandent pas mieux.

Vous ne voulez point de paix, monsieur; soyez tranquille, jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la paix : lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des moments bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à Moustapha : *Tu l'as voulu, George Dandin*[1] ! Et après cette réflexion je suis à mon aise comme ci-devant.

Les grands événements ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir long-temps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre-le-Grand soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité? Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant; et ce

[1] * « Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous « l'avez voulu. » MOLIÈRE, *George Dandin*, act. I, sc. IX. (L. D. B.)

sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux isthmiques.

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Ismaïlow avec quelques circonstances assez singulières.

Le visir, avant de passer le Danube, harangua ses troupes, et leur dit qu'il était impossible de résister plus longtemps aux Russes; que lui visir se voyait dans la nécessité de passer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtiments qu'il pourrait pour les sauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer sa promesse, si les troupes russes venaient à les attaquer, il leur conseillait de mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlow, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espéce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille du Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte Romanzof a envoyé un corps à droite vers votre Brahilow, qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche, qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

CATERINE.

LETTRE ĀDXLII.

A M. DUCLOS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

20 auguste.

Monsieur, je présente mes très humbles remerciements à l'Académie; elle n'a considéré que l'honneur qui rejaillit sur la littérature, dont elle est le modèle et la protectrice; elle encourage les beaux-arts, en mettant dans ses archives la lettre d'un roi qui apprit d'elle à écrire si purement notre langue[1]. La part que j'ai dans cet événement, si honorable pour les gens de lettres, me fait sentir combien d'autres en sont plus dignes que moi, et cette justice que je dois me rendre augmente encore ma reconnaissance.

Agréez tous les sentiments que je vous dois, et

[1] * Frédéric avait annoncé à d'Alembert qu'il souscrirait pour la statue de Voltaire. D'Alembert communiqua la lettre du monarque prussien à l'Académie française, qui en ordonna l'insertion dans ses registres. Cette lettre parlait de Voltaire dans les termes les plus flatteurs et les plus honorables. On la trouve dans le COMMENTAIRE HISTORIQUE, page 206. Voyez plus haut la lettre ĀDXXXIX.

(L. D. B.)

ayez la bonté, monsieur, d'assurer la compagnie du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très humble, très obéissant et très obligé serviteur.

LETTRE ĀDXLIII.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

Fernei, 25 auguste.

Puisque vous poussez vos bontés, monsieur, jusqu'à vouloir bien honorer encore de votre présence la solitude du mont Jura, et consoler un vieux malade par les charmes de votre conversation, je vous avertis, pour vous encourager à cette bonne œuvre, que vous y trouverez probablement M. d'Alembert.

Il a semblé bon au Saint-Esprit et à lui de passer par chez moi en allant voir le pape. On ne peut mieux prendre son temps. J'ai établi une colonie de huguenots ; c'est un petit commencement de réunion entre les deux plus belles sectes de philosophie, qui font tant d'honneur à l'esprit humain, les papistes et les calvinistes. Vous ferez tréve pour quelques jours, dans ma retraite pacifique, à votre grand art de tuer les hommes avec gloire et salaire. Que ne puis-je, tous les ans, me trouver sur votre route!

Agréez toujours, monsieur, mon respectueux attachement.

LETTRE ĀDXLIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Fernei, 27 auguste.

Madame, après avoir embelli votre royaume de Chanteloup par vos bienfaits, vous venez encore, M. le duc de Choiseul et vous, d'étendre vos graces sur notre hameau de Fernei. Peut-être apprendrez-vous tous deux, avec quelque satisfaction, que nos émigrants ont donné pour la Saint-Louis une petite fête qui a consisté en un très bon souper de cent couverts, avec illumination, feu d'artifice, et des *vive le roi* sans fin. Peut-être même M. le duc ne sera pas fâché d'apprendre au roi qu'il est aimé et célébré par ses nouveaux sujets comme par les anciens.

Vos noms, madame, n'ont été oubliés ni en buvant, ni dans le feu d'artifice.

Nous étions tous fort attendris,
Voyant, du fond de nos tanières,
Des Choiseul les beaux noms écrits
En caractères de lumières,
Sur nos vieux chênes rabougris,
Et parmi nos sèches bruyères.

C'était un plaisir de voir nos huguenots et nos papistes être tous de la même religion, et montrant à leurs bienfaiteurs la même reconnaissance.

Rien n'est plus selon mon humeur
Que de voir ces bons hérétiques
Boire et chanter de si grand cœur
Avec nos pauvres catholiques.
Dans cet asile du bonheur,
Le prêche est ami de la messe;
Ils se sont dit: Vivons heureux,
Et tolérons avec sagesse
Ceux qui se moquent de nous deux.

Que j'aime à voir notre vicaire
Appliquer assez pesamment
Un baiser, près du sanctuaire,
A la femme du prédicant!

On voit bien après cela, monseigneur, qu'il n'y a pas moyen de refuser un édit de tolérance. Nos colons, vos protégés, se mettent à vos pieds, et nous supplions tous notre bienfaiteur et notre bienfaitrice d'agréer nos profonds respects et notre reconnaissance.

Le vieil ermite de Fernei, secrétaire.

LETTRE ADXLV.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 28 auguste.

Madame, mes craintes sont dissipées, malgré tous les efforts des dissidents de Pologne et des gazetiers des autres pays; votre victoire complète remportée sur les Ottomans auprès du Pruth est une terrible réponse.

Que votre majesté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne suis plus en peine de la Grèce, sur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtresse de Navarin et de plusieurs autres places. Il n'est pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorsque vous battez les Turcs sur mer comme sur terre; et quand même la division de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Grèce, ce serait toujours une entreprise qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'est rien fait de si grand depuis Annibal; et cet Annibal, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Con-

stantinople, à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos états d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira; et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi, je veux toujours que votre majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire: et puisque vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte que votre majesté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux ermite de Fernei.

LETTRE DXLVI.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 18-29 auguste.

Monsieur, au risque de vous importuner trop souvent, il faut que je vous dise qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte Tottleben, a pris aux Turcs les deux forts situés au-delà du mont Caucase, nommés Schéripan

et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, sur le Phase, qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne sont plus qu'à soixante werstes de cette mer. L'ancienne Trébisonde est à leur gauche. Salomon, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouse de ce prince vint dans le camp russe, et pria le général de permettre qu'à la prise de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une Nuits*. Ne trouvez-vous pas, monsieur, Moustapha bien accommodé, et les gazettes bien menteuses?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes le prince Héraclius a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières : on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite, CATERINE.

LETTRE ĀDXLVII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

2 septembre.

Je vous envoie, madame, par votre grand'-maman, la petite drôlerie en faveur de la Divinité, contre le volume du *Système de la Nature*, que sûrement vous n'avez pas lu; car la matière a beau être intéressante, je vous connais, vous ne voulez pas vous ennuyer pour rien au monde; et ce terrible livre est trop plein de longueurs et de

répétitions pour que vous puissiez en soutenir la lecture. Le goût, chez vous, marche avant tout. Celui qui vous amusera le plus, en quelque genre que ce soit, aura toujours raison avec vous. Si je ne vous amuse pas, du moins je ne vous ennuierai guère, car je réponds en vingt pages à deux gros volumes.

Je me flatte que votre grand'maman s'est enfin réconciliée avec Catherine II. Tant de sang ottoman doit effacer celui d'un ivrogne qui l'aurait mise dans un couvent; et, après tout, ma Catau vaut beaucoup mieux que Moustapha. Avouez, madame, que dans le fond du cœur vous êtes pour elle.

Des lettres de Venise disent que la canaille musulmane a tué l'ambassadeur de France et presque toute sa suite; que l'ambassadeur d'Angleterre s'est sauvé en matelot, et que Moustapha a donné une garde de mille janissaires au baile[1] de Venise. Je veux ne point croire ces étranges nouvelles; mais si malheureusement elles étaient vraies, votre grand'maman elle-même ferait des vœux pour que Catherine fût couronnée à Constantinople.

Le roi de Prusse est allé en Moravie rendre à l'empereur sa visite familière. Il y a actuellement

[1] * C'est le titre qu'on donnait aux ambassadeurs de la république de Venise qui résidaient auprès du sultan. (L. D. B.)

entre les souverains chrétiens une cordialité qui ne se trouve pas entre les ministres.

Voilà, madame, tout ce que sait un vieux solitaire qui voit avec horreur les jours s'accourcir et l'hiver s'approcher. Conservez votre santé, votre gaieté, votre imagination, et votre bonté, pour votre très vieux et très malingre serviteur, qui vous est bien et tendrement attaché pour le reste de ses jours.

LETTRE ĀDXLVIII.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Fernei, 2 septembre.

Madame, puisque votre petite-fille veut voir la cause du père défendue par un homme qui passe pour n'être pas l'ami du fils, je prends la liberté de la mettre sous vos auspices. Au bout du compte, quoi qu'elle en dise, la chose vaut la peine d'être examinée. Je n'ai pu encore, à mon âge, m'accoutumer à l'indifférence et à la légèreté avec laquelle des personnes d'esprit traitent la seule chose essentielle; je ne m'accoutume pas plus aux sottises énormes dans lesquelles le fanatisme plonge tous les jours des têtes qui d'ailleurs n'ont pas perdu absolument le sens commun sur les choses ordi-

naires de la vie : ces deux contrastes m'étonnent encore tous les jours.

Je n'ai dit que ce que je pense dans ma petite réponse à l'auteur du *Système de la Nature;* il a dit aussi ce qu'il pensait, et vous jugerez entre nous deux, madame, sans me dire tout ce que vous pensez.

Une chose assez plaisante, c'est que le roi de Prusse m'a envoyé de son côté une réponse sur le même objet. Il a pris le parti des rois, qui ne sont pas mieux traités que Dieu dans le *Système de la Nature :* pour moi, je n'ai pris que le parti des hommes.

Je crois avoir deviné quelle est l'épreuve à laquelle ce capitaine du régiment de Bavière veut que vous le mettiez. Je crois qu'il ressemble à celui qui disait à la reine Anne d'Autriche : Madame, dites-moi qui vous voulez que je tue, pour vous faire ma cour.

Il est vrai, madame, que je ne prends point tant de liberté avec M. le duc qu'avec vous ; mais c'est que j'imagine que vous avez un peu plus de temps que lui, quoique vous n'en ayez guère, et que votre département de faire du bien vous occupe beaucoup. Je me sers de vous effrontément pour lui faire parvenir les sentiments qui m'attachent à lui pour le reste de ma vie, et je mets ma reconnaissance sous votre protection, sans vous

faire le même compliment qu'on fesait à la reine-mère, car vous êtes trop douce et trop bonne.

Si vous daignez lire mon rogaton théologique, je vous prie d'être bien persuadée que je ne crois point du tout à la Providence particulière; les aventures de Lisbonne et de Saint-Domingue l'ont rayée de mes papiers.

On dit que les Turcs ont assassiné votre ambassadeur de France; cela serait fort triste; mais le grand Être n'entre pas dans ces détails.

Pardonnez, madame, au vieux bavard qui est à vos pieds avec le plus profond respect.

LETTRE ADXLIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Fernei, 3 septembre.

Vous ne me mandez point, mon cher philosophe militaire, où vous logez à Paris. Je hasarde ma réponse à l'hôtel d'Entragues, où il me semble que vous étiez à votre dernier voyage. Vous sentez bien qu'il ne convient guère à un vieux pédant comme moi d'oser me mêler des affaires des colonels, et que cette indiscrétion de ma part servirait plutôt à reculer vos affaires qu'à les avancer.

Horace dit qu'il faut que chacun reste dans sa peau; mais je tâcherai de trouver quelque ouver-

ture pour me mettre à portée de parler de vous comme je le dois, et de satisfaire mon cœur. Je regarderai d'ailleurs cette démarche comme une des clauses de mon testament; car j'approche tout doucement du moment où les philosophes et les imbéciles ont la même destinée. Je suis furieusement tombé, et il n'y a plus de société pour moi. La vôtre seule me serait précieuse, si l'état où je suis me permettait d'en jouir aussi agréablement qu'autrefois. Je n'ai plus guère que des sentiments à vous offrir; car, pour les idées, elles s'enfuient. L'esprit s'affaiblit avec le corps; les souffrances augmentent et les pensées diminuent; tout le monde en vient là; il n'y a que du plus ou du moins. Il faut avouer que nous sommes de pauvres machines; mais il est bon d'avoir fait sa provision de philosophie et de constance pour les temps d'affaiblissement: on arrive au tombeau d'un pas plus ferme et plus délibéré. Jouissez de la santé sans laquelle il n'y a rien; établissez messieurs vos enfants; vivez, et vivez pour eux et pour vous; conservez-moi vos bontés, qui sont des soutiens de ma petite philosophie.

LETTRE ĀDL.

A M. COLLINI.

Fernei, 4 septembre.

Mon cher ami, faites ce que vous voudrez du peu qui me reste de visage; mais la première médaille de Waechtes n'est pas faite pour servir de modèle. La seconde vaut un peu mieux, pourvu que le nez soit moins long et moins pointu. Je voudrais vous aller porter moi-même ma figure avec mon cœur; mais j'attends doucement la fin de ma vie, sans pouvoir sortir de chez moi. Je suis aussi privé de l'espérance de faire ma cour à S. A. E. dans Schwetzingen, que d'aller complimenter l'impératrice de Russie à Constantinople. Je conserverai toute ma vie les sentiments que je vous ai voués.

Madame Denis est très sensible à votre souvenir. V.

LETTRE ĀDLI.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 5 septembre.

Madame, j'étais si plein des victoires de votre

majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait[1] sur votre respectable personne, et sur le peu respectable Moustapha; voici ces vers:

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu pour prix de son caprice
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants:
J'admire avec le vieil ermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatants:
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants.

Je n'ai pas l'honneur de penser comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Grèce et sur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux, dans votre situation, être secourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes ont été retardées.

Les dernières lettres de Venise disent que, dans une émeute populaire, les fidèles musul-

[1] * Lettre xxvi. (L. D. B.)

mans se sont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambassadeur de France et presque tous ses domestiques; que l'ambassadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en se déguisant en matelot; que le baile de Venise s'est long-temps défendu dans sa maison; et qu'à la fin le grand-seigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas sur-le-champ pour venger le droit des gens? Vous seule les soutenez, madame: aussi vous seule jouirez d'une gloire immortelle.

Que votre majesté impériale me permette de me mettre à ses pieds. *Le vieil ermite de Fernei.*

LETTRE ĀDLII.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Fernei, 7 septembre.

Notre bienfaiteur, vous savez probablement que le roi de Prusse a été sur notre marché, et qu'il fait venir dix-huit familles d'horlogers de Genève. Il les loge *gratis* pendant douze ans, les exempte de tous impôts, et leur fournit des apprentis dont il paie l'apprentissage: c'est du moins une preuve que les natifs de Genève ne veulent

pas rester dans cette ville: mais ces dix-huit familles de plus nous auraient fait du bien; elles sont presque toutes d'origine française. Je suis fâché qu'elles se transportent si loin de leur ancienne patrie; mais je me flatte que votre colonie l'emportera sur toutes les autres.

Dieu me préserve des lettres de Venise, qui disent qu'après la bataille navale contre les Turcs, ces messieurs ont voulu assassiner l'ambassadeur de France, parcequ'il portait un chapeau; que l'ambassadeur d'Angleterre a été obligé de se sauver déguisé en matelot, et que l'ambassadeur de Venise a échappé à la faveur d'une garde! Je ne crois point la canaille turque si barbare, quoiqu'elle le soit beaucoup.

J'ai eu la visite d'un serf et d'une serve des chanoines de Saint-Claude. Ce serf est maître de la poste de Saint-Amour, et receveur de M. le marquis de Choiseul votre parent, et, par conséquent, vous appartient à double titre: mais les chapitres de Saint-Claude n'en ont aucun pour les faire serfs. Ils diront comme Sosie:

Mon maître est homme de courage;
Il ne souffrira pas que l'on batte ses gens.
Amphitryon, act. III, sc. V.

On les bat trop; les chanoines les accablent: et vous verrez que tout ce pays-là, qui doit nourrir Versoix, s'en ira en Suisse, si vous ne le protégez.

Le procureur-général de Besançon est dans des principes tout-à-fait opposés aux vôtres, quand il s'agit de faire du bien.

Le vieil ermite de Fernei, très malade et n'en pouvant plus, se met à vos pieds avec la reconnaissance et le respect qu'il vous conservera jusqu'au dernier moment de sa chétive existence.

LETTRE ĀDLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 septembre.

Mon cher ange, j'ai passé bien du temps sans vous écrire. Je n'avais que mes petits désastres à vous mander: des ouragans qui m'ont arraché le fruit de douze ans de travail; une assez longue maladie qui voulait m'emporter dans le pays où il n'y a point d'ouragans et où l'on ne sent pas le moindre vent coulis; des contradictions dans mes établissements, auxquelles je me suis toujours bien attendu.

La petit-fille d'Adrienne Le Couvreur m'a fait entrevoir qu'elle pourrait bien aller à Paris, et demeurer chez moi en attendant. Il n'y a rien que je ne fisse pour elle, et je vous prie de l'en assurer: mais je me trouve dans la situation la plus

embarrassante : il a fallu fournir aux frais immenses d'une colonie, et ces frais ne seront remboursés qu'à mes héritiers. Je me suis ruiné pour faire quelque bien.

Pendant ce temps-là, le contrôleur-général a manqué à la parole qu'il avait donnée au nom du roi de payer les arrérages de cent soixante millions dont l'emprunt a été enregistré au Parlement; et non seulement il a manqué à sa parole, mais il n'a pas fait délivrer, depuis six mois, les contrats d'acquisition; de sorte que je me trouve, avec la plus grande partie de ma fortune, comme si j'étais entièrement ruiné. C'est pourtant un dépôt d'argent comptant, un bien de famille, un bien hypothéqué par contrat de mariage, qu'on m'a pris sans me donner le plus léger dédommagement.

Tant de malheurs venus coup sur coup, surchargés d'une maladie considérable, ne m'ont pas trop laissé la liberté d'écrire, et me mettent encore moins en état de faire ce que je voudrais pour la petite-fille d'Adrienne. Si j'avais quelque petite ressource au moment où je me trouve, je lui donnerais du moins un petit entre-sol auprès de madame Denis; mais je suis si accablé et si désorienté, que je ne puis rien faire.

Je ne vous parle point des deux cent mille francs de M. Garant: je suis trop en peine des

miens, et je n'ai point du tout le nez tourné à la plaisanterie pour le moment présent.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous écrire une lettre si triste. Quand vous croirez qu'il sera temps de jouer *le Dépositaire*, donnez-moi vos ordres : cela me ragaillardira.

Je me flatte que madame d'Argental et vous, vous jouissez tous deux d'une bonne santé, et que vous menez une vie charmante. Cela fait ma consolation. Recevez tous deux les assurances de mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE ĀDLIV.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, 31 auguste-11 septembre.

Monsieur, quoique cette fois-ci, en réponse à votre lettre du 11 d'auguste, je n'aie point à vous donner de grands faits de guerre, j'espère ne pas nuire à votre convalescence en vous disant qu'après la prise d'Ismaïlow, les Tartares du Bourjak et de Belgorod se sont séparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et se sont rangés ensuite sous la protection de la Russie. Ils ont donné des otages, et ont prêté serment sur l'Alcoran de ne plus seconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à moins qu'il ne se soumette aux mêmes conditions, c'est-à-dire de vivre tranquille sous la protection de la Russie, et de se détacher

de la Porte. On ne sait pas ce qu'est devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, sinon lui, du moins une grande partie de son monde, embrassera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuste; ils n'avaient aucun sujet de plainte; le commerce, interrompu avec l'Ukraine, leur causait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient espérer d'avantages par les rapines.

Les musulmans disent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes: cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu.

Je n'oserais, d'après cela, vous demander, monsieur, si vous êtes content, parceque, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en ressentir de la peine. J'espère pourtant que cette même amitié vous consolera du malheur des Turcs: vous serez tolérant et humain, et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentiments. Il est impossible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très sensible. CATERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau: un grand nombre de déserteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'est une chose dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déserteurs assurent qu'ils sont mieux traités chez nous qu'ils ne le sont chez eux.

LETTRE ĀDLV.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 14 septembre.

Madame, nous savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli-de-Romanie et à Scio. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de Romanzof sur le visir Ali-Bey, et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi content, puisque Moustapha est à demi détrôné. Je lui sais bon gré de consulter à-la-fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été, de tout temps, de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'*Ancien Testament*: cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'Ali-Beg ou Ali-Bey.

Je vois plus que jamais que les chars de Cyrus sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles

rencontrent Ali-Bey une seconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est très nombreuse. Il n'y a rien que je ne croie M. le comte de Romanzof capable de faire; mais osera-t-on tenter ce passage, après lequel il faudrait absolument ou prendre Constantinople, ou n'avoir point de retraite? Je léve les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais.

Ceux qui souhaitaient des revers à votre majesté seront bien confondus. Eh! pourquoi lui souhaiter des disgraces dans le temps qu'elle venge l'Europe? Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec; car si vous étiez souveraine de Constantinople, votre majesté établirait bien vite une belle Académie grecque. On vous ferait une Cateriniade; les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec; Athènes serait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passe-ports grecs à votre majesté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire Grecs. Je suis aussi un peu fâché contre cet Ali d'Égypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre, deux victoires sur mer et deux victoires

sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre majesté impériale du fond de mon cœur, et un *De profundis* pour Moustapha.

Que votre majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie, et l'attachement inviolable du vieil ermite des Alpes.

LETTRE ĀDLVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Fernei, 15 septembre.

M. Dorat, monsieur, m'a galvaudé deux fois sans que je lui en aie donné le moindre sujet : je lui ai pardonné deux fois. Comme je me meurs, et que je veux mourir en bon chrétien, s'il me fait une troisième algarade, je lui pardonnerai pour la troisième, parceque je trouve qu'il a beaucoup de talents et de graces; mais ne lui en dites mot, parceque je ne veux pas qu'on sache jusqu'à quel point je pousse les bonnes œuvres.

Si la maladie qui me tient me fait partir, recevez les adieux de votre très humble et très obéissant serviteur.

LETTRE ĀDLVII.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSWICK.

Berlin, le 15 septembre.

Je ne possède point, monsieur, l'heureux talent de faire des vers; faute de cet avantage, j'espère que vous voudrez recevoir mes remerciements en prose pour votre billet obligeant. Je regrette de ne pouvoir profiter de votre conversation. L'esprit, le savoir, l'enjouement, et la gaieté, sont des dons qui vous sont si naturels qu'ils ne peuvent que contribuer aux charmes de la société. Cependant, monsieur, si avec toutes ces richesses d'esprit il y avait encore un souhait à faire, ce serait que votre corps cacochyme, comme vous l'appelez, fût plus en état de se produire; et que, jouissant de votre entretien, j'eusse en même temps la satisfaction de vous témoigner combien j'estime vos ouvrages, et avec quelle distinction je les admire.

CHARLOTTE.

LETTRE ĀDLVIII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 16 septembre.

Je n'ai point été fâché que les sentiments que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que Maupertuis ni per-

sonne n'ont effacées de mon esprit. Il était très juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre: elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la Nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne: je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais, dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut.

Laissez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés: donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit sur le même sujet, et qui sera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un Gaulois, par sa *Henriade*, ait surpassé leur Homère; que ce même Gaulois l'ait emporté sur Sophocle, se soit égalé à Thucydide, et ait laissé loin derrière lui Platon, Aristote, et toute l'école du Portique.

Pour moi, je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préside aux événements, selon que le prétend l'auteur du *Système de la Nature*, je ne sais quand elle aménera des

révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si long-temps dans ces contrées asservies et dégradées de leur ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent je ne fais que revenir d'une longue course: j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote, il en a secoué la superstition; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples; nourri d'encens, il est modeste; enflammé du desir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial, qu'il remplit avec scrupule; et n'ayant eu que des maîtres pédants, il a assez de goût pour lire Voltaire, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du Tasse, et le *Pastor fido* presque en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion vient la philosophie; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme Montaigne: Que sais-je?

Ce que je sais certainement, c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel Pigalle travaille: ne pouvant posséder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses.

Conservez-vous toujours pour éclairer encore dans vos

vieux jours la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder, et qui sait connaître le prix de ce trésor. FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDLIX.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 10-21 septembre.

Monsieur, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes: je pense vous avoir dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlow sur le Danube; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque de cinq mille hommes a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, monsieur, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire battre sur le papier, sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, etc.

CATERINE.

LETTRE ĀDLX.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 21 septembre.

Madame, vive l'auguste, l'adorable Catherine! Vivent ses troupes victorieuses! Sa lettre du 20 auguste, nouveau style, est du plus beau style dont on ait jamais écrit. L'armée d'Alexandre forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie est contrainte d'admirer.

Votre majesté a bien raison; la guerre est très utile à un pays quand on la fait avec succès sur les frontières. La nation devient alors plus industrieuse, plus active, comme plus terrible. Les Turcs sont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'espérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le visir repasse le Danube en désordre, le général Tottleben a vaincu un corps considérable de Turcs vers Erzeroum, et s'est même emparé de cette ville.

Si la chose est vraie, il me semble que votre majesté ne peut hésiter à suivre sa destinée qui l'appelle à si haute voix. La plus grande des révolutions est commencée; votre génie l'achèvera. J'ai

dit, il y a long-temps, que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la lettre dont elle m'honore.

Un grand monarque m'avait mandé que non seulement votre majesté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération; je ne vois pas pourquoi tant se modérer avec Moustapha, qui ne se modèrerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix, en la redoutant, quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner! mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grace auprès de leur vilain maître: il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne passât le Danube et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très difficile à traverser en présence des Turcs, et la retraite plus difficile; mais à présent tout me paraît aisé; la terreur s'est emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je suis persuadé que dix mille de vos soldats battraient cinquante mille Osmanlis.

Je ne suis pas surpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choses, prenne goût à une

pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Gréce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Constantinople. Si cette révolution de l'Égypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me semble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardiesse. La finesse n'a jamais réussi à personne dans les grandes choses; elle n'est bonne que pour les moines.

Mais devant qui osé-je me livrer à mes idées? Je parle au génie tutélaire du Nord; je dois me taire, imposer silence à mon enthousiasme, et rester dans les bornes du profond respect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre majesté impériale, et pour le peu que j'ai à vivre. *L'ermite de Fernei.*

LETTRE ĀDLXI.

A M. DE LA SAUVAGÈRE [1].

Au château de Fernei, 23 septembre.

Monsieur, une longue maladie, qui est le fruit de ma vieillesse, ne m'a pas permis de vous re-

[1] * Félix-François Le Royer de La Sauvagère, né à Strasbourg en 1707, mort le 26 mars 1781. (L. D. B.)

mercier plus tôt de votre excellent ouvrage. Il y avait déja long-temps que je savais quelles obligations vous a l'histoire naturelle, et combien vous aimez la vérité. Vous en avez découvert, dans votre nouveau livre[1], de très intéressantes qui étaient peu connues : il y en a même qui donnent de grands éclaircissements sur l'histoire ancienne du genre humain, comme les longues et larges pierres qui servaient de monuments à presque tous les peuples barbares, telles qu'on en voit encore en Angleterre. Il est à croire que c'est par-là que les Égyptiens commencèrent avant que de bâtir des pyramides.

J'ai passé autrefois quelques mois à Ussé, mais les deux momies n'y étaient plus. L'explication que vous en donnez me paraît très vraisemblable : il me semble que l'esprit philosophique s'est répandu sur tout votre ouvrage. On ne peut le lire sans concevoir la plus grande estime pour l'auteur. Je joins à ce sentiment la reconnaissance et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

[1] * *Recueil d'Antiquités romaines dans les Gaules.* In-4°. 1770. (L. D. B.)

LETTRE ĀDLXII.

A M. BERTRAND.

De Fernei, 25 septembre.

Monsieur, en vous remerciant de *Scélératesse* [1]. Ce titre pourrait contenir les archives du monde en deux lignes.

Nous avons du gypse dans notre petit canton, mais on ne s'est jamais avisé de s'en servir pour fertiliser nos terres, qui seront toujours infertilisables. Nous avons de très belles vues et de très chétives moissons; c'est notre partage, on ne change point la nature.

Des personnes qui vous sont chères, et auxquelles par conséquent je m'intéresse, m'ont compromis d'une manière désagréable. Je ne les en servirai pas moins dans l'affaire que vous m'avez recommandée. Je souhaite, autant que vous, que messieurs vos parents gagnent ce procès; je l'ai sollicité autant que je l'ai pu, et je continuerai.

On ne peut, monsieur, vous être plus sincèrement dévoué que j'ai l'honneur de vous l'être. V.

[1] * C'est peut-être le titre de quelqu'un des nombreux articles qu'Élie Bertrand fournissait aux recueils périodiques, ou la désignation de quelque autre ouvrage de cet auteur. (L. D. B.)

LETTRE ĀDLXIII.

A MADAME NECKER.

Fernei, 26 septembre.

Je vous crois actuellement à Paris, madame; je me flatte que vous avez ramené[1] M. Necker en bonne santé. Je lui présente mes très humbles obéissances, aussi bien qu'à monsieur son frère, et je les remercie tous deux de la petite correspondance qu'ils ont bien voulu avoir avec mon gendre, le mari de mademoiselle Corneille.

J'ai actuellement chez moi M. d'Alembert, dont la santé s'est affermie, et dont l'esprit juste et l'imagination intarissable adoucissent tous les maux dont il m'a trouvé accablé. J'achéve ma vie dans les souffrances et dans la langueur, sans autre perspective que de voir mes maux augmentés si ma vie se prolonge. Le seul remède est de se soumettre à la destinée.

M. Thomas fait trop d'honneur à mes deux bras. Ce ne sont que deux fuseaux fort secs; ils ne touchent qu'à un temps fort court; mais ils voudraient bien embrasser ce poëte-philosophe qui

[1] * Des eaux de Spa. (L. D. B.)

sait penser et s'exprimer. Comme dans mon triste état ma sensibilité me reste encore, j'ai été vivement touché de l'honneur qu'il a fait aux lettres par son discours académique, et de l'extrême injustice qu'on a faite à ce discours en y entendant ce qu'il n'avait pas certainement voulu dire; on l'a interprété comme les commentateurs font Homère. Ils supposent tous qu'il a pensé autre chose que ce qu'il a dit. Il y a long-temps que ces suppositions sont à la mode.

J'ai ouï conter qu'on avait fait le procès, dans un temps de famine, à un homme qui avait récité tout haut son *Pater noster;* on le traita de séditieux, parcequ'il prononça un peu haut : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Vous me parlez, madame, du *Système de la Nature,* livre qui fait grand bruit parmi les ignorants, et qui indigne tous les gens sensés. Il est un peu honteux à notre nation que tant de gens aient embrassé si vite une opinion si ridicule. Il faut être bien fou pour ne pas admettre une grande intelligence quand on en a une si petite; mais le comble de l'impertinence est d'avoir fondé un système tout entier sur une fausse expérience faite par un jésuite irlandais qu'on a pris pour un philosophe. Depuis l'aventure de ce Malcrais de La Vigne, qui se donna pour une jolie fille fesant des vers, on n'avait point vu d'arlequinade pa-

reille. Il était réservé à notre siécle d'établir un ennuyeux système d'athéisme sur une méprise. Les Français ont eu grand tort d'abandonner les belles-lettres pour ces profondes fadaises, et on a tort de les prendre sérieusement.

A tout prendre, le siècle de *Phèdre* et du *Misanthrope* valait mieux.

Je vous renouvelle, madame, mon respect, ma reconnaissance, et mon attachement.

LETTRE ĀDLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 septembre.

Mon cher ange, quoique mon ame et mon corps soient terriblement en décadence, il faut que je vous écrive au plus vite concernant votre protégée de Strasbourg *. Il me paraît qu'elle n'a nulle envie de se transporter au soixante et deuxième degré, et je crois qu'actuellement cette transmigration serait difficile.

Il y a deux grands obstacles, sa naissance et le peu de goût qu'on a actuellement pour la nation française. Je ne lui ai point encore fait réponse sur son dessein d'aller à Paris et de pouvoir se mé-

* Mademoiselle Daudet-Le Couvreur, fille de la célèbre actrice.

nager pendant l'hiver quelque asile agréable où elle pourrait rester jusqu'au printemps. Ma maison est à son service, dès ce moment jusqu'à celui où elle pourra se transporter à Paris : je vous prie de le lui mander, et je lui écrirai en conformité, dès que vous aurez appris ses sentiments et ses desseins; mais je vous prie aussi de lui dire combien mes affaires ont mal tourné, et combien peu je suis en état de faire pour elle ce que je voudrais. Mon zéle pour les colonies m'a mangé; le zéle de monsieur le contrôleur-général pour les rescriptions m'a achevé. Il ne m'est pas possible, dans cette situation, de payer aux mânes d'Adrienne ce que je voudrais.

Je pense que vous pouvez lui parler à cœur ouvert sur tout ce que je vous mande. Madame Denis tâcherait de lui rendre la vie agréable pendant le temps de son entrepôt; pour moi je ne dois songer qu'à achever ma vie au milieu des souffrances.

J'ai ici pour consolation M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet. Il ne s'en est fallu qu'un quart d'heure que M. Séguier et M. d'Alembert ne se soient rencontrés chez moi; cela eût été assez plaisant. J'ai appris bien des choses que j'ignorais. Il me semble qu'il y a eu dans tout cela beaucoup de malentendu, ce qui arrive fort souvent. La philosophie n'a pas beau jeu; mais les belles-lettres ne sont pas dans un état plus florissant. Le

bon temps est passé, mon cher ange; nous sommes en tout dans le siècle du bizarre et du petit.

On m'a parlé d'une tragédie en prose qui, dit-on, aura du succès. Voilà le coup de grace donné aux beaux-arts.

> Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier!
>
> MOLIÈRE, *Tartufe*, act. V, sc. VII.

J'ai vu une comédie où il n'était question que de la manière de faire des portes et des serrures [1]. Je doute encore si je dors ou si je veille.

Je vous avoue que j'avais quelque opinion de la *Pandore* de La Borde : cela eût fait certainement un spectacle très neuf et très beau; mais La Borde n'a pas trouvé grace devant M. le duc de Duras.

La *Sophonisbe* de Lantin aurait réussi il y a cinquante ans; je doute fort qu'elle soit soufferte aujourd'hui, d'autant plus qu'elle est écrite en vers.

S'il ne tenait qu'à y faire encore quelques réparations, Lantin serait encore tout prêt; mais n'est-il pas inutile de réparer ce qui est hors de mode?

J'aurai beaucoup d'obligation à M. le duc de Prâlin, s'il daigne envoyer des montres au dey et à la milice d'Alger, au bey et à la milice de Tunis.

A l'égard des diamants qu'on envoyait à Malte, comme les marchands qui les ont perdus n'a-

[1] * *La Gageure imprévue*, comédie de Sedaine, jouée en 1768. (L. D. B.)

vaient point de reconnaissance en forme, je ne crois pas que je doive importuner davantage un ministre d'état pour cette affaire; mais quand il voudra des montres bien faites et à bon marché, ma colonie est à ses ordres.

Adieu, mon très cher ange; conservez vos bontés, vous et madame d'Argental, au vieux et languissant ermite.

LETTRE ĀDLXV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 26 septembre.

Il faut convenir que nous autres citoyens du nord de l'Allemagne nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours l'assure; il faut l'en croire sur sa parole. A vous autres voyants de Paris, votre imagination vous fait trouver des liaisons où nous n'aurions pas supposé les moindres rapports. En vérité le prophéte, quel qu'il soit, qui me fait l'honneur de s'amuser sur mon compte, me traite avec distinction. Ce n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette espéce exhalent leur ame. Je me croirai un homme important; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipse qui m'honore de son attention pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à Voltaire; une ame sensible et un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paie le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand homme. La profane Gréce en aurait fait un dieu: on lui aurait élevé un temple. Nous

ne lui érigeons qu'une statue; faible dédommagement de toutes les persécutions que l'envie lui a suscitées, mais récompense capable d'échauffer la jeunesse et de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres, et les sciences; et lorsque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, parceque dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous autres, qui vous trouvez à Paris dans le vestibule de leur temple, vous qui en êtes les desservants, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous est né [1]. Je souhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir; et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDLXVI.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, le 16-27 septembre.

Monsieur, que de choses j'ai à vous dire aujourd'hui! je ne sais par où commencer.

Ma flotte, non pas sous le commandement de mes amiraux, mais sous celui du comte Alexis Orlof, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Chesme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a

[1] * Le prince Frédéric-Guillaume, petit-neveu du roi. C'est le roi de Prusse actuel, né le 3 auguste 1770, et monté sur le trône le 16 novembre 1797. (L. D. B.)

trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaisseaux de toute espéce ont été réduits en cendres. Je n'ose dire le nombre des musulmans qui ont péri : on le fait monter jusqu'à vingt mille.

Un conseil général de guerre avait terminé la désunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui se trouvait sur cette flotte, et qui, au reste, était leur ancien dans le service. Le résultat fut unanimement approuvé de tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros sont nés pour les grands événements.

La flotte turque fut poursuivie depuis Napoli-de-Romanie, où elle avait été déja harcelée à deux reprises, jusqu'à Scio. Le comte Orlof savait qu'un renfort était parti de Constantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant l'ennemi sans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut-bord en présence de seize vaisseaux de ligne ottomans : le nombre des frégates et autres bâtiments était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença : le comte Orlof se tint au centre; l'amiral Spiridof, qui avait à son bord le comte Féodor-Orlof, commanda l'avant-garde; le contre-amiral Elphinston l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures; les vaisseaux s'approchèrent de si près, que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral Spiridof avait affaire à trois vaisseaux de guerre et un chebec turcs. Il accrocha malgré cela le capitan-pacha qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta

tant de grenades et de matières combustibles que le feu prit au vaisseau, se communiqua au nôtre, et tous deux sautèrent en l'air, un moment après que l'amiral Spiridof et le comte Féodor-Orlof avec environ quatre-vingt-dix personnes en furent descendus.

Le comte Alexis, voyant dans le plus fort du combat les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme: il s'évanouit; mais un moment après reprenant ses esprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et se jeta avec ses vaisseaux entre les ennemis. A l'instant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient vivants; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit en ce moment, le plus heureux de sa vie. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni régle dans le port de Chesme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur devoir qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée tout entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautaient en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Chesme.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sous le vent, et qui, par cette raison, n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent ensuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre est une vilaine chose, monsieur! Le comte Orlof me dit que le lendemain de l'incendie de la flotte, il vit avec effroi que l'eau du port de Chesme, qui n'est pas fort grand, était teinte de sang, tant il y était péri de Turcs.

Cette lettre, monsieur, servira de réponse à la vôtre du

26 d'auguste, où vos alarmes à notre sujet commençaient déja à se dissiper. J'espère qu'à présent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me semble, vont assez bien. Pour ce qui regarde la prise de Constantinople, je ne la crois pas si prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, désespérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de Moustapha que de tout autre. Ce prince s'y est si bien pris jusqu'ici, que s'il continue dans l'opiniâtreté que ses amis lui inspirent, il exposera son empire à de très grands dangers. Il a oublié son rôle d'agresseur.

Adieu, monsieur; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez assuré de l'estime et de la considération que je vous porte. CATERINE.

LETTRE ĀDLXVII.

A M. DE CHABANON.

28 septembre.

M. d'Alembert, mon cher ami, me donne les mêmes consolations que j'ai reçues de vous, quand vous avez égayé et embelli Fernei de toutes vos graces. Non seulement il n'a point de mélancolie, mais il dissipe toute la mienne. Il me fait oublier la langueur qui m'accable et qui m'a empêché pendant quelques jours de vous écrire. Il arriva à Fernei dans le moment où M. Séguier en partait. J'aurais bien voulu qu'ils eussent dîné ensemble; mais Dieu n'a pas permis cette plaisante scène.

En récompense, j'ai M. le marquis de Condorcet, qui est plus aimable que tout le parquet du parlement de Paris.

Il me paraît qu'on maltraite un peu en France les pensées et les bourses. On craint l'exportation du blé et l'importation des idées. Platon dit que les ames avaient autrefois des ailes; je crois qu'elles en ont encore aujourd'hui, mais on nous les rogne.

Pour les ailes qui ont élevé l'auteur du *Système de la Nature,* il me paraît qu'elles ne l'ont conduit que dans le chaos. Non seulement ce livre fera un tort irréparable à la littérature, et rendra les philosophes odieux, mais il rendra la philosophie ridicule. Qu'est-ce qu'un système fondé sur les anguilles de Needham? quel excès d'ignorance, de turpitude et d'impertinence de dire froidement qu'on fait des animaux avec de la farine de seigle ergoté! Il est très imprudent de prêcher l'athéisme; mais il ne fallait pas du moins tenir son école aux Petites-Maisons.

> Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.
>
> Racine, *les Plaideurs,* act. I, sc. viii.

Voilà ce que je dis toujours, et sauve qui peut! et sur ce je vous embrasse tendrement: ainsi font tous ceux qui habitent Fernei.

LETTRE ĀDLXVIII.

A M. NECKER.

A Fernei.

Présentez, mon cher philosophe, je vous en supplie, mes respects et mes remerciements à la belle philosophe qui vous a écrit en ma faveur. Dites-lui que ce cœur qui est couvert d'une peau assez mince, et que M. Pigalle a laissé entrevoir comme derrière un rideau d'étamine jaune, est entièrement à elle. Je le lui dirai sans doute moi-même, dès que je pourrai écrire. En attendant, suppliez-la de me permettre d'être de la communion de Cicéron, qui examinait les choses et qui en doutait. Plus j'avance en âge, et plus je doute. Mais ne doutez, je vous prie, ni de la sincère estime ni de la véritable amitié du vieux malade de Fernei.

LETTRE ĀDLXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT.

Fernei.

Vous avez été attaquée dans votre foie, madame, et vous avez été saignée trois fois; M. d'Alembert,

qui a été votre garde-malade, vous dira qu'autrefois, selon l'ancienne philosophie et l'ancien Testament, les passions étaient dans le foie, et l'ame dans le sang. Aujourd'hui on dit que les passions sont dans le cœur, et pour l'ame, elle est je ne sais où. La mienne, quelque part qu'elle soit, a été sensible, comme elle le doit, à votre danger et à votre convalescence. N'ayez donc point, madame, de colique hépatique si vous ne voulez pas que j'aie le transport au cerveau, et allez en Bourgogne, puisque vous me donnez l'espérance que je verrai l'une des deux personnes à qui je suis également attaché.

Il est vrai que l'orateur* dont vous me parlez me vint voir le même jour que M. d'Alembert arriva. S'ils s'étaient rencontrés, la scène aurait été beaucoup plus plaisante; mais quoiqu'il n'y eût que deux acteurs, elle n'a pas été sans agréments.

Le bout des ciseaux de M. l'abbé Terrai a donc coupé aussi votre bourse! c'est sans doute pour notre bien, puisque c'est pour celui de l'état: nous devons l'en remercier. Je lui ai le double, et au-delà, de l'obligation que vous lui avez. Je ne sais pas s'il pourra contribuer à la colonie de Versoix, mais il a furieusement dérangé celle de Fernei. C'est grand dommage, cela prenait un beau

* M. l'avocat-général Séguier.

train ; les étrangers venaient peupler ce désert, les maisons se bâtissaient de tous côtés, le commerce, l'abondance , commençaient à vivifier ce petit canton ; un mot a tout perdu , et ce mot est : *Car tel est notre plaisir.* Cette catastrophe empoisonne un peu mes derniers jours ; mais il faut se soumettre.

Je vous enverrai dans quelques jours un petit amusement. Vivez gaiement, couple heureux et si digne de l'être.

A propos, je remercie bien tendrement M. de Rochefort de m'avoir donné de vos nouvelles ; j'en ai quelquefois aussi de M. l'abbé Bigot de fort agréables ; mais elles ne me rendent pas la santé que je crois avoir perdue sans retour. J'ai eu beau me faire capucin, je n'ai pas prospéré depuis ce temps-là, et je crois que je verrai bientôt saint François, mon bon maître. Je suis très aise de laisser sur la terre des personnes qui l'embellissent comme vous.

Je vous prie d'agréer ma bénédiction.

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

LETTRE ĀDLXX.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 2 octobre.

Madame, je ne vis pas dans le dix-huitième siècle, je me trouve transporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maison d'Ascanie, portée sur le trône des Roxelans, qui triomphe sur le Scirus, sur le Phase, sur le Pont-Euxin, sur la mer Égée, sur les rives du Danube. M. d'Alembert, qui est actuellement à Fernei, est dans le même enthousiasme que moi, et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous haïssons également Moustapha; nous ne cherchons parmi les arbustes de nos montagnes que des lauriers pour en orner le portrait de votre majesté impériale, mais nous n'en trouvons point. Tous les naturalistes disent qu'on n'en trouve plus qu'en Russie.

Après la lettre du 29 auguste, dont votre majesté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuse aura passé le Danube; que le visir aura été battu *iterum* vers Andrinople; que la ville de ce méchant Constantin, qui a été baptisé si tard, aura ouvert ses por-

tes ; que les dames du sérail auront été tirées d'esclavage ; que la flotte de la mer Égée aura donné la main à la flotte du Pont-Euxin ; que Moustapha sera parti pour Damas ou pour Alep, etc., etc., etc.

Vous aviez bien raison, madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient suscitée travaillaient à votre gloire : certainement votre majesté leur a une grande obligation.

Nous ne laissons pas d'avoir de la gloire aussi. Il y a dans Paris de très jolis carrosses à la nouvelle mode, et on a inventé des surtouts pour le dessert qui sont de très bon goût : on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la salle où l'on chantait ; enfin nous avons une danseuse dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de M. d'Alembert et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et sur-tout à Pétersbourg : c'est là qu'elles sont aux pieds de votre majesté, pénétrées d'admiration, de respect, de joie, et remplies de l'espérance de lui écrire à Stamboul.

De votre majesté impériale, l'adorateur de latrie, VOLTAIRE, enseveli dans Fernei, et criant : *Gloire dans les hauts*[1] !

[1] * Gloria in excelsis!... (L. D. B.)

LETTRE ĀDLXXI.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

Au château de Fernei, 5 octobre.

Mon misérable état, monsieur, ne me permet pas d'écrire aussitôt et aussi souvent que je le voudrais à l'homme du monde qui m'a le plus attaché à lui : M. d'Alembert me console en me parlant souvent de vous. Madame Denis, ma garde-malade, passe ses jours à vous regretter.

Puisque vous avez été touché, monsieur, de la requête de nos pauvres esclaves francs-comtois, permettez que je vous en envoie deux exemplaires. Je suis persuadé que monseigneur le duc d'Orléans ne souffrirait pas cette oppression dans ses domaines.

Vous savez les succès inouïs des Russes contre les Turcs; ils perdaient une bataille au pied du mont Caucase, dans le temps que le grand-visir était battu au bord du Danube, et que la flotte du capitan-bacha était détruite dans la mer Égée. On croirait lire la guerre des Romains contre Mithridate. D'ailleurs, l'Araxe, le Cyrus, le Phase, le Caucase, la mer Égée, le Pont-Euxin, sont de bien beaux mots à prononcer en comparaison de

tous vos villages d'Allemagne auprès desquels on a livré tant de combats malheureux ou inutiles.

Vous venez du moins de réduire les habitants de Tunis, successeurs des Carthaginois, à demander la paix, que Dieu puisse vous conserver tant à la Cour que sur les frontières.

Il y a deux choses encore pour lesquelles je m'intéresse fort, ce sont les finances et les beaux-arts; je voudrais ces deux articles un peu plus florissants.

Pour le *Système de la Nature,* qui tourne tant de têtes à Paris, et qui partage tous les esprits autant que le menuet de Versailles, je vous avoue que je ne le regarde que comme une déclamation diffuse, fondée sur une très mauvaise physique; d'ailleurs, parmi nos têtes légères de Français, il y en a bien peu qui soient dignes d'être philosophes. Vous l'êtes, monsieur, comme il faut l'être, et c'est un des mérites qui m'attachent à vous.

Dès qu'il gélera, nos gelinottes iront vous trouver.

LETTRE ĀDLXXII.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Fernei, 8 octobre.

Madame, je venais de vous écrire, lorsque j'ai

reçu le paquet dont vous m'honorez, du 1[er] d'octobre. Tout ce paquet n'est plein que de vos bontés; mais votre lettre sur-tout m'a enchanté. J'y vois la sensibilité de votre cœur, et l'étendue de vos lumières.

Permettez-moi encore un mot sur les esclaves des moines, pour qui vous avez de la compassion, sur Catau, qui vous cause toujours quelque indignation, et sur Dieu, qui nous laisse tous dans le doute et dans l'ignorance. Il y aurait là de quoi faire trois volumes, et j'espère que vous n'aurez pas trois pages. A grands seigneurs peu de paroles, et à bons esprits encore moins.

Je veux bien que les Comtois, appelés *francs*, soient esclaves des moines, si les moines ont des titres; mais si ces moines n'en ont point, et si ces hommes pour qui je plaide en ont, ces hommes doivent être traités comme les autres sujets du roi: *nulle servitude sans titre*, c'est la jurisprudence du parlement de Paris. La même affaire a été jugée, il y a dix ans, à la grand'chambre, contre les mêmes chanoines de Saint-Claude, au rapport de M. Séguier, qui me l'a dit chez moi, en allant en Languedoc. Je vous supplie de vouloir bien lire cette anecdote au généreux mari de la généreuse grand'maman.

Pour Catau, je vous renvoie, madame, à l'histoire turque, et je vous laisse à décider si les

sultans n'ont pas fait cent fois pis. Demandez surtout à M. l'abbé Barthélemy si la langue grecque n'est pas préférable à la langue turque.

A l'égard de Dieu, je vous assure que rien n'est plus nouveau que le système des anguilles, par lequel on croit prouver que de la farine aigrie peut former de l'intelligence. Spinosa ne pensait pas ainsi : il admet l'intelligence et la matière, et son livre est supérieur à celui dont M. Séguier a fait l'analyse, comme le siècle de Louis XIV est supérieur au nôtre, et comme le mari de la grand'-maman est supérieur à...

Me voilà plongé, madame, dans les affaires de ce monde, lorsque je suis près de le quitter. J'ai voulu faire une niche à mon neveu La Houlière, et je me suis adressé à votre belle ame pour en venir à bout. Il n'en sait rien. Si je pouvais obtenir ce que je demande, si monsieur le duc pouvait me remettre le brevet, si vous pouviez me l'adresser contre-signé, si je pouvais l'envoyer par Lyon et Toulouse, qui sont sur la route de Perpignan ; si je pouvais étonner un homme qui ne s'attend point à cette aubaine, ce serait assurément une très bonne plaisanterie ; elle serait très digne de vous, et je vous devrais le bonheur de la fin de ma vie.

Il y a encore un article sur lequel je dois vous ouvrir mon cœur, c'est que je ne demanderai rien

pour le pays de Gex à celui qui m'a ôté les moyens d'y faire un peu de bien; je n'aime à demander qu'à certaines ames élevées.

Les sœurs de la charité prient Dieu pour vous; elles sont comblées de vos graces ainsi que les capucins. Vous aurez de tous côtés des protections en paradis. Mais comme vous êtes faite pour avoir des amis par-tout, je vous supplie, madame, de compter sur moi et sur mon neveu, en enfer.

Je me mets aux pieds de ma protectrice, pour les quatre jours que j'ai à végéter dans ce bas monde, et je la prie toujours d'agréer le profond respect et la reconnaissance du vieil ermite.

LETTRE ĀDLXXIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 8 octobre.

Je suis très reconnaissant, monseigneur, de votre lettre du 30 de septembre. Je suis charmé qu'elle soit datée de Versailles, et encore plus que vous ayez été à Richelieu. Il y a là je ne sais quel esprit de philosophie qui me fait bien augurer de vous. Pour votre souper à Bordeaux, je sais qu'il a été excellent; que tous les convives en ont été fort contents; qu'il y en a à qui vous avez fait mettre de l'eau dans leur vin, et que le roi a dû

trouver que vous êtes le premier homme du monde pour arranger ces soupers-là.

Ayez la bonté d'agréer mon compliment sur la paternité de M. le prince Pignatelli, puisque je ne puis vous en faire sur la maternité de madame la comtesse d'Egmont. C'est bien dommage assurément qu'elle ne produise pas des êtres ressemblants à son grand-père et à elle. Je vous demande votre protection auprès d'elle et auprès de monsieur son beau-frère. Ils m'ont tous deux lié à vous par de nouvelles chaînes : madame la comtesse d'Egmont, par la lettre pleine d'esprit et de graces qu'elle a bien voulu m'écrire; et M. le prince Pignatelli, par la supériorité d'esprit qu'il m'a paru avoir sur les jeunes gens de son âge.

Vous me reprochez toujours les philosophes et la philosophie. Si vous avez le temps et la patience de lire ce que je vous envoie, et de le faire lire à madame votre fille, vous verrez bien que je mérite vos reproches bien moins que vous ne croyez. J'aime passionnément la philosophie qui tend au bien de la société, et à l'instruction de l'esprit humain, et je n'aime point du tout l'autre. Il n'y a qu'à s'entendre, et jusqu'ici vous ne m'avez pas trop rendu justice sur cet article. Comme d'ailleurs il est question de chimie dans le chiffon que je mets à vos pieds, vous en êtes juge très compétent.

Vous ne l'êtes pas moins de ce pauvre Théâtre français qui était si brillant sous Louis XIV, et qui tombe dans une si triste décadence, ainsi que bien des choses. Si d'ici à la Saint-Martin vous avez quelques moments à perdre, je vous supplierai de jeter les yeux sur quelque chose dont le *tripot* d'aujourd'hui pourra se mêler. Je conçois bien que notre théâtre sera toujours meilleur que celui de Pétersbourg, où l'on ne joue plus de tragédies françaises, parceque l'on n'a pas trouvé un seul acteur. Il faudra désormais représenter les pièces de Sophocle dans Athènes, si on enléve la Gréce aux Turcs, comme on vient de leur enlever les bords de la mer Noire, à droite, jusqu'aux embouchures du Danube, et à gauche jusqu'à Trébisonde. Ils ont été battus au pied du Caucase, dans le même temps que le grand-visir perdait sa bataille et abandonnait tout son camp. Si vous trouvez cela peu de chose, vous êtes difficile en opérations militaires; mais assurément c'est à vous qu'il est permis d'être difficile.

Je supplie mon héros d'être toujours un peu indulgent envers son ancien serviteur, qui n'en peut plus, et qui vous sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, avec le plus profond et le plus tendre respect.

LETTRE ĀDLXXIV.

DE CATHERINE II [1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 28 septembre-9 octobre.

Monsieur, vous aimez les belles ames: voyez comme celle du comte Alexis Orlof s'est peinte dans la réponse qu'il a faite aux consuls chrétiens de Smyrne! Je suis persuadée que vous serez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort, quand je dis que ces Orlof sont nés pour les grandes choses?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 septembre, si le général Tottleben s'est emparé d'Erzeroum. Je vous ai informé, je pense, que sa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas si vite en guerre, parcequ'il faut faire deux repas par jour, et que, pour que cela se fasse, il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux sincèrement la paix, non parceque les ressources me manquent pour faire la guerre, mais parceque je hais l'effusion du sang humain. Si M. Moustapha fait de l'opiniâtre, j'espère qu'il nous trouvera l'année qui vient partout où nous pourrons le persuader qu'il vaut mieux céder aux circonstances pour sauver son empire que de pousser l'entêtement jusqu'à l'extrémité.

Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils

[1] * C'est à partir de cette lettre que se trouvaient les cartons dont l'impératrice avait exigé le placement dans l'édition de Kehl, et que Beaumarchais ne fit mettre que dans les exemplaires in-8°.

(L. D. B.)

ne profitent point des dispositions et des conseils du héros que je leur ai envoyé. Je ne parle point des Vénitiens: je trouve qu'il n'y a que le pape et le roi de Sardaigne qui aient du mérite en Italie[1].

Soyez assuré, monsieur, qu'on ne saurait sentir plus de satisfaction que j'en ressens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié, que je ne puis que vous en être très obligée.

CATERINE.

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann,* sur le Dniester, s'est rendu le 26 de septembre par capitulation. Bientôt, je pense, vous entendrez parler de votre Brahilow.

LETTRE ĀDLXXV.

A M. LE BARON DE GRIMM.

De Fernei, 10 octobre.

Mon cher prophéte, je suis le bon homme Job; mais j'ai eu des amis qui sont venus me consoler sur mon fumier, et qui valent mieux que les amis de cet Arabe. Il est très peu de gens de ces temps-là, et même de ces temps-ci, qu'on puisse comparer à M. d'Alembert et à M. de Condorcet. Ils m'ont fait oublier tous mes maux. Je n'ai pu malheureusement les retenir plus long-temps. Les voilà partis, et je cherche ma consolation en vous écri-

[1]* Cette phrase avait été supprimée par ordre de Catherine. (L. D. B.)

vant autant que mon accablement peut me le permettre.

Ils m'ont dit, et je savais sans eux, à quel point les Welches sont déchaînés contre la philosophie. Voici le temps de dire aux philosophes ce qu'on disait aux sergents, et ce que saint Jean disait aux chrétiens : « Mes enfants, aimez-vous les uns les « autres, car qui diable vous aimerait ? »

Ce maudit *Système de la Nature* a fait un mal irréparable. On ne veut plus souffrir de cornes dans le pays, et les lièvres sont obligés de s'enfuir, de peur qu'on ne prenne leurs oreilles pour des cornes[1].

On a beau dire avec discrétion qu'on ne fait point d'anguilles avec du blé ergoté, qu'il y a une intelligence dans la nature, et que Spinosa en était convaincu ; on a beau être de l'avis de Virgile, le monde est rempli de Bavius et de Mœvius.

Embrassez pour moi, je vous prie, frère Platon, quand même il n'admettrait pas l'intelligence, ainsi que Spinosa. Ne m'oubliez pas auprès de ma philosophe. Le vieux malade ne l'oubliera jamais, et vous sera dévoué jusqu'au dernier moment.

[1] * La Fontaine, liv. V, fab. IV. (L. D. B.)

LETTRE ĀDLXXVI.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET [1].

11 octobre.

Le vieux malade de Fernei embrasse de ses deux maigres bras les deux voyageurs philosophes qui ont adouci ses maux pendant quinze jours.

Un grand courtisan m'a envoyé une singulière réfutation du *Système de la Nature,* dans laquelle il dit que la nouvelle philosophie amènera une ré-

[1] * Marie-Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, né le 17 septembre 1743 à Ribemont, près de Saint-Quentin, d'une famille originaire du Dauphiné, mourut empoisonné de sa propre main, pour échapper au supplice, le 27 mars 1794. Il paraît aujourd'hui démontré que, si l'académicien Suard eût eu plus de courage et moins d'égoïsme, Condorcet, qui lui avait demandé quelques jours d'asile, eût prolongé beaucoup plus sa carrière si précieuse à la liberté et à la philosophie. C'est de cette victime auguste, la plus regrettable sans contredit de nos calamités révolutionnaires, que Chénier a dit, dans sa belle Épître sur la calomnie:

> Condorcet, dans les bois traînant ses pas errants,
> Nous éclairait encor de ses rayons mourants.

C'est qu'en effet il venait de terminer, en présence de la mort qui le menaçait, sans le secours d'aucun livre, aidé seulement de sa mémoire et fortifié par la philosophie, sa magnifique *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* dont après sa mort la Convention nationale ordonna l'impression: honorable satisfaction aux mânes du philosophe, qui ont droit aujourd'hui d'attendre quelque chose de plus. (L. D. B.)

volution horrible, si on ne la prévient pas. Tous ces cris s'évanouiront, et la philosophie restera. Au bout du compte, elle est la consolatrice de la vie, et son contraire en est le poison. Laissez faire, il est impossible d'empêcher de penser, et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux. Vous verrez de beaux jours; vous les ferez; cette idée égaie la fin des miens.

Agréez, messieurs, les regrets de l'oncle et de la nièce.

LETTRE ĀDLXXVII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 12 octobre.

Sire, nous avons été heureux pendant quinze jours; d'Alembert et moi nous avons toujours parlé de votre majesté; c'est ce que font tous les êtres pensants; et s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence, et n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendants de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière

lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre majesté pour mon modéle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des régles à Marc-Auréle, quand il partit pour la Moravie, dont votre majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer, c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Génevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai su que votre majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me suis dit: Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir, il y a quelques années, une autre colonie à Cléves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante et plus digne d'être protégée par votre majesté; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein; c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde et glorieuse à votre personne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunswick, envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie. C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à votre majesté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire; mais, après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir? Je n'ai fait qu'entrevoir un moment Frédéric-le-Grand; je l'admire, je lui suis attaché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste : voilà de quoi je suis certain pour ces deux instants.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état désagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit, une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérèr après le moment de la vie? Gilimer, dépouillé de ses états, avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant Justinien? et Caton avait-il raison de se tuer de peur de voir César? La gloire n'est-elle qu'une illusion? Faut-il que Moustapha, dans la mollesse de son harem, fesant toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux, et battu, soit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philosophe qui ne digèrerait pas?

Tous les êtres sont-ils égaux devant le grand

Être qui anime la nature? en ce cas l'ame de Ravaillac serait à jamais égale à celle de Henri IV; ou ni l'un ni l'autre n'aurait eu d'ame. Que le héros philosophe débrouille tout cela, car, pour moi, je n'y entends rien.

Je reste, du fond de mon chaos, pénétré de respect, de reconnaissance et d'attachement pour votre personne, et du néant de presque tout le reste.

LETTRE ĀDLXXVIII.

A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON[1].

A Fernei, 12 octobre.

Monsieur, je ne suis pas étonné qu'un maître de poste, tel que vous, méne si bon train l'auteur du *Système de la Nature;* il me paraît que les maîtres de poste de France ont bien de l'esprit. Vous avez daté votre lettre d'un château où il y en a plus qu'ailleurs, et c'est aussi la destinée du château des Ormes, où je me souviens d'avoir passé des jours bien agréables.

[1] * Marc-René, marquis de Voyer d'Argenson, fils du ministre de la guerre, né le 20 septembre 1722, se distingua à la bataille de Fontenoi; il mourut aux Ormes le 18 septembre 1782. M. le marquis d'Argenson, membre de la Chambre des députés, est son fils. (L. D. B.)

Je ne savais pas, quand je vous fis ma cour à Colmar, que vous étiez philosophe; vous l'êtes, et de la bonne secte : je n'approche pas de vous, car je ne fais que douter. Vous souvenez-vous d'un certain Simonide à qui le roi Hiéron demandait ce qu'il pensait de tout cela? il prit deux jours pour répondre, ensuite quatre, puis huit; il doubla toujours, et mourut sans avoir eu un avis.

Il y a pourtant des vérités, et c'en est une peut-être de dire que les choses iront toujours leur train, quelque opinion qu'on ait ou qu'on feigne d'avoir sur Dieu, sur l'ame, sur la création, sur l'éternité de la matière, sur la nécessité, sur la liberté, sur la révélation, sur les miracles, etc., etc., etc.

Rien de tout cela ne fera payer les rescriptions, ni ne rétablira la Compagnie des Indes. On raisonnera toujours sur l'autre monde; mais sauve qui peut dans celui-ci!

L'ouvrage dont vous m'avez honoré, monsieur, me donne une grande estime pour son auteur, et un regret bien vif d'être si loin de lui. Ma vieillesse et mes maladies ne me permettent pas l'espérance de le revoir, mais je lui serai bien respectueusement attaché, à lui et à toute sa maison, jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE ĀDLXXIX.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 12 octobre.

Madame, la lettre de votre majesté impériale, du 11 septembre, me confirme dans ma joie continue, mais sans redoublement. Je suis persuadé que si Moustapha, son visir Azem, et son mufti, étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me fesant empaler.

Béni soit leur Allah, si en effet Ali est roi d'Égypte; mais cette nouvelle grace de la Providence en faveur de Moustapha me paraît bien douteuse. Nous le saurions à Marseille, qui envoie continuellement des vaisseaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Venise; personne n'en parle. On ne se fait pas roi d'Égypte incognito. J'ose dire plus : votre majesté aurait déja, dans ce pays de Pharaon et de Moïse, quelque bon Israélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres vœux pour que mon cher Moustapha soit chassé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

Que votre majesté me permette seulement de

plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce sont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires. C'est bien assez qu'en aussi peu de temps vous soyez maîtresse absolue de la Moldavie, de la Valachie, de presque toute la Bessarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucase.

Quand votre majesté fesait ses belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne se doutait pas qu'une aussi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous descendants en droite ligne de Tamerlan et de Gengis-kan. Mais, puisque vous êtes tous enfants de Noé (quoiqu'il n'ait jamais été connu de personne, excepté des Juifs), il est clair que vous êtes tous cousins, et que vous devez vous supporter les uns les autres. Cette tolérance de votre majesté pour messieurs les Tartares bessarabes engagera sans doute l'invincible Moustapha à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Grèce? Aurai-je la douleur de voir les enfants du galant Alcibiade obéir à d'autres qu'à Catherine-la-Grande?

Je remets toujours, madame, au premier congrès, les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée

de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les comtes Orlof et par M. le maréchal de Romanzof, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parceque, étant fort vieux et malade, je veux jouir au plus tôt. Pour peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les desirs honnêtes du vieil ermite de Fernei.

LETTRE ĀDLXXX.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

A Fernei, 17 octobre.

Voyez, monsieur, si vous pouvez quelque chose dans cette affaire, et si elle mérite qu'on vous importune. Tout le monde vole dans ce monde. Les confédérés polonais volent leurs compatriotes. Les Russes volent les Turcs à main armée. On nous a volé des rescriptions. Le nommé Sandos, natif génevois, actuellement à Genève, a volé de la limaille d'or à Resseguier le fils dans Fernei. Il

l'a vendue à un nommé Prévôt, orfèvre à Genève, et il l'a avoué devant Jacques Resseguier, monteur de boîtes, demeurant à Genève rue du Temple, père de Resseguier de Fernei.

Le même Sandos a volé chez Vincent, monteur de boîtes à Fernei, beaucoup de limaille d'or; mais il ne l'a pas avoué.

J'ignore si on peut faire venir Sandos à résipiscence et à restitution. Je m'en rapporte à vos bontés et à votre crédit. Mais je serais fâché que vous prissiez trop de peine pour une chose aussi méprisable que l'or, et si méprisable que M. l'abbé Terrai n'en donne à personne.

Mes respects très humbles à vous, monsieur, et à toute votre famille.

Le vieux malade de Fernei. V.

(La pièce jointe est la copie d'une lettre de Voltaire au lieutenant de justice de Genève sur cette affaire.)

LETTRE ĀDLXXXI.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 7-18 octobre.

Monsieur, l'arrivée du prince Henri de Prusse à Pétersbourg a été suivie de la prise de Bender, que je vous an-

nonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres, que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques annoncent aussi que le comte Orlof s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le mamamouchi ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs.

Vous direz, monsieur, que depuis le succès de cete campagne, je suis dans les grands airs ; mais c'est que, depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans, on n'augmente guère, devant le Seigneur, en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université : en attendant, on traduit Homère en russe ; c'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté ; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu, monsieur ; portez-vous bien, et priez Dieu pour nous. Caterine.

LETTRE ĀDLXXXII.

A M. D'ALEMBERT.

20 octobre.

Mon cher et véritable philosophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquisitorien arrive à Fernei le même jour que vous, et Palissot arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe*, avocat-général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté, et d'Henri IV, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre-Encise. C'est apparemment pour ces trois délits; mais Palissot aura probablement une place considérable à son retour à Paris, et Fréron sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'esprit et de connaissances; si vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous recommandera une affaire auprès de M. Castilhon, qui pense comme M. Du Pati, et qui cepen-

* M. Du Pati.

dant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui partout où il va.

Persequitur pede Pœna claudo *.

Bien des respects et des regrets à votre très aimable compagnon de voyage, autant à M. Duché, à M. Venel, et à quiconque pense. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver Damilaville.

LETTRE ĀDLXXXIII.

A M. COLLINI.

Fernei, 20 octobre.

Je reçus il y a quelques jours, mon cher ami, le grand médaillon [1], et je n'ai pu vous en remer-

* « Rarò antecedentem scelestum
« Deseruit pede Pœna claudo. »
Hor., lib. III, od. II.

[1] * Collini avait fait faire, d'après ses réminiscences et quelques portraits, par un sculpteur de Manheim nommé Linck, un médaillon en plâtre de la figure de Voltaire, lequel était fort ressemblant. (L. D. B.)

cier plus tôt. J'ai vu le moment où il ne restait de moi que ces monuments dont je suis très indigne. Je profite des moments de relâche que mes maux me donnent pour vous dire que je ne veux point quitter cette vie, sans vous donner quelque petit témoignage de ma tendre amitié pour vous. V.

LETTRE DLXXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

21 octobre.

M. Crawford, madame, a quelquefois de petites velléités de sortir de la vie, quand il ne s'y trouve pas bien, et il a grand tort, car ce n'est pas aux gens aimables de se tuer; cela n'appartient qu'aux esprits insociables comme Caton, Brutus, et à ceux qui ont été enveloppés dans la banqueroute du porteur de cilice Billard. Mais pour les gens de bonne compagnie, il faut qu'ils vivent, et surtout qu'ils vivent avec vous.

Vous demandez si je suis à-peu-près heureux : il n'y a en effet en ce genre que des à-peu-près; mais quel est votre à-peu-près, madame? Vous avez perdu deux yeux que j'ai vus bien beaux il y a trente ans; mais vous avez conservé des amis, de l'esprit, de l'imagination et un bon estomac. Je

suis beaucoup plus vieux que vous, je ne digère point, je deviens sourd, et voilà les neiges du mont Jura qui me rendent aveugle : cela est à-peu-près abominable.

Je ne puis ni rester à Fernei ni le quitter. Je me suis avisé d'y fonder une colonie, et d'y établir deux belles manufactures de montres. J'en forme actuellement une troisième d'étoffes de soie. C'est dans le fort de ces établissements que M. l'abbé Terrai m'a pris deux cent mille francs que j'avais mis en dépôt chez M. de La Borde; et l'irruption faite sur ces deux cent mille francs me cause une perte de trois cent mille. Cela est embarrassant pour un barbouilleur de papier tel que j'ai l'honneur de l'être; cependant je ne me tuerai point: la philosophie est bonne à quelque chose, elle console.

Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt dans mes fondations; j'ai tout fait par pure vanité. On dit que Dieu a créé le monde pour sa gloire; il faut l'imiter autant qu'on peut. Je ne sais pas à qui il voulait plaire; pour moi, je voulais plaire à votre grand'maman et à monsieur son mari; ils m'accablent de bontés, ils viennent encore de faire un de mes neveux brigadier. Je ne songe qu'à mourir leur vassal dans leur fondation de Versoix. Je leur suis attaché à la fureur; car mes passions sont toujours vives, et l'esprit est aussi prompt chez

moi que la chair est faible, comme dit cet étrange Paul, que vous ne lisez point, et que je lis pour mon plaisir.

Vous devez être informée, madame, de la santé du mari de votre grand'maman. Vous me mandâtes, il y a quelque temps, que cela allait à merveille, malgré les insomnies qu'on tâchait de lui donner. Mandez-moi donc la confirmation de ces bonnes nouvelles.

Tout le monde me paraît malade. Il y a des compagnies entières qui ont le scorbut, des factions qui ont la fièvre chaude, des gens qui sont en langueur; c'est un hôpital.

Je ne sais s'il vous paraîtra aussi plaisant qu'à moi que M. Séguier soit parti de mon ermitage le même jour que M. d'Alembert y arriva.

Les philosophes ne sont pas bien en cour; le *Système de la Nature* est comme le système de Law: il fait tort au monde; celui qui l'a réfuté, bien ou mal, a fait fort sagement. A quoi servirait l'athéisme? certainement, il ne rendra pas les hommes meilleurs.

Adieu, madame; quelque chose que vous pensiez, de quelque chose que vous soyez dégoûtée, quelque vie que vous meniez, l'ermite de Fernei vous sera tendrement attaché jusqu'au moment où il ira savoir qui a raison de Platon ou de Spinosa, de saint Paul ou d'Épictète, de Confucius

ou du *Journal chrétien*. Pour Catherine II et Moustapha, c'est assurément Catherine qui a raison.

LETTRE ĀDLXXXV.

A M. DE LA HOULIÈRE,

COMMANDANT A SALSES.

A Fernei, 22 octobre.

Mon cher neveu à la mode de Bretagne, car vous l'êtes, et non pas mon cousin, apprenez, s'il vous plaît, à prendre les titres qui vous conviennent.

Vous vous lamentez, dans votre lettre du 20 de septembre, de n'être point brigadier des armées du roi, tandis que vous l'êtes. Fi, que cela est mal de crier famine sur un tas de blé!

Pour vous prouver que vous avez tort de dire que vous n'êtes point brigadier, lisez, s'il vous plaît, la copie de ce que M. le duc de Choiseul a la bonté de m'écrire de sa main potelée et bienfesante, du 14 d'octobre:

« J'ignorais, mon cher Voltaire, que M. de La « Houlière fût votre neveu; mais je savais qu'il « méritait de l'être, et d'être brigadier; qu'il nous « a bien servis, et qu'il s'occupe d'agriculture, ce « qui est encore un service pour l'état, pour le « moins aussi méritoire que celui de détruire. Vo-

« tre lettre m'apprend l'intérêt que vous prenez à « M. de La Houlière, et j'ose me flatter que le roi « ne me refusera pas la grace de le faire brigadier « à mon premier travail, etc., etc. »

M. Gayot, à qui j'avais pris la précaution d'écrire aussi, me mande :

« Les dispositions du ministre n'ont rien laissé « à faire à mes soins pour le succès. J'aurai tout « au plus le petit mérite d'accélérer, autant qu'il « sera en moi, l'expédition de la grace accor- « dée, etc., etc. »

Dormez donc sur l'une et l'autre oreille, mon cher petit neveu, et mandez cette petite nouvelle à votre frère. Il est vrai qu'il ne me fit point part du mariage de sa fille; mais il est fermier-général, ce qui est une bien plus grande dignité que celle de brigadier, d'autant plus qu'ils ont des brigadiers à leur service. Il n'y a pas long-temps que M. le brigadier Courtmichon se fit annoncer chez moi; c'était un employé au bureau de la douane.

Madame Denis, qui est véritablement votre cousine, vous fait les plus tendres compliments; je présente mes très humbles obéissances à madame la brigadière.

LETTRE ĀDLXXXVI.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 25 octobre.

Madame, Clazomène était autrefois une très belle ville : Alexandre l'augmenta; les Turcs l'ont dévastée; mais sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de votre majesté impériale du 16-27 septembre me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes Orlof sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de Kosloffsky. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne? mais enfin il est mort en vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre majesté impériale de tout ce carnage dont Moustapha est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sopha il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Espagnols sont prêts à se faire la guerre dans les deux mondes, pour une petite

île déserte; mais votre majesté combat à présent pour l'empire d'Orient.

On mande de Marseille qu'Ali-Bey s'est donné en effet en Égypte un pouvoir dont le padisha Moustapha ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste toujours à croire que les provisions ne peuvent plus venir d'Égypte à Constantinople devant votre flotte victorieuse.

Je crois votre majesté impériale maîtresse de la mer Noire; ainsi je ne vois que la Natolie qui puisse fournir des vivres et des secours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en sais certainement pas assez pour oser examiner seulement si votre armée peut passer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits. Le bruit se répand que le prince Repnin et le général Bawer ont traversé ce fleuve avec des troupes légères pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la rassure. Jamais les conquérants du pays que les Turcs occupent aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de respirer.

Je vois que votre majesté les imite parfaitement:

il n'y a point d'ailleurs de saisons pour vos soldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

Plus vos succès sont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas secondés, et que la race des Turcs ne soit pas déja chassée de l'Europe.

Je pense que les plus grands princes se trompent souvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et, par une fatalité trop commune, ils ne les suivent presque jamais.

Quoi qu'il en soit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous est pas réservée, elle ne l'est à personne. Je serais très affligé que votre majesté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreuse me dira que c'est beaucoup, et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de sang et de trésors prodigués, il faut encore quelque autre chose: les rayons de la gloire des souverains, dans de pareilles circonstances, se comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre majesté les excusera, puisque le cœur les dicte, et

vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre majesté impériale daigne agréer avec sa bonté ordinaire ma joie de vos succès, mon admiration pour messieurs les comtes Orlof, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des succès encore plus grands, mon profond respect, mon enthousiasme, et mon attachement inviolable. *Le vieil ermite.*

LETTRE ĀDLXXXVII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 30 octobre.

Une mite qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottant dans l'espace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'esprit et de la matière, des choses possibles et de celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mite n'ait distrait ces deux grands philosophes d'objets plus importants et plus dignes de les occuper. Les empereurs, ainsi que les rois, disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous, qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée: tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le Portique pour l'agriculture, et vous offrez sur vos terres un asile aux malheureux. Je préfèrerais bien la colonie de Fernei, dont Voltaire est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie, auxquels Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espéce; ce sont des Polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage, et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles, et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre; qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux: leur félicité, leur unique ressource* est en quelques bonnes ames qui les recueillent et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée russe de mon neveu de Brunswick: le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique: c'est *la Conquête du Mexique* par Fernand Cortez. L'ouvrage contient douze chants; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentiments, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*[1].

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouve-

* Et troublent mutuellement, autant qu'il est en eux, leur félicité; leur unique ressource... (*Édit. de Berlin.*)

[1] * C'est le vers de Sénèque (*Troade*, chœur du second acte):

« Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil. »

(L. D. B.)

ment, et que, dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit, et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parceque nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de Moustapha que du Très-Chrétien; et que ce qui arrive aux hommes l'inquiéte aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que des roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'intelligence suprême, parceque de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatifs à la société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition, j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation: et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits*. J'ai donc, le cœur contrit de ses discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami; les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père, qui a toujours les conciles dans ses culottes pour

* Et puis leur feu aurait pu gagner jusqu'à moi. (*Édit. de Berlin.*)

les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet porte la *Somme* de saint Thomas, s'en servira pour vous juger à la rigueur*. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, sur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies; c'est le cas de dire: *Sauve qui peut!* Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage: un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie genevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du *Système de la Nature*[1], et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitants du Nord et de ces contrées. FÉDÉRIC.

* Vous condamnent unanimement, ainsi que le saint-père, qui a toujours les conciles à ses ordres, pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet sa *Somme* de saint Thomas; vous voyez, mon cher philosophe, qu'indubitablement vous serez quelque beau jour plongé dans la chaudière de Belzébuth. Mon raisonneur... (*Édit. de Berlin.*)

[1]* Elle fait partie du DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, art. DIEU. (L. D. B.)

LETTRE ĀDLXXXVIII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Fernei [1].

Je me hâte, monsieur, de vous remercier de vos bontés; je crains que ma lettre ne vous trouve pas dans vos terres du Gévaudan; mais elle vous sera renvoyée à Paris ou à Versailles. Pourquoi n'ai-je pas eu la consolation de rendre mes hommages à ce couple aimable dans ma solitude? Elle est bien triste; nous y sommes tous malades. Mon ombre a cependant été consolée et égayée par M. d'Alembert et M. de Condorcet, pendant quinze jours. J'aurais bien dû me vanter de ma fortune à mes deux consolateurs du Vivarais dont je regrettais plus que jamais la présence. Que madame la philosophe *dix-neuf ans* nous aurait animés! que M. le chef de brigade nous en aurait dit de bonnes*! Je ne peux plus écrire, tant je suis faible; mais j'aurais pensé et senti.

M. d'Alembert est actuellement à Lyon, et s'achemine tout doucement en Provence.

[1] * Cette lettre est mal classée dans le Recueil d'inédites de M. Renouard où on l'a placée avant le 12 mars. Elle ne peut être que de la fin d'octobre, puisque d'Alembert et Condorcet passèrent le commencement de ce mois et la fin du précédent à Fernei. (L. D. B.)

* On voit que le comte de Rochefort était lieutenant des gardes-du-corps du roi.

Nous jetons enfin les fondements de Versoix. Nous y bâtissons, madame Denis et moi, la première maison; ce n'est pas que l'aventure des rescriptions m'ait laissé le moyen de bâtir, mais le zéle fait des efforts, et l'envie de mettre la première pierre dans la ville de M. le duc de Choiseul, m'a fait passer par-dessus tout. Je sais bien que je n'habiterai pas cette maison, mais madame Denis en jouira, et je suis content. En attendant, je me flatte d'être encore assez heureux pour voir M. et madame de Rochefort honorer Fernei de leur présence. On ne peut finir plus agréablement sa carrière.

Je ne pourrai vous présenter sitôt le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV*. C'est un ouvrage aussi difficile qu'immense. Il y a deux ans que j'y travaille; mais il sera fini bientôt.

Pendant que je fais mes efforts pour élever ce monument à la gloire du roi et de ma patrie, la calomnie prend des pierres pour écraser l'auteur; le jansénisme hurle, les dévots cabalent; on ne cesse de m'imputer des brochures contre des choses que je respecte et dont je ne parle jamais. Les assassins du chevalier de La Barre voudraient une seconde victime; vous ne sauriez croire jusqu'où va la fureur de ces ennemis de l'humanité: la solitude, les maladies, rien ne les désarme, rien ne les apaise; il s'éléve une espéce d'inquisi-

tion en France, tandis que celle d'Espagne pleure d'avoir les griffes coupées et ses ongles arrachés; ceux même qui méprisent et qui affligent le plus le chef prétendu de l'Église, se font une gloire barbare de paraître les vengeurs de la religion, tandis qu'ils humilient le pape: ils deviennent persécuteurs pour avoir l'air d'être chrétiens; on immole tout, jusqu'à la raison, à une fausse politique. Adieu, monsieur; j'en dirais trop; je m'arrête. Donnez-moi votre adresse quand vous serez à Paris, et un moyen sûr de vous faire parvenir ce que je pourrai attraper de nouveau et de digne d'être lu par vous; il faut faire un choix dans la multitude des brochures qui viennent de Hollande.

Adieu, couple aimable; je vous souhaite à tous deux un bon voyage. Agréez mes respectueux sentiments. *Le vieil ermite.*

LETTRE ĀDLXXXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

1er novembre.

Ah! ah! mon héros est aussi philosophe! il a mis le doigt dessus, il a découvert tout d'un coup le pot aux roses. Je ne suis pas étonné qu'il juge si bien de Cicéron, mais je suis surpris qu'au milieu de tant d'affaires et de plaisirs qui ont partagé sa

vie, il ait eu le temps de le lire. Il l'a lu avec fruit, il le définit très bien. L'auteur du *Système de la Nature* est encore plus bavard ; et le système fondé sur des anguilles faites avec de la farine est digne de notre pauvre siècle.

Cette fausse expérience n'avait point été faite du temps de Mirabaud ; et Mirabaud, notre secrétaire perpétuel, était incapable d'écrire une page de philosophie.

Quel que soit l'auteur, il faut l'ignorer; mais il était pour moi de la plus grande importance, dans les circonstances présentes, qu'on sût que je n'approuve pas ses principes. Je suis persuadé d'ailleurs que mon héros n'est pas mécontent de la modestie de ma petite *drôlerie*. Je lui aurais bien de l'obligation, et il ferait une action fort méritoire si, dans ses goguettes avec le roi, il avait la bonté de glisser gaiement, à son ordinaire, que j'ai réfuté ce livre qui fait tant de bruit, et que le roi lui-même a donné à M. Séguier pour le faire ardre.

Au reste, je pense qu'il est toujours très bon de soutenir la doctrine de l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur; la société a besoin de cette opinion. Je ne sais si vous connaissez ce vers [1] :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

[1] * Voltaire, épître *à l'auteur des Trois imposteurs*, laquelle ne parut qu'en 1771. (L. D. B.)

Le saut est grand de Dieu à la comédie : je sais bien que ce *tripot* est plus difficile à conduire qu'une armée; les gens tenant la comédie et les gens tenant le Parlement sont un peu difficiles : mais, en tout cas, je vous envoie une piéce qui m'est tombée entre les mains, et dans laquelle j'ai corrigé quelques vers; elle m'a paru mériter d'être ressuscitée; c'est la première du théâtre français *. Ne peut-on pas rajuster les anciens habits, quand on n'en a pas de nouveaux? Le Kain sait son rôle de Massinisse, et cela pourrait vous amuser à Fontainebleau; car enfin il faut s'amuser, et plaisir vaut mieux que tracasserie.

Je ne suis plus fait ni pour avoir du plaisir, ni pour en donner; mes maladies augmentent tous les jours; mais mon tendre attachement pour vous ne diminue pas, et mon cœur sera plein de vous jusqu'à mon dernier soupir.

LETTRE ĀDXC.

A M. LE BARON DE GRIMM.

Fernei, 1er novembre.

Mon cher prophète, je suis toujours Job, quoi que vous en disiez : car qui souffre est Job, et tout lit est fumier. J'avoue que vous ne ressemblez

* *Sophonisbe.*

point aux amis de Job, et bien m'en prend : c'est vous que je dois remercier des lettres des rois de Prusse et de Pologne; c'est à la manière dont vous leur parlez de moi que je dois celle dont ils en parlent.

Mon cher prophète, vous avez beau rire, les oraisons funèbres de l'évêque du Pui ne vaudront jamais celles de Bossuet; les pièces de Racine seront toujours mieux écrites que celles de Crébillon; Boileau l'emportera sur les pièces de vers qu'on nous donne; le style de Pascal sera meilleur que celui de Jean-Jacques; les tableaux du Poussin, de Lesueur et de Lebrun, l'emporteront encore sur les tableaux du salon; et sans les deux frères D.[1], je ne sais pas trop ce que deviendrait notre siècle. Il y a une distance immense entre les talents et l'esprit philosophique qui s'est répandu chez toutes les nations. Cet esprit philosophique aurait dû retenir l'auteur du *Système de la Nature;* il aurait dû sentir qu'il perdait ses amis, et qu'il les rendait exécrables aux yeux du roi et de toute la Cour. Il a fallu faire ce que j'ai fait; et si l'on pesait bien mes paroles, on verrait qu'elles ne doivent déplaire à personne.

J'envoie à mon prophète des rogatons dépareillés qui me sont tombés sous la main.

Je reçois dans ce moment une lettre charmante

[1] D'Alembert et Diderot.

de ma philosophe *. J'aurai l'honneur de lui écrire sitôt que mes maux me donneront un moment de relâche.

LETTRE ĀDXCI.

A M. D'ALEMBERT.

2 novembre.

Mon cher philosophe, j'aurais bien embrassé votre voyageur qui m'apportait une lettre de vous, mais j'étais dans un accès violent des maux qui m'accablent sans cesse.

Un grand mal moral, qui pourra bien aller jusqu'au physique, c'est la publication du *Système de la Nature*. Ce livre a rendu tous les philosophes exécrables aux yeux du roi et de toute la Cour. M. Séguier, que j'ai vu, n'a rien fait que par un ordre exprès du roi. L'éditeur de ce fatal ouvrage a perdu la philosophie à jamais dans l'esprit de tous les magistrats et de tous les pères de famille, qui sentent combien l'athéisme peut être dangereux pour la société.

J'ignore si les *Questions sur l'Encyclopédie* oseront paraître. Les esprits sont tellement irrités qu'on prendra pour athée quiconque n'aura pas de foi à sainte Geneviéve et à saint Janvier. En

* Madame d'Épinai.

tout cas, voilà deux feuilles d'épreuves que je soumets à vos lumières. L'ouvrage, en général, est fort médiocre; mais il y a des articles curieux.

Les progrès de l'impératrice, dont vous me parlez, augmentent tous les jours. Si son armée passe le Danube, je crois l'empire Ottoman détruit, et l'Europe vengée.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami : les malades ne peuvent écrire de longues lettres.

Cependant encore un mot : je vous demande en grace de me dire des nouvelles de la Le Rouge.

LETTRE ĀDXCII.

A M. D'ALEMBERT.

5 novembre.

Mon cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemarck. Si ce n'est pas vous qui lui avez écrit,

c'est vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, et c'est à vous que je dois sa belle souscription pour la statue.

Nous avons pour nous, mon cher philosophe, toutes les puissances du Nord; *sed libera nos a domino meridiano*. Le Midi est encore encroûté comme les soleils de Descartes; ce ne sont pas des avocats-généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. Duché à un M. de Castilhon. Grenoble se vante de M. Servan; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son Parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquents dont je vous parle.

Je serai très vivement affligé, s'il est vrai que mon Alcibiade*, dans sa vieillesse, persécute mon jeune Socrate** de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon Socrate est un philosophe intrépide.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite; mais, comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé Terrai

* Richelieu.
** Du Pati.

pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois Palissot encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourrait bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres, c'est un assez mauvais parti.

M. de Condorcet m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'esprit et d'agrément, et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque temps, l'affaire dont il s'agit avec M. de Castilhon; elle peut être très glorieuse pour lui, et sûrement vous vous y intéresserez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela serait peut-être un peu long, et je suis trop malade.

Madame Denis vous présente toujours ses regrets et à M. de Condorcet; aussi fais-je, et du fond de mon cœur; mais il n'est pas juste que nous vous possédions seuls, *oportet fruatur famâ suî.*

LETTRE ĀDXCIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

6 novembre.

La fièvre me prit, madame, dans le temps que

j'allais vous écrire. Il n'est pas étrange qu'on ait le sang en mouvement quand on est occupé de vous. Franchement, je suis bien malade; mais le plaisir de vous répondre fait diversion.

Oui, madame, j'ai lu le troisième volume qui contient la réfutation du Perneti, et je sais très bon gré à ce Perneti de nous avoir valu un si bon livre.

Comment pouvez-vous me dire que je ne connais point l'abbé Galiani! est-ce que je ne l'ai pas lu? par conséquent je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage comme deux gouttes d'eau, ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison et de plaisanterie? J'ai l'ai vu, vous dis-je, et je le peindrais.

On fait actuellement un petit *Dictionnaire encyclopédique* [1], où il n'est pas oublié à l'article *Blé*.

Le mot d'impôt, et tout ce qui a le moindre rapport à cette espéce de philosophie, me fait frémir, depuis que le philosophe M. l'abbé Terrai m'a pris deux cent mille francs, qui fesaient toute ma ressource, et que j'avais en dépôt chez M. de La Borde. Il n'y a que vous, madame, qui puissiez me faire supporter la philosophie sur la finance, parceque sûrement vous mettrez des graces dans tout ce qui passera par vos mains.

[1] * *Les Questions encyclopédiques*. L'article BLÉ fait aujourd'hui partie du DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. (L. D. B.)

Je veux croire qu'on a très bien raisonné; mais le pain vaut quatre à cinq sous la livre au cœur du royaume, et à l'extrémité où je suis.

L'idée qu'on ne nous charge que parceque nous sommes utiles est très vraie. On ne fait porter des fardeaux qu'aux bêtes de somme, et Dieu nous a faits chevaux et ânes. Si nous étions oiseaux, on s'amuserait à nous tirer en volant.

En voilà trop pour un pauvre vieillard qui n'en peut plus, et qui est entre les mains des contrôleurs-généraux et des apothicaires.

Mes compliments à vos beaux yeux, ma charmante philosophe, quoique les miens ne voient goutte. Mille respects.

LETTRE ĀDXCIV.

A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

6 novembre.

Auriez-vous jamais, monsieur, dans vos campagnes en Flandre et en Allemagne, porté les *Satires* de Perse dans votre poche? Il y a un vers qui est curieux, et qui vient fort à propos :

« Minimum est quod scire laboro :
« De Jove quid sentis? »

Sat. II, v. 17.

Il ne s'agit que d'une bagatelle : que pensez-vous de Dieu?

Vous voyez que l'on fait de ces questions depuis long-temps. Nous ne sommes pas plus avancés qu'on n'était alors. Nous savons très bien que telles et telles sottises n'existent pas, mais nous sommes fort médiocrement instruits de ce qui est. Il faudrait des volumes, non pas pour commencer à s'éclaircir, mais pour commencer à s'entendre. Il faudrait bien savoir quelle idée nette on attache à chaque mot qu'on prononce. Ce n'est pas encore assez : il faudrait savoir quelle idée ce mot fait passer dans la tête de votre adverse partie. Quand tout cela est fait, on peut disputer pendant toute sa vie sans convenir de rien.

Jugez si cette petite affaire peut se traiter par lettres. Et puis vous savez que, quand deux ministres négocient ensemble, ils ne disent jamais la moitié de leur secret.

J'avoue que la chose dont il est question mérite qu'on s'en occupe très sérieusement; mais gare l'illusion et les faiblesses!

Il y a une chose peut-être consolante; c'est que la nature nous a donné à-peu-près tout ce qu'il nous fallait; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions.

Si certaines choses étaient absolument nécessaires, tous les hommes les auraient, comme tous les chevaux ont des pieds. On peut être assez sûr que ce qui n'est pas d'une nécessité absolue pour tous les hommes, en tous les temps et dans tous les lieux, n'est nécessaire à personne. Cette vérité est un oreiller sur lequel on peut dormir en repos : le reste est un éternel sujet d'arguments pour et contre.

Ce qui n'admet point le pour et le contre, monsieur, ce qui est d'une vérité incontestable, c'est mon sincère et respectueux attachement pour vous. LE VIEUX MALADE.

LETTRE ĀDXCV.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 6 novembre.

Madame, si Bender est pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très humbles actions de graces à votre majesté impériale ; car, dans mon lit, où je suis malade, je n'ai d'autre plaisir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes est mon restaurant.

On confirme encore de Marseille qu'Ali-Bey est roi d'Égypte, et qu'il s'est emparé d'Alexan-

drie, où il établit déja un commerce considérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaise à la vierge Marie, à qui Ali-Bey ne croit point du tout, que tout cela soit exactement vrai !

Ce qui me fait une peine extrême, c'est que vos troupes victorieuses ne sont point encore dans Andrinople. Votre majesté dira que je suis un vieillard bien impétueux que rien ne peut satisfaire, que vous avez beau, pour me faire plaisir, battre Moustapha tous les jours, que je ne serai content que lorsque vous serez sur les bords de l'Euphrate. Eh bien! madame, cela est vrai. La Mésopotamie est un pays admirable; on peut s'y transporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monseigneur le prince Henri y est bien! Oui; mais c'est un héros, quoiqu'il ne soit pas un géant : il est juste qu'il voie l'héroïne du Nord, car il est aussi aimable qu'il est grand général.

Au reste, madame, je suppose qu'Ali-Bey garde l'Égypte en dépôt à votre majesté impériale; car ma passion veut encore vous donner l'Égypte, afin que votre Académie des sciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaisse bien les antiquités de ce pays-là; et c'est ce que probablement on ne fera jamais sous un Ali-Bey.

On dit que la peste est à Constantinople. Il faut que Moustapha ait fait le dénombrement de son

peuple; car Dieu d'ordinaire envoie la peste aux rois qui ont voulu savoir leur compte. Il en coûta soixante-dix mille Juifs au bon roi David, et il n'y avait pas grande perte. J'espère que votre majesté chassera bientôt de Stamboul la peste et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, du fond de mon désert et de mon néant, avec le plus profond respect, et une passion qui ne fait que croître et embellir.

LETTRE ĀDXCVI.

A M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Fernei, 10 novembre.

Votre épître, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse; elle est sur-tout d'un bon ami: vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je sais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des asiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut long-temps, chez notre espèce,

Fermer la porte à la Raison ;
Mais, dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison,
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemi perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape. J'ai été très fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous sais bien bon gré de réprouver l'athéisme, et d'aimer ce vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils disent, sans hésiter, que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire*. Je tâcherai de vous les faire parvenir au plus tôt. Je les crois sages ; mais ils n'en seront pas moins persécutés.

* Les *Questions sur l'Encyclopédie*, aujourd'hui réunies au DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

Je suis tout glorieux du baiser de madame Saurin; elle est bien hardie à cent lieues: elle n'oserait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours; j'ai eu M. d'Alembert et M. de Condorcet: ce sont là de vrais philosophes.

Adieu, vous qui l'êtes; conservez-moi votre amitié.

LETTRE ĀDXCVII.

DE FRÉDÉRIC GUILLAUME*,

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Potsdam, le 12 novembre.

Je vous admire, monsieur, depuis que je vous lis; mais je ne songeais pas à vous le dire: vous êtes trop accoutumé à ce sentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins résister à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure: j'ai vu, avec un extrême plaisir, que la même plume qui travaille depuis si long-temps à frapper la superstition et à ramener la tolérance s'occupe aussi à renverser le funeste principe du *Système de la Nature*.

Personne n'est plus capable que vous, monsieur, de réfuter ce malheureux livre avec succès, de démêler le faux et le monstrueux d'avec les excellentes choses qu'il renferme; et de montrer combien l'idée d'un Dieu intelligent et bon est nécessaire au bien général de la société et au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déja dit

* Depuis roi de Prusse, sous le nom de Frédéric Guillaume II.

dans plusieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puisque je me suis permis le plaisir de m'entretenir avec vous, souffrez, monsieur, que je vous demande, pour ma seule instruction, si en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées sur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force, et la beauté de *la Henriade*. Votre corps a-t-il donc conservé aussi la vigueur qu'il avait lors du poëme de *la Ligue?* Je n'aime pas à me perdre dans des raisonnements de métaphysique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette souvent, monsieur, en vous lisant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre conversation dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Prusse, mon père, vous estimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ses sentiments. J'embrasserai avec plaisir les occasions de vous en donner des preuves et de vous convaincre combien sincèrement je suis, monsieur, votre très affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, prince de Prusse.

LETTRE ĀDXCVIII.

A M. COLLINI.

Fernei, 13 novembre.

Je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer encore deux médaillons en plâtre, pareils à celui dont vous m'avez gratifié; mais je ne veux les avoir qu'en payant, et je vous supplie d'en faire le prix.

Je vous demande en grace d'y faire travailler avec la plus grande célérité.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE ĀDXCIX.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Fernei, 16 novembre.

Madame, je voudrais amuser notre bienfaitrice philosophe, et je crains fort de faire tout le contraire. L'auteur de cette *Épître auroi de la Chine*[1] dit qu'il est accoutumé à ennuyer les rois : cela peut être ; je l'en crois sur sa parole ; mais il ne faut pas pour cela ennuyer madame la philosophe grand'maman, qui a plus d'esprit que tous les monarques d'Orient ; car pour ceux d'Occident je n'en parle pas.

Si, malgré mes remontrances, sa majesté chinoise veut venir à Paris, je lui conseillerai, madame, de se faire de vos amis et de tâcher de souper avec vous ; je n'en dirai pas autant à Moustapha. Franchement, il ne m'en paraît pas digne ; je le crois d'ailleurs très incivil avec les dames, et je ne pense pas que ses eunuques lui aient appris à vivre.

[1] * Poésies, tome III. (L. D. B.)

Si, par un hasard que je ne prévois pas, cette *Épître au roi de la Chine* trouvait un moment grace devant vos yeux, je vous dirais : Envoyez-en copie pour amuser votre petite-fille, supposé qu'elle soit amusable et qu'elle ne soit pas dans ses moments de dégoût.

Pour réussir *chez elle*, il faut prendre son temps [1].

Puissé-je, madame, prendre toujours bien mon temps en vous présentant le profond respect, la reconnaissance et l'attachement du vieil ermite de Fernei !

LETTRE ĀDC.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Fernei, 16 ou 17 novembre.

Votre lettre de Cirey, monsieur, adoucit les maux qui sont attachés à ma vieillesse. J'aimerai toujours le maître du château, et je n'oublierai jamais les beaux jours que j'y ai passés. Je vous sais très bon gré d'être attaché à votre colonel, qui est assurément un des plus estimables hommes de France*. Je l'ai vu naître, et il a passé toutes mes espérances.

[1] * *Épître au roi de la Chine*, v. 107. (L. D. B.)

* M. le duc du Châtelet.

Je ne sais comment je pourrai vous faire tenir la petite réponse au *Système de la Nature;* ce n'est point un ouvrage qui puisse être imprimé à Paris. En rendant gloire à Dieu, il dit trop la vérité aux hommes. Il leur faut un dieu aussi impertinent qu'eux; ils l'ont toujours fait à leur image. Paris s'amuse de ces disputes comme de l'opéra-comique. Il a lu le *Système de la Nature* avec le même esprit qu'il lit de petits romans; au bout de trois semaines on n'en parle plus. Il y a, comme vous le dites, des morceaux d'éloquence dans ce livre; mais ils sont noyés dans des déclamations et dans des répétitions. A la longue, il a le secret d'ennuyer sur le sujet le plus intéressant.

La chanson que vous m'envoyez doit avoir beaucoup mieux réussi. Je suis bien aise qu'elle soit en l'honneur de l'homme du monde à qui je suis le plus dévoué, et à qui j'ai le plus d'obligations; j'ose être sûr que les niches qu'on a voulu lui faire ne seront que des chansons. S'il me tombe entre les mains quelque rogaton qui puisse vous amuser, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Je suis à vous tant que je serai encore un peu en vie.

LETTRE ĀDCI.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 20 novembre.

Madame, votre majesté impériale l'avait bien prévu, vos ennemis n'ont servi qu'à votre gloire; et, de quelque manière que vous finissiez cette grande guerre, votre gloire ne sera point passagère. Victorieuse et législatrice à-la-fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de Français, d'entendre dire que c'est un chevalier de Tott qui fortifie les Dardanelles. Quoi! c'est ainsi que finissent les Français qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait Godefroi de Bouillon, si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne?

On parle toujours de peste en Allemagne; on la craint, on exige par-tout des billets de santé; et l'on ne songe pas que si on avait aidé votre majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me

semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté : c'est le sort de la plupart des ministères.

On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix, dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre Moustapha finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puisse votre majesté impériale jouir d'un triomphe très durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie!

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine; Frédéric en a déja fait pour vous, j'en attends de Kien-Long.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de Moustapha, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

LETTRE ĀDCII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 21 novembre.

Sire, votre majesté peut être ciron ou mite en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on suppose

avoir été instituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impossibilité; mais, en comparaison de nous autres chétifs, vous avez été souvent aigle, lion, et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigents; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mite de l'univers en toute espèce de gloire; mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent, sinon en talents, du moins en vices, quoique, après tout, il y ait une grande différence entre Pythagore et un Suisse des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunswick était donc aussi des vôtres; il fesait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne sache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est. Votre abominable homme, qui est si sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raison, ainsi que l'auteur de *l'Ecclésiaste*, attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits;

ainsi que l'auteur de *la Troade*[1], qui le disait sur le théâtre à quarante ou cinquante mille Romains; ainsi que le pensent tant de méchantes gens aujourd'hui; ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne sais pas ce que pense Moustapha sur cette affaire; je pense qu'il ne pense pas, et qu'il vit à la façon de quelques Moustaphas de son espèce. Pour l'impératrice de Russie et la reine de Suède votre sœur, le roi de Pologne, le prince Gustave, etc., j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de la perdition; voilà une bonne recrue pour la philosophie. C'est dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis: c'était un objet intéressant; bientôt on sera réduit à aimer Dieu pour lui-même, sans crainte et sans espérance, comme on aime une vérité mathématique; mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence: on aime froidement la vérité.

Au surplus votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités; il faudrait consulter Ganganelli; on dit qu'il est bon théologien: si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien;

[1] * Sénèque, cité plus haut dans une note sur la lettre MDLXXXVII. (L. D. B.)

mais le madré ne dira pas son secret; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématiques, soyez bien persuadé, sire, que, de toutes les vérités probables, la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois comme les plus petits Welches.

LETTRE ĀDCIII.

A M. D'ALEMBERT.

23 novembre.

De tous les malades, mon cher philosophe, le plus ambulant c'est vous, et le plus sédentaire c'est moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouse, si tolérant, a fait mourir par son intolérance le pauvre abbé Audra, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a sollicité sa destitution de la place de professeur en histoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le transport au pauvre abbé; il est mort au bout de quatre jours: je viens d'en apprendre

la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de six semaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philosophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite persécution à la Decius contre notre primitive Église; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice Catherine II, le roi de Prusse, le roi de Danemarck, la reine de Suède et son fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. Dieu aura toujours pitié de son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour successeur à Moncrif M. Gaillard, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques sacrés que ce Moncrif fesait pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage; et, quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si vous êtes revenu en bonne santé. Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

LETTRE ĀDCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 24 novembre.

Mon cher ange, je suis presque aveugle; j'écris de ma main, et le plus gros que je peux. Celui qui me soulageait dans ce bel art de mettre ses

idées et ses pensées en noir sur du blanc s'est fendu la tête par une chute horrible, et j'écris très lisiblement. Vous savez que j'ai écrit aussi au roi de la Chine, et je vous ai envoyé la lettre. Je m'imagine qu'on ne pourra représenter *Sophonisbe* et *le Dépositaire* que chez lui. J'ai prié, de votre part, M. Lantin d'ajouter quelques vers au quatrième acte; il était impossible de faire mander Massinisse par Scipion, parceque deux actes, dans cette piéce, finissent par un pareil message, et que M. Mairet saurait très mauvais gré à M. Lantin de cette répétition.

A l'égard du *Dépositaire,* je pense qu'il faut aussi mettre ce drame au cabinet. La cabale fréronique est trop forte, le dépit contre la statue trop amer, l'envie de la casser trop grande. De plus, la métaphysique et le larmoyant ont pris la place du comique. Le public ne sait plus où il en est. J'aime ce petit ouvrage; et plus je l'aime, plus je suis d'avis qu'on ne le risque pas. Je suis, dans mon désert, si éloigné de Paris et de son goût, que je n'oserais pas conseiller à Molière de donner *le Tartufe.* Il me paraît que le goût est égaré dans tous les genres, et que la littérature ne va pas mieux que les finances.

J'ai écrit à mademoiselle Daudet, conformément à ce que vous m'aviez mandé. Je l'aurais gardée très volontiers pendant six mois, et je lui au-

rais donné un petit viatique pour Paris; mais il s'est fait un tel bouleversement dans ma fortune, que je n'aurais pu rien faire pour la sienne. La saisie de tout mon argent comptant par M. l'abbé Terrai, dans le temps que j'établissais une colonie assez nombreuse, que je bâtissais huit maisons, et que je commençais à faire fleurir une manufacture, a été un coup de tonnerre qui a tout renversé. Figurez-vous un vieux malade obligé d'entrer dans tous les détails, accablé de soins, de vers, et de l'*Encyclopédie*: il n'y avait que vous et l'empereur de la Chine qui pussent me consoler.

M. le duc de Choiseul a favorisé ma manufacture autant qu'il l'a pu; je souhaite que M. le duc de Prâlin envoie beaucoup de montres à son ami le bey de Tunis, et au prétendu nouveau roi d'Égypte Ali-bey; et même qu'il ne m'oublie pas, quand il aura procuré la paix entre Moustapha et Catherine. Je vous prie instamment de l'en faire souvenir.

On nous a menacés quelque temps de la guerre et de la peste; mais, Dieu merci, nous n'avons que la famine, du moins dans nos cantons. Le blé vaut plus de cinquante francs le setier, depuis un an, à trente lieues à la ronde. Je ne sais pas ce qu'ont opéré messieurs les économistes ailleurs, mais je soupçonne messieurs les Welches de ne pas entendre parfaitement l'économie.

A l'égard de l'économie des pièces de théâtre, je vous dirai que M. le maréchal de Richelieu refuse son suffrage à Mairet; et c'est encore une raison pour ne la pas hasarder. Les sifflets sont encore plus à craindre que la disette. Mes deux aimables et chers anges, vivez aussi gaiement qu'il est possible; et si vous rencontrez M. Séguier, recommandez-lui d'être sobre en réquisitoires, à moins qu'il n'en fasse pour des filles. Et, sur ce, je me mets à l'ombre de vos ailes, au milieu de quatre pieds de neige.

LETTRE ĀDCV.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

24 novembre.

Le vieux malade de Fernei, monsieur, vous doit depuis long-temps une réponse; il vous l'envoie de la Chine, et peut-être trouverez-vous les vers un peu chinois. Quand vous n'aurez rien à faire, et que vous voudrez écrire à ce vieillard, je vous prie de donner votre lettre à M. Marin; vous pourrez me dire à cœur ouvert tout ce que vous penserez; j'aime bien autant votre prose que vos vers.

C'est au bout de trois ans que j'ai su votre demeure par M. Marin, à qui je l'ai demandée. Si

vous m'en aviez instruit, je vous aurais remercié plus tôt, tout malade que je suis. Je ne vous ai point écrit depuis la mort de M. Damilaville, notre ami; il se chargeait de mes lettres et de mes remerciements.

Il y a toujours dans vos vers des morceaux pleins d'esprit et d'imagination; on se plaint seulement de la profusion qui empêche qu'on ne retienne les morceaux les plus marqués. Vous trouverez ma lettre bien courte, pour tant de beaux vers dont vous m'avez honoré; mais pardonnez à un malade qui est absolument hors de combat, et qui sent tout votre mérite beaucoup plus qu'il ne peut vous l'exprimer.

LETTRE ĀDCVI.

A M. DE LISLE DE SALES [1].

25 novembre.

Je suis bien sûr, monsieur, que vos *Mélanges sur Suétone* [2] me donneront autant de plaisir que

[1]* J. B. Isoard de Lisle de Sales, né à Lyon en 1743. Il fut quelque temps oratorien. Sa *Philosophie de la Nature*, qui n'était d'abord qu'en 3 vol. in-12, lui attira d'injustes persécutions. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages tant historiques que philosophiques et littéraires, membre de l'Institut, il mourut à Paris le 22 septembre 1816. (L. D. B.)

[2]* *Histoire des Douze-Césars*, traduite en français par Ophellot

votre dernier ouvrage, et que j'y trouverai partout la main du philosophe.

Je mets une différence essentielle entre la *Philosophie de la Nature* et le *Système de la Nature*. Il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquents dans le *Système*, mais tout le reste est déclamation et répétition. L'auteur suppose tout et ne prouve rien. Son livre est fondé sur deux grands ridicules: l'un est la chimère que la matière non pensante produit nécessairement la pensée, chimère que Spinosa même n'ose admettre; l'autre, que la nature peut se passer de germes. Je ne vois pas que rien ait plus avili notre siécle que cette énorme sottise. Maupertuis fut le premier qui adopta la prétendue expérience du jésuite anglais Needham, qui crut avoir fait, avec de la farine de seigle, des anguilles qui, le moment d'après, engendraient d'autres anguilles. C'est la honte éternelle de la France que des philosophes, d'ailleurs instruits, aient fait servir ces inepties de base à leurs systèmes.

Vous êtes bien loin, monsieur, de tomber dans de pareils travers, et je n'ai vu, dans votre livre, que du génie, du goût, des connaissances, et de la raison.

Vous vous défiez, sans doute, de tout ce que

de La Pause (De Lisle de Sales), avec des mélanges philosophiques et des notes. Paris, 1771, 4 vol. in-8°. (L. D. B.)

rapportent des voyageurs qui ont ignoré la langue des pays dont ils parlent; défiez-vous aussi des écrivains qui vous ont dit que Newton, dans sa vieillesse, n'entendait plus ses ouvrages. Pemberton dit expressément le contraire, et je puis vous le certifier. Sa tête ne s'affaiblit que trois mois avant sa mort, dans les douleurs de la gravelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE ĀDCVII.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 26 novembre.

Madame, il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros Moustapha à vous demander la paix; mais, au nom de Jésus-Christ notre sauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre majesté impériale sera devenue son amie, je l'appellerai sa Hautesse. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambassadeur d'Angleterre deux fois par semaine, et qu'il lui parlait en italien; j'ai bien de la peine à le croire; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des souveraines fort supérieures en tout aux Moustapha, qui parlent plusieurs langues en perfection; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il

ait ce mérite, et qu'il ait chez lui une Académie.

On dit aussi qu'il va confier ses armées invincibles à son frère, ce qui contredit un peu les desseins pacifiques qu'on lui attribue; mais son frère en sait-il plus que lui? et puisqu'il est padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ses armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre Orlof, qui valent mieux que les quatre fils Aymon, et qui sont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaise que l'insolence ottomane: toutes les deux sont dans la détresse qu'elles méritent. Vive le roi de la Chine qui fait des vers, et qui est en paix avec tout le monde!

J'avoue à votre majesté que je déteste le gouvernement papal; je le trouve ridicule et abominable; il a abruti et ensanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de siècles. Mais le Ganganelli, qui régne aujourd'hui, est un homme d'esprit qui sent apparemment combien il est honteux de laisser la ville de Constantin à des barbares, ennemis de tous les arts; et qu'il faut préférer des Grecs, quoique schismatiques, à des mahométans.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Chypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des

Vénitiens, qui pouvaient reprendre Candie en trois mois; encore moins l'impératrice-reine, à qui Belgrade, la Bosnie et la Servie étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, madame, de mes réflexions; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

LETTRE ĀDCVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 26 novembre.

Mon héros me gronde quelquefois de ce que je ne l'importune pas de toutes les sottises auxquelles se livre un vieux malade dans sa retraite. Je ne sais si mon commerce avec le roi de la Chine vous amusera beaucoup. Comme il est assez gai, j'ai cru que vous pourriez pardonner la hardiesse en faveur de la plaisanterie. Je crois que je suis à présent en correspondance avec tous les rois, excepté avec le roi de France; mais de tous ces rois, il n'y en a pas un jusqu'à présent qui protége la manufacture que j'ai établie dans mon hameau. On y fait pourtant les meilleures montres de l'Europe, et bien moins chères que celles de Londres

et de Paris. M. le cardinal de Bernis pouvait très aisément favoriser cet établissement en cour de Rome, et il ne l'a point fait. Je ne me suis jamais senti mieux excommunié.

Vous savez bien, monseigneur, que la *Sophonisbe* rapetassée est de M. Lantin, de Dijon. Cette pièce, à la vérité, ridicule, mais qui l'emporta autrefois sur la *Sophonisbe* de Corneille, non moins ridicule et beaucoup plus froide, mérite votre protection, puisque c'est la première qui ait fait honneur au Théâtre-Français. Il y a cent quarante ans qu'elle est faite.

Je prends la liberté de vous demander plus vivement votre protection pour M. Gaillard, qui sollicite la place du jeune Moncrif. L'historien de François Ier vaut mieux que l'historien des chats. Conservez toujours vos bontés à celui de Louis XIV et au vôtre.

LETTRE ĀDCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 novembre.

J'ai changé d'avis, mon cher ange, depuis ma dernière lettre; je me suis repris d'amitié pour Ninon, pour Gourville et pour madame Aubert.

Cette madame Aubert n'était point annoncée, et il faut annoncer tout le monde dans une bonne maison : c'est la politesse du théâtre.

J'ai ri en la relisant. Si le public ne rit pas, il a tort : on riait autrefois. La comédie larmoyante n'est qu'un monstre. Vous verrez avec M. Marin s'il faut jouer, ou imprimer avec la préface de M. l'abbé de Château-Neuf.

A l'ombre de vos ailes.

LETTRE ĀDCX.

A FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Fernei, le 28 novembre.

Monseigneur, la famille royale de Prusse a grande raison de ne pas vouloir que son ame soit anéantie. Elle a plus de droit que personne à l'immortalité.

Il est vrai qu'on ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons, c'est que le Maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penser et de connaître la vertu. Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut,

sans doute, que Dieu ait accordé la pensée à une monade, qu'il fera penser après nous; rien n'est contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir Dieu, les anges, les esprits, et de savoir précisément pourquoi Dieu a formé le monde, quand on ne sait pas pourquoi on remue son bras à sa volonté.

Le doute n'est pas un état bien agréable, mais l'assurance est un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Système de la Nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'est l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, sans avoir seulement tenté d'en prouver l'impossibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage est pernicieux pour les princes et pour les peuples:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il existe; qu'il y a une intelligence suprême, un pouvoir immense,

un ordre admirable, et tout nous instruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde fesons de notre mieux; voilà ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé parmi toutes les misères et toutes les sottises attachées à soixante-dix-sept ans de vie.

Votre altesse royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui souhaite et j'ose lui prédire un bonheur digne d'elle et de ses sentiments. Je vous ai vu enfant, monseigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite-vérole: je tremblais pour votre vie. Monseigneur votre père m'honorait de ses bontés; vous daignez me combler de la même grace, c'est l'honneur de ma vieillesse, et la consolation des maux sous lesquels elle est prête à succomber. Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, etc.

LETTRE ĀDCXI.

A M. VERNES.

30 novembre.

Le vieux malade à qui M. Vernes a fait la faveur d'écrire, est actuellement dans un état déplorable. Dès qu'il sera un peu mieux, il suppliera M. Vernes de vouloir bien ne pas oublier de le venir voir

avec son ami M. Palissot. Il présente ses respects à l'un et à l'autre. V.

LETTRE ĀDCXII.

A CHRISTIAN VII,

ROI DE DANEMARCK.

Novembre.

Sire, M. d'Alembert m'a instruit des bontés de votre majesté pour moi. Tant de générosité de votre part ne m'étonne point; mais l'objet m'en étonne: ce n'était pas sans doute à un simple citoyen comme moi qu'il fallait une statue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modestie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent, qui emportent les vœux de tous les peuples chez lesquels ils ont été, qui ne revoient leurs sujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je suis près de finir ma carrière, lorsque votre majesté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire répand sur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je sens combien il est flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

LETTRE ĀDCXIII.

A M. BERTRAND.

Fernei, 3 décembre.

Mon cher philosophe, on peut tirer une très bonne quintessence de la grosse bouteille que vous m'avez envoyée. Sans précision et sans sel on ne tient rien. Le monde est rassasié de dissertations sur le monarchique, le démocratique, le métaphysique, le poétique, et le narcotique.

Si Bayle fesait son Dictionnaire, son libraire serait ruiné.

Je vous prie de me mander si l'*Encyclopédie* in-4° réussit; s'il y a des additions considérables; si elle mérite qu'on l'achète, ou s'il faut s'en tenir à ne pas multiplier les êtres sans nécessité. *Vale.* V.

LETTRE ĀDCXIV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 4 décembre.

Je vous suis obligé des beaux vers joints à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à Embden a apporté une lettre en vers de cet empereur, et comme on sait que j'aime la poésie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire: mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur Arnulphius Enserius Quadrazius. Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parcequ'il est d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes, qu'on ne doit point envisager comme défectueuses lorsqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès des Russes et de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Égypte; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous, qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Moustapha avec sa pipe est allié des Welches et de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que, s'il n'y avait un Grand-Turc, le temple de Jérusalem serait rebâti; qu'il n'y aurait plus de sérail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'*Alcoran?* et qu'enfin, quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation. FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDCXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 décembre.

Il y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que Palissot ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai comme les gens du peuple: *J'en retiens part:* tant ses satires me paraissent redoutables!

M. Du Pati était encore au secret quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il était sorti de Pierre-Encise, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant au réquisitorien que j'ai trouvé par-tout, à Lyon et à Montpellier, sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage:

> Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
> Trouverai-je par-tout un *maraud* que j'abhorre *?

On prétend que, dans son discours des mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier, non plus qu'un barbet qu'on a rossé, et qui vient vous lécher les jambes.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très vrai que ce prince

* Dans *Andromaque*, act. V, sc. v, au lieu de *maraud* on lit *rival.*

m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les sentiments que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions, qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'est pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, si, comme je l'espère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse, et des miens, de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grace, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre sa réponse, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a imposé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de penser pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion que ce qu'il n'a pu absolument se dispenser de faire, et il y a sûrement bien loin de là à être déclamateur, persécuteur, et assassin.

Nous avons, dites-vous, pour notre Église, l'empereur de la Chine, le roi de Prusse, la czarine, le roi de Danemarck, etc., etc. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine:

Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici:
C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

LETTRE ĀDCXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

5 décembre.

Vous avez vu, madame, finir votre ami que vous aviez déja perdu. C'est un spectacle bien triste; vous l'avez supporté pendant plus de deux années. Le dernier acte de cette fatale pièce fait toujours de douloureuses impressions. Je suis actuellement, sans contredit, le premier en date de vos anciens serviteurs. Cette idée redouble mon chagrin de ne vous point voir, et de me dire que peut-être je ne vous reverrai jamais.

Je regrette jusqu'au fond de mon cœur le président Hénault: je le rejoindrai bientôt; mais où? et comment? On chantait à Rome, et sur le théâtre public, devant quarante mille auditeurs: « Où « va-t-on après la mort? où l'on était avant de « naître. »

On voudrait cuire aujourd'hui, devant quarante mille hommes, celui qui répéterait ce passage de Sénéque. Nous sommes encore des polissons et des barbares. Il y a des gens d'un très grand mérite chez les Welches, mais le gros de la

nation est ridicule et détestable. Je suis bien aise de vous le dire avec autant de franchise que je vous dis combien je vous aime, combien j'estime votre façon de penser, à quel point je regrette d'être loin de vous.

Je voudrais bien savoir s'il y a quelques particularités intéressantes dans le testament du président. Je serais bien fâché qu'il y eût quelque trait qui sentît encore le père de l'Oratoire. Je voudrais que, dans un testament, on ne parlât jamais que de ses parents et de ses amis.

Adieu, madame; conservez votre santé, et quelquefois même de la gaieté : mais n'est pas gai qui veut; et ce monde, en général, ne réjouit pas les esprits bien faits. Mille tendres respects.

LETTRE ĀDCXVII.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

5 décembre.

Puisque M. le marquis de Condorcet tolère les vers, le roi de la Chine le prie de le tolérer. Il avait envoyé un exemplaire pour vous, monsieur, à votre compagnon de voyage. Je ne sais si on oublie Pékin quand on est à Paris. Cet exemplaire français n'est imprimé que dans une sorte de caractères. Vous savez qu'à la Chine on en a employé

soixante-quatre pour rendre l'impression et la lecture plus faciles. C'est de la pâture pour messieurs des inscriptions et belles-lettres. Au reste, je ne doute pas que le roi de la Chine n'aime aussi les mathématiques. Pour moi, monsieur, j'aime passionnément les deux mathématiciens qui ont autant de justesse que de grace dans l'esprit.

Je suis très malade, et tout de bon, quoique l'hiver soit doux. La faculté digérante me quitte, et par conséquent la faculté pensante. Il me reste l'aimante; j'en ferai usage pour vous tant que je serai dans l'état du président Hénault, dont j'approche fort; j'entends l'état où il était avant de finir. C'est peu de chose qu'un vieil académicien.

La faculté écrivante me quitte. Le vieil ermite vous assure de ses tendres respects.

LETTRE ĀDCXVIII.

A M. LAUS DE BOISSY,

RÉDACTEUR DU SECRÉTAIRE DU PARNASSE.

A Fernei, 7 décembre.

Monsieur, j'ai reçu votre *Secrétaire du Parnasse*. S'il y a beaucoup de piéces de vous dans ce recueil, il y a bien de l'apparence qu'il réussira long-temps; mais je crois que votre secrétaire n'est pas le mien. Il m'impute une épître à mademoiselle Ch..., ac-

trice de la comédie de Marseille[1]. Je n'ai jamais connu mademoiselle Ch...., et je n'ai jamais eu le bonheur de courtiser aucune Marseillaise. Le *Journal encyclopédique* m'avait déja attribué ces vers, dans lesquels je promets à mademoiselle Ch....

Que malgré les *Tisiphones*
L'amour unira nos *personnes.*

Je ne sais point quelles sont ces *Tisiphones,* mais je vous jure que jamais la *personne* de mademoiselle Ch.... n'a été unie à la mienne, ni ne le sera.

Soyez bien sûr encore que je n'ai jamais fait rimer *Tisiphone,* qui est long, à *personne,* qui est bref. Autrefois, quand je fesais des vers, je ne rimais pas trop pour les yeux, mais j'avais grand soin de l'oreille.

Soyez très persuadé, monsieur, que *mon barbare sort* ne m'a jamais ôté *la lumière des yeux* de mademoiselle Ch...., et que je *n'erre point dans ma triste carrière.* Je suis si loin *d'errer dans ma carrière,* que, depuis deux ans, je sors très rarement de mon lit,

[1] * Cette *Épître écrite de la campagne à mademoiselle Ch**** (Chéré), *actrice de la comédie de Marseille*, se trouve dans différents recueils, et commence par ces vers :

O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes !

L'objet est mademoiselle Chéré, l'auteur *amoureux* est Piron. (N. D.)

et que je ne suis jamais sorti de celui de mademoiselle Ch..... Si je m'y étais mis, elle aurait été bien attrapée.

Je prends cette occasion pour vous dire qu'en général c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas de rimes redoublées qui ne disent rien, ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Je ne connais pas l'amant de votre gentille Marseillaise, mais je lui conseille d'être un peu moins prolixe.

D'ailleurs toutes ces épîtres à Aglaure, à Flore, à Phyllis, ne sont guère faites pour le public : ce sont des amusements de société. Il est quelquefois aussi ridicule de les livrer au libraire, qu'il le serait d'imprimer ce qu'on a dit dans la conversation.

Messieurs Cramer m'ont rendu un très mauvais service, en publiant les fadaises dans ce goût qui me sont souvent échappées. Je leur ai écrit cent fois de n'en rien faire. Les vers médiocres sont ce qu'il y a de plus insipide au monde. J'en ai fait beaucoup, comme un autre ; mais je n'y ai jamais mis mon nom, et je ne le mettais à aucun de mes ouvrages. Je suis très fâché qu'on me rende responsable, depuis si long-temps, de ce que j'ai fait et de ce que je n'ai point fait; cela m'est arrivé dans des choses plus sérieuses. Je ne suis qu'un vieux laboureur réformé à la suite des *Éphémérides du Citoyen,* défrichant des campagnes arides,

et semant avec le semoir, n'ayant nul commerce avec mademoiselle Ch...., ni avec aucune *Tisiphone*, ni avec aucune *personne* de son espèce agréable.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

P. S. J'ajoute encore que je ne suis point né en 1696, comme le dit votre graveur, mais en 1694, dont je suis plus fâché que du peu de ressemblance.

LETTRE ĀDCXIX.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

7 décembre.

J'ai commandé sur-le-champ, madame, à mes Vulcains quelque chose de plus galant que la ceinture de Vénus, pour madame la marquise de Chalvet, la Toulousaine. Elle aura cercle de diamants, boutons, repoussoir, aiguilles de diamants, crochet d'or, chaîne d'or colorié. Vous aurez du très beau et du très bon. J'ai un des meilleurs ouvriers de l'Europe : c'était lui qui fesait à Genève les montres à répétition, où les horlogers de Paris mettaient leur nom impudemment. Je ne saurais vous dire le prix actuellement. Cela dépendra de la beauté des diamants.

Vous voulez peut-être, madame, des chaînes de marcassites séparément; c'est sur quoi je vous demande vos ordres. Les chaînes ordinaires sont d'argent doré, dont chaque chaton porte une pierre : ces chaînes valent six louis d'or.

Celles dont les chatons portent des pierres appelées jargon, qui imitent parfaitement le diamant, valent onze louis.

Voilà tout ce que je sais de mes fabricants, car je ne les vois guère : ils travaillent sans relâche. Vous prétendez que j'en fais autant de mon côté, vous me faites bien de l'honneur. Je n'ai guère de moments à moi; il m'a fallu bâtir plus de maisons que le président Hénault n'en avait dans le quartier Saint-Honoré ; et il me faut à présent combattre la famine. Le pain blanc vaut chez nous huit sous la livre. J'ai envie d'en porter mes plaintes aux *Éphémérides du Citoyen* [1].

Vous me dites que du temps des sorciers j'aurais été brûlé ; vraiment, madame, je le serais bien à présent, si on en croyait l'honnête gazetier ecclésiastique. Mais n'appelez point l'*Épître au roi de la Chine* un ouvrage; ce sont les vers de sa majesté chinoise qui sont un ouvrage considérable. On y trouve sa généalogie: il descend en droite

[1] * Bon journal d'économie qui commença à paraître en mai 1768, et dont Dupont de Nemours fut un des principaux collaborateurs. (L. D. B.)

ligne d'une vierge : cela n'est point du tout extraordinaire en Asie.

Je ne sais pas encore ce qui s'est passé au Parlement. Il a dû trouver fort mauvais qu'on veuille le policer, lui qui prétend avoir la grande et la petite police. Il ferait bien mieux peut-être de ne point ordonner des auto-da-fé pour des chansons.

La *Sophonisbe* de Lantin deviendra ce qu'elle pourra. On tâchera de trouver un quart d'heure pour envoyer quelques pompons à cette Africaine; mais la journée n'a que vingt-quatre heures, et on n'est pas sorcier comme vous le prétendez.

On dit que Le Kain est plus gras que jamais, et se porte à merveille; cela doit réjouir infiniment M. d'Argental; il aura enfin des tragédies bien jouées.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. Madame Denis leur est attachée autant que moi, c'est beaucoup dire. Mille respects.

LETTRE ĀDCXX.

A M. D'ALEMBERT.

10 décembre.

Mon cher philosophe, mon cher ami, il est important que nous ayons, avec M. Gaillard, un littérateur, quel qu'il soit, attaché à l'Académie, phi-

losophe et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de Malesherbes.

On dit aussi que le président De Brosses se présente. Je sais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres australes,* il a fait un livre sur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon, et ce qui est de lui, détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à son propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, si je le poursuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages suspects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choses à l'Académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de Sorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'Académie. Il n'y en a peut-être pas de plus propre à remplir ces deux objets que M. Marin; il a réussi dans quelques histoires bien écrites; il a fait de jolis vers; il a obligé tous les gens de lettres; il est dans un âge et dans une place qui répondent de sa conduite : voyez ce que vous pouvez faire. Je crois que de tous les littérateurs, c'est celui dont

vous serez le plus content. Je devine très bien quelle est la souscription dont vous me parlez; cela serait charmant.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie, et vous ferez très bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de Condorcet et vos autres amis.

LETTRE ĀDCXXI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

10 décembre.

M. Lantin, de Dijon, présente ses respects à M. de Thibouville et aux anges; il les supplie de se contenter du petit billet qu'il leur envoie; il lui est impossible de s'occuper davantage des affaires des Romains; il en a de si pressantes au sujet d'une colonie moderne et de la famine qui est dans son pays, que sa pauvre petite ame en est tout entreprise.

Il s'est trompé, en écrivant que M. le maréchal de Richelieu n'était pas pour *Sophonisbe;* c'est bien vraiment tout le contraire.

Le susdit Lantin pense qu'il sera nécessaire de faire annoncer la *Sophonisbe* comme la véritable

pièce de Mairet, dont on a retouché le style, et comme la première pièce qui ait fondé le Théâtre-Français, ce qui est très vrai et trop oublié.

Il est à croire que *Sophonisbe* aura bien autant de représentations que *Venceslas*, et pourra servir un peu à ranimer le théâtre.

Il est assez singulier que ce soit un Américain* qui débute par Zamore; la balle va au joueur.

Madame Denis fait mille compliments à M. de Thibouville. Qu'il conserve sa bienveillance pour celui qui n'est ni Jean ni Pierre, qui n'aime point du tout le raisonné de Pierre, et qui n'approche point du senti de Jean.

LETTRE ĀDCXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 12 décembre.

SCIPION, à la fin de la scène seconde du cinquième acte, après ces mots, *mériter son estime.*

(à un tribun.)

Vous, au prochain rivage, ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder;
Mais en mêlant sur-tout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du sénat qu'il faut exécuter,
Sont de vaincre les rois, non de les insulter.

* C'est l'acteur La Rive qui est ainsi désigné.

Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez d'un Romain la modeste hauteur;
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur.
Dédaignez avec moi des vanités frivoles;
Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient [1].

Voilà, mes anges, un petit alongement pour la queue trop écourtée de *Sophonisbe*. Je vous prie de communiquer à Le Kain cette petite satire des Romains ampoulés qu'on a trop mis sur le théâtre. Je n'aime point cette enflure et ces échasses que les sots admirent et écoutent bouche béante.

Au reste, quand vous aurez relevé de couche votre infante, quand vous aurez déterminé la guerre ou la paix au sujet d'une île déserte dans l'autre monde, mandez-moi, je vous prie, si vous faites jouer M. Lantin de Damerei. Mandez-moi sur-tout si M. le duc de Duras est à Paris; s'il revient; quand il revient: c'est pour une affaire qui pourra amuser mes anges.

Il faudra du courage.

Préparez-vous.

Vous ne laisserez pas d'être surpris.

[1] Ces vers se trouvent dans les Variantes de *Sophonisbe;* mais comme ils ne sont pas conformes à l'original, on les rétablit ici très exactement.

LETTRE ĀDCXXIII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 12 décembre.

Le damné de philosophe contre lequel vous êtes en colère ne se contente pas de raisonner à perte de vue, il se met à rêver, et il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de me conformer à ses volontés. Voici ses fariboles, que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de *Barbe-Bleue* et des *Mille et une,* etc. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante, qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poétique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philosophes tudesques et professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame: la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Moustapha ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque: *Connais-toi toi-même*[1], qui veulent savoir ce qu'ils sont, et qui, à mesure qu'ils avancent en connaissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru savoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui sait à quoi s'en tenir; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'Église, et je parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret, et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience

[1] * Γνῶθι σεαυτόν. Platon. (L. D. B.)

de dérober un moment. Ses moments sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.* FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDCXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 décembre.

Je vous ai déja averti, il y a quelques jours, mon cher et illustre maître, que le président De Brosses est sur les rangs pour l'Académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ses partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition, si nous ne fesons pas l'impossible pour la parer. Or vous saurez que le grand promoteur de ce plat président est le doucereux Foncemagne, qui peut-être craindrait de vous désobliger s'il savait que vous serez offensé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'Argental, intime ami de Foncemagne, et que M. d'Argental parlât à Foncemagne de votre part. Vons auriez soin de mettre dans votre lettre quelque chose d'honnête pour Foncemagne, qui en serait flatté, qui vraisemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore aussi vraisemblablement que vous avez à vous plaindre du président De Brosses. Il serait bon aussi que vous en écrivissiez fortement à l'abbé de Voisenon, qui sans cela pourrait être favorable au président, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui assure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du président Hénault.

Il paraît jusqu'à présent que la place de Moncrif sera pour Gaillard ; ce choix n'est pas délicieux, mais passable : encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour La Harpe, je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce moment, et que nous ne réussirions pas, si ce n'est peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous sauver d'un mauvais choix, c'est de prendre l'abbé Delille, ou d'engager quelqu'un de la Cour à se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître; écrivez à M. d'Argental et à l'abbé de Voisenon, et sur-tout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai jusqu'à la fin *tuus ex animo.*

LETTRE ĀDCXXV.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, le 2-13 décembre.

Monsieur, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, etc. ! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité: eh bien ! apprenez que votre cher Brahilow a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé, et le siége levé.

Le comte de Romanzof s'est fâché: il a envoyé une seconde fois le général-major Glébof, avec un renfort vers ce Brahilow. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions? point du tout. A la seconde approche de nos troupes

ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. Glébof y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Bucharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parceque vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal Romanzof envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlow sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soulthcha, qui est à quinze werstes de l'endroit où le visir était campé. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le visir, ayant appris cette petite incartade, leva son camp et s'en fut avec son monde à Babadagi.

Voilà où nous en sommes, et, s'il plaît à Moustapha, nous continuerons, quoique pour le bien de l'humanité il serait bien temps que ce seigneur-là se rangeât à la raison.

M. Tottleben est allé attaquer Poti sur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des successeurs de Mithridate; mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie disent ma dernière escadre à Mahon. Si le sultan ne se ravise, je lui en enverrai encore une demi-douzaine: on dirait qu'il y prend plaisir.

La maladie présente des Anglais ne saurait être guérie que par une guerre: ils sont trop riches et désunis: une guerre les appauvrira et réunira les esprits. Aussi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Ayres.

Vous voyez, monsieur, que je réponds à plusieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le séjour du prince Henri de Prusse, qui part aujourd'hui pour voir Moscou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné plusieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une mascarade à laquelle il se trouva trois mille six cents personnes. A l'heure du souper, entrée d'Apollon, des *quatre Saisons*, et des *douze Mois* de l'année ; c'étaient des enfants de huit à dix ans, choisis dans les instituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux sexes. Apollon, par un petit discours, invita la compagnie de se rendre dans le salon préparé par les Saisons, puis il ordonna à sa suite de présenter leurs dons à ceux à qui ils étaient destinés.

Ces enfants s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joint leurs petits compliments, qui, il est vrai, ne sont que des enfantillages.

Les cent vingt personnes qui devaient souper dans la salle des *Saisons* s'y rendirent. Elle était ovale, et contenait douze niches, dans chacune desquelles il y avait une table pour dix personnes. Chaque niche représentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conséquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la salle, et sur laquelle il y avait, outre la foule des masques, quatre orchestres.

Lorsqu'on fut placé à table, les quatre Saisons, qui avaient suivi Apollon, se mirent à danser un ballet avec leur suite : ensuite arriva Diane et ses nymphes. Lorsque le ballet fut fini, la musique, composée par Traïetto pour cette fête, se fit entendre, et les masques entrèrent. A la fin du souper, Apollon vint dire qu'il priait la compagnie de se rendre au spectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la salle, on avait dressé un théâtre où ces mêmes

enfants jouèrent la petite comédie de *l'Oracle*[1], après laquelle l'assemblée trouva tant de plaisir à la danse, qu'on ne se retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête avait été préparée avec tant de mystère, qu'on ignorait qu'il y eût autre chose qu'un bal masqué. Vingt et un appartements étaient remplis de masques : la salle des Saisons avait dix-neuf toises de long, et elle était large à proportion.

Je pense qu'Ali-Bey ne pourra que trouver son compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs sont très contents de lui, qu'il est tolérant, brave, et juste.

Ne trouvez-vous pas singulières cette frénésie qui a pris à toute l'Europe de voir la peste par-tout, et les précautions prises en conséquence, tandis qu'elle n'est qu'à Constantinople, où elle n'a jamais cessé? J'ai pris mes précautions aussi. On parfume tout le monde jusqu'à étouffer, et cependant il est très douteux que cette contagion ait passé le Danube.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et continuez-moi votre amitié; personne n'en connaît mieux le prix que moi.

CATERINE.

LETTRE ĀDCXXVI.

A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

A Fernei, 14 décembre.

Monsieur, je crois vous avoir mandé que j'ai soixante-dix-sept ans; que de douze heures j'en

[1] * Comédie en un acte et en prose par Saint-Foix, jouée en 1740. (L. D. B.)

souffre onze ou environ; que je perds la vue dès que mes déserts sont couverts de neige; qu'ayant établi des fabriques de montres tout autour de mon tombeau, dans mon petit village où l'on manque de pain, malgré les *Éphémérides du Citoyen,* je me trouve accablé des maux d'autrui encore plus que des miens; que j'ai très rarement la force et le temps d'écrire, encore moins de pouvoir être philosophe. Je vous dirai ce que répondit Saint-Évremont à Waller, lorsqu'il se mourait, et que Waller lui demandait ce qu'il pensait sur les vérités éternelles et sur les mensonges éternels: « M. Waller, vous me prenez trop à votre « avantage. »

Je suis avec vous, monsieur, à-peu-près dans le même cas: vous avez autant d'esprit que Waller; je suis presque aussi vieux que Saint-Évremont, et je n'en sais pas autant que lui.

Amusez-vous à rechercher tout ce que j'ai cherché en vain pendant soixante ans. C'est un grand plaisir de mettre sur le papier ses pensées, de s'en rendre un compte bien net, et d'éclairer les autres en s'éclairant soi-même.

Je me flatte de ne point ressembler à ces vieillards qui craignent d'être instruits par des hommes qui sortent de la jeunesse. Je recevrai, avec grande joie, une vérité aujourd'hui, étant condamné à mourir demain.

Continuez, monsieur, à rendre vos vassaux heureux, et à instruire vos anciens serviteurs. Mais que je traite avec vous, par lettres, des choses où Aristote, Platon, saint Thomas, et saint Bonaventure se sont cassé le nez, c'est ce qu'assurément je ne ferai pas: j'aime mieux vous dire que je suis un vieux paresseux qui vous est attaché avec le plus tendre respect, et cela de tout son cœur.

LETTRE ĀDCXXVII.

A M. DU PATI,

AVOCAT-GÉNÉRAL DU PARLEMENT DE BORDEAUX *.

15 décembre.

Monsieur, le jour que j'appris votre étrange malheur, on imprimait à Genève des *Questions sur l'Encyclopédie,* et je mis vite, au troisième volume, page 144, votre nom à côté de celui du chancelier d'Aguesseau; c'est-à-dire que je fis cet honneur à ce magistrat, qui n'était pas, comme vous, philosophe et patriote.

Je voudrais bien savoir comment on peut s'y prendre pour mettre ce livre à vos pieds, car rien ne passe. Pour cette lettre, elle passera, et elle vous dira, monsieur, que si mon âge de soixante-

* Alors détenu à Pierre-Encise.

dix-sept ans et mes maladies m'empêchent de venir vous parler d'Henri IV et de vous, rien ne m'empêchera de vous assurer du zèle, de l'estime, et du respect de votre très humble, etc.

LETTRE ĀDCXXVIII.

DE CHRISTIAN VII,

ROI DE DANEMARCK.

Friederichsberg, ce 15 décembre.

Monsieur de Voltaire, toujours poli et plein d'eprit, je sais bien à quoi je dois ce que sa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à sa politesse ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue suite de ses actions. Vous réussissez à faire des heureux en éclairant les hommes et leur apprenant à penser librement. Je suis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un souverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obstacles qui s'opposent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes sujets. Vous vous occupez présentement à délivrer un nombre considérable des hommes du joug des ecclésiastiques, le plus dur de tous, parceque les devoirs de la société ne sont connus que de la tête de ces messieurs, et jamais sentis de leur cœur. Ceci vaut bien se venger des barbares.

Je suis avec beaucoup d'estime, votre affectionné,

CHRISTIAN.

LETTRE ĀDCXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND[1].

16 décembre.

Je m'en étais douté : il y a trente ans que son ame n'était que molle et point du tout sensible; qu'il concentrait tout dans sa petite vanité; qu'il avait l'esprit faible et le cœur dur; qu'il était content pourvu que la reine trouvât son style meilleur que celui de Moncrif, et que deux femmes se le disputassent; mais je ne le disais à personne. Je ne disais pas même que ses *Étrennes Mignones*[2] ont été commencées par Du Molard et faites par l'abbé Boudot.

[1] * Cette lettre semble avoir été provoquée par le passage suivant d'une lettre de madame du Deffand à Voltaire, datée du 9 du même mois : « Vous savez qu'il était devenu dévot ou plutôt qu'il en « avait embrassé l'état. Son esprit n'était pas convaincu, ni son « cœur n'était pas touché; mais il remplaçait les plaisirs et les amu- « sements auxquels son âge le forçait de renoncer par de certaines « pratiques. La messe, le bréviaire, etc., toutes ces choses étaient « pour lui comme la question : elles lui fesaient passer une heure « ou deux. » (L. D. B.)

[2] * Plusieurs *Étrennes mignones*, et entre autres le *Véritable calendrier chronologique*, donnaient des listes de naissances, de morts, et d'évènements classés à-peu-près comme dans le *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France* du président Hénault.

(L. D. B.)

Je reprends toutes les louanges que je lui ai données.

Je chante la palinodie ;
Sage du Deffand, je renie
Votre président et le mien.
A tout le monde il voulait plaire ;
Mais ce charlatan n'aimait rien ;
De plus, il disait son bréviaire.

Je voudrais, madame, que vous sussiez ce que c'est que ce bréviaire, ce ramas d'antiennes et de répons en latin de cuisine !

Apparemment que le pauvre homme voulait faire sa cour à Dieu, comme à la reine, par de mauvais vers.

Je suis dans la plus grande colère ; je suis si indigné que je pardonne presque au misérable La Beaumelle d'avoir si maltraité les *Étrennes Mignones* du président. Quoi ! ne pas vous laisser la moindre marque d'amitié dans son testament, après vous avoir dit pendant quarante ans qu'il vous aimait !

Sa petite ame ne voulait qu'une réputation viagère. Je suis très persuadé que l'ame noble de votre grand'maman trouvera cela bien infame.

Vous voulez des vers pour la *Bibliothèque Bleue*[1] ;

[1]* On en donna en 1776 une nouvelle édition dans laquelle le style fut rajeuni. Cette collection grand in-8° commence par l'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne;* on y trouve ensuite l'*Histoire de Robert-le-Diable, duc de Normandie.*

(L. D. B.

vous vous adressez très bien. En voici qui sont dignes d'elle:

La belle Maguelonne avec Robert-le-Diable
Valaient peut-être au moins les romans de nos jours.
Ils parlaient de combats, de plaisirs, et d'amours.
Mais tout ce papier bleu, quoique très estimable,
N'est plus regardé qu'en pitié;
Mon cœur en a senti la cause véritable:
On n'y parle point d'amitié.

N'est-il pas vrai, madame, que nous n'aurons point la guerre? C'est une obligation que la France aura encore au mari de votre grand'maman.

Je veux que vous m'écriviez dorénavant à cœur ouvert; nous n'avons rien à dissimuler ensemble; mais, quelque chose que vous ayez la bonté de m'écrire, faites contre-signer par votre grand'maman, ou envoyez votre lettre chez M. Marin, secrétaire-général de la Librairie, rue des Filles Saint-Thomas, qui me la fera tenir très sûrement; le tout pour cause.

LETTRE ĀDCXXX.

A M. DU PATI.

Décembre.

Le paquet dont vous m'avez honoré, monsieur,

et mon petit billet se sont croisés, comme vous l'avez vu. Ah! ah! vous êtes donc aussi des nôtres! votre poésie est pleine d'imagination. Tous les hommes éloquents ont commencé par faire des vers. Cicéron et César en firent avant d'être consuls; ils eurent l'un et l'autre de furieuses lettres de cachet: mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux être assassiné par ceux que l'on peut assassiner aussi, que de voir sa destinée dépendre entièrement de quatre mots griffonnés par un commis. Ce n'est pas moi qui vous écris cela, au moins; c'est un Suisse qui a soupé chez moi avec un Anglais. Pour moi, je n'écris à personne; je suis très vieux et très malade. Si vous voulez venir chez moi, vous me rendrez la vie, car vous me ferez penser. Je m'intéresse à vous comme un père à son fils, et le fils est très respecté par le père.

Mille très humbles et très tendres obéissances à M. de Bory.

LETTRE ĀDCXXXI.

A M. D'AGINCOURT [1],

FERMIER-GÉNÉRAL.

17 décembre.

Non, monsieur, je ne suis point assurément de

[1] * J. B. L. G. Seroux d'Agincourt, né à Beauvais le 6 avril 1730,

l'avis des sots et des ignorants qui pensent que les chevaliers romains, chargés du recouvrement des impôts publics, n'étaient pas des citoyens nécessaires et estimables. Je sais que Jésus-Christ les anathématise; mais en récompense il prit un commis de la douane pour un de ses évangélistes. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de messieurs les fermiers-généraux et de leur générosité, depuis que j'ai établi une petite colonie dans un désert qui n'est pas celui de Jean.

Je recommande encore cette colonie à leur bienveillance. Ces nouveaux habitants ne sont venus que sur la promesse royale, expédiée en bonne forme, d'être exempts de toutes charges et de tous droits jusqu'à nouvel ordre. Vous m'avouerez qu'un Suisse ne peut pas deviner qu'en France, il faut, d'un village à un autre, pour une livre de beurre, un *acquit à caution* qui coûte de l'argent.

Certainement l'intention du roi, ni celle des fermes-générales, n'est pas que des fabricants paient pour les outils qu'ils apportent.

Je laisse à votre humanité et à votre sagesse, et à celle de messieurs vos confrères, à vous arranger

mort à Rome le 24 septembre 1814. Antiquaire distingué, auquel on doit l'*Histoire de l'Art* par les monuments depuis sa décadence au cinquième siècle jusqu'à son renouvellement au quinzième. Paris, 1810 à 1823; 3 vol. in-fol. (L. D. B.)

avec M. le duc de Choiseul, quand il aura fondé la ville de Versoix. Vous pensez comme lui sur l'avantage du royaume. Je me flatte que nous lui aurons l'obligation de la paix parmi tant d'autres. Si la guerre se déclare, notre petit canton est perdu pour long-temps.

Oui, monsieur, j'ai dit que Newton et Locke étaient les précepteurs du genre humain, et cela est vrai ; mais Locke et Newton n'auraient pas mis le monde en feu pour une île déserte, située vers le pays des Patagons.

Il est encore très vrai que Louis XIV dut la paix d'Utrecht au ministère d'Angleterre ; mais ce n'est pas une raison pour que la France fasse la guerre au roi George III, qui n'en a certainement nulle envie.

Je vois, monsieur, que vous êtes patriote et homme de lettres autant pour le moins que fermier-général. Vous me faites souvenir d'Atticus, qui était fermier-général aussi ; mais c'était de l'empire romain.

LETTRE ADCXXXII.

A M. D'ALEMBERT.

19 décembre.

Je suis bien embarrassé, vrai ami, vrai philo-

sophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Léman je ne peux rien. Vous savez ce que je vous ai écrit sur Marin : Quels bons ouvrages a-t-il faits? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il est très utile aux gens de lettres. Le président nasillonneur a fait *les Fétiches*, et même *les Terres australes*, et n'a jamais été utile à personne. Si j'écris au petit abbé, il se mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui est arrivé plus d'une fois; si j'écris à d'Argental, il n'en parlera pas à Foncemagne, parcequ'il ne s'agit pas là de comédie: la seule ressource est Delille. Sa traduction des *Géorgiques* de Virgile est la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'est un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque espéce de grand seigneur?

Vous avez bien remarqué, sans doute, dans l'édit du roi contre le Parlement, ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le Parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils sont l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? Par ma foi, il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce

qu'il disait? Laleu prétend que non, mais c'est que Laleu n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu, je prends mon parti; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de Voisenon et à tous les gens de lettres intéressés à la chose*.

LETTRE ĀDCXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 décembre.

Que l'on fasse ou non la guerre aux Anglais, que le Parlement fasse ou non des sottises; moi je fais sottises et guerre.

Mes anges recevront par M. le duc de Prâlin un paquet. Ce paquet est la tragédie des *Pélopides;* c'est-à-dire *Atrée et Thyeste.* Il est vrai qu'elle a été faite sous mes yeux, en onze jours, par un jeune homme. La jeunesse va vite, mais il faut l'encourager.

Ma sottise, — vous la voyez.

Ma guerre est contre les Allobroges qui ont soutenu qu'un Visigoth, nommé Crébillon, avait

* Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de Voltaire renonçait au titre d'académicien, si on lui donnait le président De Brosses pour confrère.

fait des tragédies en vers français ; ce qui n'est pas vrai.

Mes divins anges, il y va ici de la gloire de la nation.

De plus, ce nasillonneur De Brosses, président, veut être de l'Académie ; c'est Foncemagne qui veut le faire entrer. Il est bon que Foncemagne sache que j'ai une consultation de neuf avocats de Paris, qui m'autorise à lui faire un procès pour dol.

J'enverrai cette consultation si on veut. Le président, pour détourner le procès, m'a écrit pour me faire entendre que, si je lui fesais un procès, il me dénoncerait comme auteur de quelques livres contre la religion, moi qui assurément n'en ai jamais fait.

J'enverrai la lettre, si on veut.

Tous les gens de lettres doivent avoir De Brosses en recommandation.

Mes anges diront à M de Foncemagne ce qu'ils voudront ; je m'en remets à leur bonté, discrétion, prud'homie, et à leur horreur contre de tels procédés.

LETTRE ĀDCXXXIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

20 décembre.

En vérité ce roi de la Chine écrit de jolies lettres. Mon Dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son Éloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif nommé David, et à nos badauds de Paris! Je soupçonne sa majesté Kien-long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de son armée, mais cent fois plus de sa personne, et je vous avoue, sire, que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où Kien-long-le-Grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; et, sans un Lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très grande fortune dans l'Occident; et, quoique un abbé Terrai m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me serait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez

pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours Kien-long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grace et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux, avec cette adresse : *Au roi;* car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse : *Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses états.* C'est un tribut payé à la bibliothéque du Sans-Souci de la Chine : je ne crois pas ce tribut digne de sa majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à Moustapha; je suis encore dans l'erreur sur Ali-Bey : elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque Juif sur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très bien ce que fesaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me

semble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Welches, et même les Ibères, n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

LETTRE ADCXXXV.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

A Fernei, 20 décembre.

Quoique vous ne me disiez rien, monsieur, vous savez pourtant que le Parlement a cessé ses fonctions, sans donner sa démission; qu'il a protesté contre l'édit; qu'il a envoyé deux fois le premier président au roi; que le roi n'a point voulu le voir. De tout cela vous ne nous en dites mot.

Mais nous vous demandons, madame Denis et moi, vos bons offices pour une chose qui nous intéresse très vivement, et qui ne demande pas même de délais.

C'est de savoir s'il est vrai que la république ait affranchi madame Denis de la qualité éminente

de serve de Genève. Nous avons à Gex un procès contre un seigneur, citoyen de Genève, nommé, non pas Choudens, mais de Choudens, ouvrier en montres, qui nous vendit, il y a dix ans, un petit domaine sur le chemin de Fernei à Tournei. Il le déclara libre; et quand nous eûmes signé, il se trouva qu'il était mortaillable en grande partie. Madame Denis fut donc serve de la sérénissime.

Aujourd'hui M. de Choudens, seigneur ouvrier de Genève, prétend, pour se disculper, et affirme dans ses mémoires, que la sérénissime a daigné nous affranchir de la servitude. Nous n'avons jamais entendu parler de cet affranchissement. Nous savons seulement que M. de Choudens, s'étant accommodé avec la république pour 500 francs, nous payâmes pour lui, à M. le grand trésorier, 500 livres à la décharge dudit Choudens.

Ce que nous vous demandons, monsieur, c'est de savoir du grand trésorier actuellement régnant s'il est vrai que la sérénissime ait affranchi depuis la dame Denis, et en ait fait une alliée de la république, au lieu d'une servante.

Nous croyons qu'il n'en est pas un mot, et nous vous supplions très vivement de vouloir bien requérir une attestation de M. le grand trésorier, par laquelle il soit constaté que nous avons payé entre ses mains, en tel jour, en telle année, la somme de 500 livres, pour la servitude dudit

Choudens, et qu'il n'a jamais été question d'un affranchissement.

Cela est très sérieux, quoique très ridicule. Nous vous prions de vouloir bien envoyer ce soir, chez Souchai, au Lion-d'Or, votre paquet que nous enverrons chercher demain. Nous vous aurons la plus grande obligation, et *viva*. V.

LETTRE ĀDCXXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 21 décembre.

Eh, mon Dieu! je ne sais plus si j'aî demandé à mon héros sa protection auprès de l'empereur de la Chine. En tout cas, voici mon placet que je lui présente*.

Les meurtriers du chevalier de La Barre et du lieutenant-général Lalli sont donc un peu humiliés; mais le sang en est-il moins répandu, et est-ce là une satisfaction?

Je souhaite à mon héros une bonne année de 1771. Ma bonne année sera celle de sa première gentilhommerie de la chambre en exercice, supposé que je sois alors en vie, ce que je ne crois pas.

On dit que l'Américain de mademoiselle Clai-

* L'*Épître au roi de la Chine*.

ron n'a pas extrêmement réussi; mais on espère qu'il réussira.

Je me mets aux pieds de mon héros.

LETTRE ĀDCXXXVII.

A M. D'ALEMBERT.

21 décembre.

Cher et digne philosophe, c'est pour vous dire que je fais part à Thomas de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je souhaite que cet auteur des *Fétiches,* petit persécuteur nasillonneur, n'ait point la place due aux La Harpe, aux Delille, aux Caperonnier, à Marin même, qui peut rendre des services aux gens de lettres; mais tâchez que MM. Duclos, Thomas, Marmontel, Saurin, Voisenon, gardent le secret. J'ai écrit à M. d'Argental, et l'ai prié de parler à Foncemagne, comme je vous l'ai mandé, et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le sache et ne me joue un mauvais tour; mais il faut savoir mourir pour la liberté. C'est une petite douceur de voir les assassins du chevalier de La Barre humiliés; mais n'importe par qui nous soyons écrasés, nous le serons toujours.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous savez du roi de Danemarck.

Puisque je suis en train de vous parler de rois, je vous avoue que Catau me néglige fort, et que le Grand-Turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne suis pas glorieux.

Je vous prie, mon très cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez Marin, secrétaire de la Librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez simplement pour adresse, à V., à Fernei.

LETTRE ĀDCXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 décembre.

J'étais bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'était pas, à beaucoup près, aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé Audra aurait pu se l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque, qui l'avait acceptee; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de semblable. Il a retiré cette démission; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avait reçue, sans même s'être pressé d'en faire usage; car, s'il se fût pressé, l'abbé aurait pu avoir un successeur avant

ses regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur, l'archevêque se serait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester professeur, il a presque accusé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni désigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouse, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impossible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux pût être professeur d'histoire et de religion; qu'il lui conseillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refusé de quitter; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, si on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y opposait pas, et qu'il s'en tiendrait là, si le parlement le renvoyait dans sa chaire; mais que l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il y avait entre cette conversation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés; au bout de ces huit jours il lui a pris une fièvre maligne dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit la cause; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il assure, d'autres désagréments qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son mandement, en manquant à sa parole, en retirant sa démission, en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait résisté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement, des évêques, de l'assemblée du clergé; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez, par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez être bien sûr

qu'il ne persécutera jamais personne; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérants. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse, et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que malintentionné pour l'abbé Audra. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui, et soyez sûr, encore une fois, que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très bon confrère, qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président De Brosses, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Foncemagne et l'archevêque de Lyon sont ses partisans zélés. Foncemagne n'a jamais eu à se plaindre de vous : au contraire. Pourquoi ne lui écririez-vous pas directement? cette lettre pourrait le déterminer. Je ne vous dirai point d'écrire à l'archevêque de Lyon, qui est un janséniste hypocrite; mais il pourrait gagner le duc de Nivernois, et vous feriez bien d'écrire à ce dernier, qui sûrement ne voudra pas vous déplaire. Quant à nos amis, qui sont au nombre de huit à dix, je vous en réponds. N'oubliez pas sur-tout d'écrire fortement à l'abbé de Voisenon, à qui d'ailleurs je parlerai, ainsi que Duclos, et à M. d'Argental, qui parlera à Foncemagne de son côté. M. Marin nous conviendrait certainement mieux que le président De Brosses, et à tous égards; mais je doute fort que nous puissions réussir, et il ne faut pas le compromettre. Parmi les dix

ou douze concurrents qui se présentent, et dont j'ai perdu le compte, il en est sur-tout deux qu'il nous importe d'écarter, et même de dégoûter pour toujours. Comme il y en a au moins un des deux qui pourra avoir beaucoup de voix, il faut nécessairement nous réunir pour quelque autre; et, d'après les informations que j'ai prises, il ne serait pas possible, à ce que je vois, de nous réunir pour M. Marin. Je le verrai ce matin, et je lui parlerai sur ce sujet avec amitié et confiance.

Adieu, mon cher maître; priez Dieu *ne quid respublica detrimenti capiat*[1], et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

LETTRE ĀDCXXXIX.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 22 décembre.

Madame, ma passion commence à être un peu malheureuse. Je ne sais plus de nouvelles ni de votre majesté impériale ni de mon ennemi Moustapha. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'est

[1]* *Videant consules ne quid respublica detrimenti capiat.* Formule du sénatus-consulte contre Catilina. (L. D. B.)

de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voisin*.

Je me suis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peste, et celle de la famine, pourraient suspendre le cours de vos conquêtes, et que votre majesté aurait peut-être le temps de s'amuser d'une espèce de petite *Encyclopédie*[1] nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y est parlé de votre très admirable personne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*alphabet.* Il faut que l'auteur soit bien plein de vous, puisqu'il vous met par-tout où il peut.

Je ne sais pas quel est cet auteur, mais sans doute c'est un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre majesté au mot *Reconnaissance.*

Il y a, dit-on, en France, des gens qui trouvent cela mauvais; mais l'univers entier devrait le trouver bon, et si j'étais un peu votre victime, j'en serais bien glorieux.

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre surintendant des postes, avec l'adresse de votre majesté impériale.

* *Épître au roi de la Chine*, POÉSIES, tome III.

[1] * Les *Questions encyclopédiques*, dont les trois premiers volumes parurent en 1770. Le neuvième et dernier volume est de 1772.

(L. D. B.)

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Fernei, et de vous offrir ses services lorsque votre majesté, en accordant la paix à Moustapha, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec son portrait. Il pourra trembler, mais aussi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres est à votre service ; si j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Prusse prétend qu'Ali-Bey n'est point du tout roi d'Égypte ; c'est encore une raison pour faire la paix avec cette maudite puissance ottomane, dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir sur le trône de Constantinople. Je sais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans; mais aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Égée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très profond respect de l'ermite de Fernei.

LETTRE ĀDCXL.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 12-23 décembre.

Monsieur, jamais mensonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambassadeur d'Angleterre Murray (datée de Constantinople), où il est dit qu'il voit le padisha deux fois par semaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans les audiences publiques. Moustapha ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire: on prétend qu'il est né avec de l'esprit; cela se peut, mais je lui dispute la prudence; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère est moins imprudent que lui; c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de soixante ans; elle avait été mariée quinze fois; et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de son empire. Or, quand un bacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse, et intrigante. Son crédit, chez monsieur son frère, était sans bornes, et souvent les bachas qu'elle épousait, sans têtes: ce qui n'était point du tout plaisant pour eux; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah! monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine, que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorants; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire les relations des délégués de la *Propagande* sans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, monsieur, votre amitié et votre confiance; et soyez assuré que personne ne vous estime plus que moi. CATERINE.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de personnes de qualité; je dois vous dire qu'il n'en est rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince Henri de Prusse m'en est témoin. Je m'en rapporte à lui.

LETTRE ĀDCXLI.

A M. LE COMTE DE FOI.

A Fernei, 24 décembre.

Je réponds fort tard, monsieur, à la lettre dont vous m'avez honoré, du 1er décembre: je ne l'ai reçue que le 15. J'ai soixante-dix-sept ans; je suis très malade: ce sont là des raisons pour n'être pas fort exact.

D'ailleurs madame votre femme ayant des let-

tres de M. François de Sales, ferait peut-être des signes de croix en voyant une lettre de François de Voltaire. Cela pourrait mettre du trouble dans votre ménage, et j'en serais très affligé.

Je vois avec douleur que toutes les personnes dont vous me parlez sont mortes; car, sans compter madame de Chantal et son saint, nous avons perdu madame de Pompadour, madame la duchesse de Gotha, et madame de Buchwald[1].

Si M. de Pezai, qui répand tant de fleurs dans ses vers, veut une place à l'Académie, je lui offre la mienne, qui sera bientôt vacante, et qui ne vaut pas celle qu'il a dans l'état-major. Au reste, monsieur, je suis très sensible à l'honneur que vous me faites; mais ce sont des gouttes d'Angleterre que vous envoyez à un apoplectique. Jouissez gaiement de la vie; c'est tout ce que vous peut dire un homme qui est près de la perdre, et qui ne la regrette pas beaucoup.

[1] * Frédéric-Guillaume Gotter, poëte allemand, mort le 18 mars 1797, fit imprimer à Gotha en 1790 une brochure in-8° intitulée *A la mémoire de madame de Buchwald*, avec deux lettres inédites de Voltaire à cette dame. (L. D. B.)

LETTRE ĀDCXLII.

A M. DUCLOS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Fernei, 24 décembre.

Mon vertueux et illustre confrère, vous aimez la liberté: vous avez trois places à donner, et je vous en fournirai bientôt une quatrième. Je vous conjure de ne jamais laisser entrer un homme qui menace les gens de lettres d'être leur délateur. Les Gaillard, les Delille, les La Harpe, sont sur les rangs, et ils ont des droits véritables; mais s'il est vrai qu'il y ait des difficultés pour l'un d'eux, je vous recommande très instamment M. Marin, qui joint à ses talents le mérite de rendre continuellement service à tous les gens de lettres. Il vaut beaucoup mieux avoir dans notre Académie un ami qu'un président ou un évêque.

Conservez-moi votre amitié dont je sens certainement tout le prix.

LETTRE ĀDCXLIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 décembre.

En attendant, madame, que les metteurs en

œuvre me donnent les instructions précises sur vos chaînes de montres; en attendant que je puisse vous dire pourquoi on ne monte jamais en or les chaînes qui sont entièrement de marcassites, je vous dirai un petit mot du jeune metteur en œuvre dont vous avez reçu probablement cinq pierres[1] fausses par M. le duc de Prâlin.

Je lui ai fait enfin comprendre que son cinquième acte ne valait rien du tout. Je lui ai dit: Vous croyez, parceque vous êtes jeune, qu'on peut faire une bonne tragédie en onze jours; vous verrez, quand vous serez plus mûr, qu'il en faut quinze pour le moins. Il m'a cru, car il est fort docile. Il a fait sur-le-champ un nouveau cinquième acte qu'il met sous les ailes de mes anges.

Tout cela était assez difficile, car ce pauvre enfant n'avait à mettre, dans toute sa pièce, que du sentiment. Point d'aventure romanesque; point de fils de Thyeste amoureux d'une jeune inconnue trouvée sur le sable de la mer, et qui est reconnue enfin pour sa sœur; point de galimatias: il n'était soutenu par rien; il fallait que, pour la première fois, une honnête femme avouât à son mari qu'elle a un enfant d'un autre, et cela sans faire rire.

Il fallait qu'une bonne mère s'offrît pour pren-

[1] * Les cinq actes des *Pélopides*, tragédie attribuée au jeune Durand. (L. D. B.)

dre soin de l'enfant sans faire rire aussi, et qu'Atrée fût un barbare sans être trop révoltant.

Encore une fois, il y avait du risque; mais mon jeune metteur en œuvre croit avoir marché sur ces charbons ardents sans se brûler; il croit même avoir parlé au cœur, dans un ouvrage qui ne semblait susceptible que de faire dresser les cheveux à la tête.

Voici les éclaircissements des metteurs en œuvre. Nous souhaitons une quantité prodigieuse de bonnes années à nos anges.

LETTRE ĀDCXLIV.

A M. D'ALEMBERT.

28 décembre.

Ah! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle qu'un homme qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal, parcequ'il est prêtre. Enfin l'abbé Audra en est mort, et c'est, je vous jure, une très grande perte pour les gens de bien; personne n'avait plus de zéle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon pour chasser le nasillonneur délateur et persécuteur; et je déclare que je serai obligé de renoncer à ma place, si on lui en

donne une. J'ai si peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemarck. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Messieurs ont donc résolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de La Barre ont donc pleuré. Quoi! les bœufs-tigres pleurent! On ne juge donc plus de procès? les plaideurs seront réduits à la dure nécessité de s'accommoder sans frais? Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoie une *Épître au roi de Danemarck*, afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand soulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez madame Necker, de lui dire combien je lui suis attaché pour le reste de ma vie. Adieu, mon très cher confrère!

LETTRE ĀDCXLV.

A M. PHILIPPON,

AVOCAT DU ROI AU BUREAU DES FINANCES.

A BESANÇON *.

28 décembre.

Monsieur, vous m'avez envoyé un ouvrage dicté par l'humanité et par l'éloquence. On n'a jamais mieux prouvé que les juges doivent commencer par être hommes, que les supplices des méchants doivent être utiles à la société, et qu'un pendu n'est bon à rien. Il est vrai que les assassinats prémédités, les parricides, les incendiaires, méritent une mort dont l'appareil soit effroyable. J'aurais condamné, sans regrets, Ravaillac à être écartelé; mais je n'aurais pas livré au même supplice celui qui n'aurait voulu ni pu donner la mort à son prince, et qui aurait été évidemment fou. Il me paraît diabolique d'avoir arquebusé loyalement l'amiral Bing pour n'avoir pas fait tuer assez de Français. La mort de la maréchale d'Ancre, du maréchal de Marillac, du chevalier de La

* M. Philippon avait envoyé à M. de Voltaire son *Discours sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales.*

Barre, du général Lally, me paraissent.... ce qu'elles vous paraissent.

Je me sens le très obligé de quiconque écrit en citoyen : ainsi, monsieur, je vous ai plus d'obligation qu'à personne. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE ĀDCXLVI.

A M. DE LA CROIX,

AVOCAT A TOULOUSE.

A Fernei, le 28 décembre.

Votre mémoire pour Sirven, monsieur, est aussi persuasif qu'éloquent. Nous verrons si la justice sera juste. Je puis vous assurer que le public le sera. Qui ne frémirait d'indignation en lisant les conclusions de ce procureur fiscal Trinquet, qui requiert qu'on bannisse du village une famille dûment atteinte et convaincue de parricide? Ce polisson a trouvé le secret de faire rire de pitié en inspirant de l'horreur.

L'archevêque de Toulouse se défend beaucoup d'avoir persécuté l'abbé Audra. Il dit qu'il avait voulu le servir, et que l'abbé ne voulut jamais entendre à ses propositions.

Agréez, monsieur, les protestations de ma reconnaissance, de mon estime, et de mon attachement.

LETTRE ĀDCXLVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Fernei, le 28 décembre.

Je vois, monseigneur, par votre lettre à l'Académie de Marseille, que vous êtes mon protecteur; mais j'ai vu par votre silence sur la colonie que j'ai établie que vous ne me protégez point du tout. Je ne peux m'empêcher de vous dire que vous m'avez profondément affligé. Je n'ai point mérité cette dureté de votre part, je m'en plains à vous avec une extrême douleur.

Vous avez cru apparemment que ma colonie n'était qu'une licence poétique. C'est pourtant une colonie très réelle et très considérable, composée de trois fabriques protégées par le roi, et singulièrement par M. le duc de Choiseul. Elles réussissent toutes. Il n'y a point d'ambassadeur qui ne se soit empressé de nous procurer des correspondances dans les pays étrangers. Vous êtes le seul qui non seulement n'ayez pas eu cette bonté, mais qui ayez dédaigné de me répondre. Que vous en coûtait-il de faire dire un mot au consul de France, que vous avez à Rome? J'attendais cette grace de la bienveillance que vous m'aviez témoignée, et de l'ancienne amitié dont vous m'hono-

riez. Vous faites descendre *canos meos cum mœrore ad infernum.*

Je ne devrais pas vous faire de reproches, mais je ne suis pas glorieux. Si vous aviez voulu pour vous ou pour quelqu'un de vos amis quelque jolie montre aussi bonne que celles d'Angleterre, et qui aurait coûté la moitié moins, vous l'auriez eue en dix jours par la poste de Lyon.

Que votre éminence agrée, s'il lui plaît, le respect et l'extrême colère de l'ermite de Fernei.

LETTRE ĀDCXLVIII.

A M. CHRISTIN.

31 décembre.

Mon cher philosophe, voici le cas d'exercer sa philosophie.

« Æquam memento rebus in arduis
« Servare mentem, non secùs in bonis. »
HOR., lib. II, od. III.

Vous savez peut-être déja que M. le duc de Choiseul est à Chanteloup pour long-temps, et qu'il ne rapportera point l'affaire des esclaves, qui peut-être ne sera point rapportée du tout. Il en sera de même de votre pauvre curé. Un mot d'un seul homme suffit pour déranger les idées de

cent mille citoyens. Heureux qui vit tranquille et ignoré!

Je vous remercie des taxes en cour de Rome, autant que des gelinottes. Vous me ferez grand plaisir de me prêter ce livre de M. Le Pelletier; je vous le renverrai après en avoir fait mon profit. Bonsoir, mon cher philosophe.

LETTRE ĀDCXLIX.

A M. TABAREAU,

A LYON.

1771.

Du Nil au Bosphore
L'Ottoman frémit:
Son peuple l'adore,
La terre applaudit.

Voilà, monsieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé; et le plus court en cas pareil* est toujours le moins mauvais.

Il est vrai que je persiste dans l'admiration et dans la reconnaissance que tout Français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreuse nécessité d'aller se ruiner en procès à

* Vers destinés à être mis au bas d'un portrait de l'impératrice de Russie, exécuté à Lyon sur le métier, par les soins de M. de La Salle, fabricant très habile.

Paris; mais je suis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avisent de mettre sous le nom de Genève des choses dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le Grand-Conseil deviendrait Parlement, et que le roi serait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaissance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. Vasselier me donnez continuellement.

Je me souviens bien, monsieur, qu'un Espagnol, qui passa à Fernei, il y a quelques mois, me dit qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux; il me les envoie par la voie de Marseille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que *Don Quichotte*. Le négociant de Marseille peut en toute sûreté de conscience envoyer ces rogatons. Il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du Saint-Office: et je serais bien fâché de lire un ouvrage qui ne serait pas muni de ce sceau respectable.

Votre bibliothécaire vous est bien tendrement attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

LETTRE ĀDCL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er janvier.

Mon cher ange, le jeune étourdi qui vous a envoyé l'œuvre des onze jours[1] vous demande en grace de le lui rendre Il m'a dit qu'il était honteux, mais qu'il fallait pardonner aux emportements de la jeunesse; qu'il voulait absolument y mettre vingt-deux jours au moins.

A propos de jours, je vous en souhaite à tous deux de fort agréables : mais on dit que cela est difficile par le temps qui court. Vous ne perdez rien, et je perds tout. Voilà ma colonie anéantie; je fondais Carthage, et trois mots ont détruit Carthage.

Je n'ai pas une passion bien violente pour la *Sophonisbe* de Lantin, mais je serais fort aise qu'on rejouât *Olympie;* c'est un beau spectacle. Mademoiselle Clairon avait grand tort, et on dit que mademoiselle Vestris s'en tirerait à merveille. Vous devriez bien présenter requête à M. Le Kain pour jouer *Cassandre;* ce serait même une fête à donner à la Cour, en guise de feu d'artifice. Chargez-vous,

[1] * La tragédie des *Pélopides, ou Atrée et Thyeste.* THÉATRE, tome VI. (L. D. B.)

je vous prie, de cette importante négociation, et moi je me chargerai de faire la paix de Catherine et de Moustapha.

On me mande que M. le maréchal de Richelieu est fort malade; il devrait pourtant se bien porter. J'écris à M. le duc de Prâlin. Voilà qui est fait; il n'enverra plus de mes montres au prétendu roi d'Égypte, mais il lui reste Prâlin : c'est une bonne et belle consolation, non pas en hiver, mais dans les grandes chaleurs. Le lieu est froid, sombre, et d'une beauté assez triste. Vous y attendiez-vous? Dites-moi enfin si *messieurs* obtempèrent et se tempèrent.

On fait vos montres. Madame d'Argental sera plus tôt servie que le roi d'Égypte.

Mille tendres respects.

LETTRE ĀDCLI.

A M. LE GOUX DE GERLAND,

ANCIEN BAILLI DE LA NOBLESSE DE BOURGOGNE,

A DIJON.

Fernei, 2 janvier.

Monsieur, avant de répondre à l'article de votre lettre concernant M. De Brosses, souffrez que je vous remercie encore de la générosité avec laquelle

vous interposâtes votre médiation entre lui et ma famille : je dis ma famille, et non moi-même; car il ne s'agissait que de ce qui pouvait appartenir à M. De Brosses après ma mort.

Je m'en étais remis absolument à lui pour le contrat d'acquisition à vie de la petite seigneurie de Tournei. Il l'estima dans le contrat trois mille cinq cents livres de rente : il m'en fit payer quarante-sept mille livres; je ne l'ai affermée jusqu'à présent que seize cents livres. Je ne me plaignis point; mais ma famille me fit apercevoir qu'il avait stipulé dans le contrat, entre autres articles onéreux, « que « tout meuble qui se trouverait dans le château lui « appartiendrait à ma mort. » Cette clause était insoutenable. Je lui proposai, en 1767, de prendre M. le président, ou qui il voudrait de ses confrères, pour arbitre; il le refusa. Enfin, monsieur, vous voulûtes bien lui en parler, et, quoique son allié, vous le condamnâtes. Il m'écrivit, en ce temps-là, une lettre pour m'intimider, dans laquelle il me dit : « Quoique je ne blâme point la « liberté de penser, cependant, etc.... » Il me fesait entendre qu'on pourrait m'imputer des ouvrages, et que.... Je ne vous en dis pas davantage, monsieur; il semblait me menacer d'écouter la calomnie, et d'éteindre un procès pour mes meubles et pour ceux de mon fermier dans un procès pour des livres.

Un homme d'un rare mérite qui était chez moi vit cette lettre et en fut très affligé. Il en a parlé en dernier lieu, lorsqu'il s'est agi de l'Académie française. Quelques personnes zélées pour la liberté académique et pour l'honneur de notre corps m'en ont écrit, etc.

J'ai fait pendant dix ans tout ce que j'ai pu pour obtenir les bonnes graces de M. De Brosses. Je me flatte d'avoir mérité les vôtres par la confiance que j'ai toujours eue dans vos bontés. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse; je suis à vos ordres. J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux attachement, etc.

LETTRE ĀDCLII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Fernei, le 3 janvier.

Eh bien! cruelle éminence, ne protégez point ma colonie. Laissez-la périr. Je péris bien, moi qui l'ai fondée. Je suis ruiné de fond en comble; mais cela n'est rien, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Souvenez-vous seulement que je vous écrivais il y a deux ans[1] : *Vous ne vous en tiendrez pas là.* Vous

[1] Lettre ĀCCLXVI, du 3 auguste 1769. (L. D. B.)

êtes dans la vigueur de l'âge. Prospérez; il ne tient qu'à vous. Mais de la félicité, n'en avez-vous pas par-dessus la tête?

Si je meurs, c'est en aimant votre barbare et charmante éminence. LE VIEIL ERMITE DE FERNEI.

LETTRE ĀDCLIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

6 janvier.

Madame, je suis enterré tout vivant: c'est la différence qui est entre le président Hénault et moi; il n'a été enterré que lorsqu'il a été tout-à-fait mort.

Mais je ne suis occupé actuellement que de votre grand'maman et de son mari. Puis-je me flatter que vous aurez la bonté de lui mander que, dans le nombre très grand de ses serviteurs, je suis le plus inutile et le plus triste; et que, si je pouvais quitter mon lit, je voudrais lui demander la permission de me mettre au chevet du sien pour lui faire la lecture? mais je commencerais d'abord par vous, madame. Ce serait vraiment un joli voyage à faire que de venir passer quinze jours auprès de vous, et de là quinze jours auprès d'elle. On dit qu'elle ne se portait pas bien à son départ. Je tremble toujours pour sa petite santé.

On dit tant de sottises, que je n'en crois aucune. Il faut pourtant que le coup ait été porté assez inopinément, puisqu'on n'avait encore pris aucunes mesures pour les places à donner. On parle de M. de Monteynard, de Grenoble, qu'on regarde comme un homme sage. Je ne sais pas encore s'il est bien vrai que M. le comte de La Marche ait les Suisses.

J'ai vu des *Questions sur le Droit public*, à l'occasion de l'affaire de M. le duc d'Aiguillon; cet ouvrage me paraît fort instructif. Je doute pourtant que vous le lisiez: il me semble que vous donnez la préférence à ceux qui vous plaisent sur ceux qui vous instruisent; d'ailleurs cet ouvrage roule sur des formes juridiques qui ne sont point du tout agréables. C'est bien assez de savoir que la mauvaise humeur du parlement de Paris contre M. le duc d'Aiguillon est aussi ridicule que tout ce qu'il a fait du temps de la Fronde, mais non pas si dangereux.

Je m'intéresse plus à la guerre des Russes contre les Ottomans qu'à la guerre de plume du Parlement. Cependant, madame, je vous avoue que vous me feriez grand plaisir de dicter à quoi on en est, ce qu'on fait et ce qu'on dit que l'on fera. Pour moi, je crois que dans six semaines on n'en parlera plus, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Si à vos moments perdus vous voulez m'écrire tout ce que vous avez sur le cœur et tout ce qui se débite, vous le pouvez en toute sûreté en envoyant la lettre à M. Marin, secrétaire-général de la Librairie. Il m'envoie mes lettres sous un contre-seing très respecté; et d'ailleurs quand on ne garantit point toutes les sottises qu'on entend dire, on n'en est point responsable.

On m'a envoyé un tome de *Lettres à une illustre morte* [1]; elles m'auraient fait mourir d'ennui, si je ne l'étais déja de chagrin.

On nous dit que M. le marquis d'Ossun, ambassadeur en Espagne, a les affaires étrangères, et que monsieur l'évêque d'Orléans n'a plus celles de l'église.

J'ai beaucoup de relations avec l'Espagne pour la vente des montres de ma colonie, ainsi je m'intéresse fort à M. le marquis d'Ossun, qui la protège; mais pour les affaires de l'église vous savez que je ne m'en mêle pas.

Portez-vous bien, madame; conservez-moi une amitié qui fait ma plus chère consolation. Écrivez-moi tout ce que vous pourrez m'écrire, et envoyez, encore une fois, votre lettre chez M. Marin.

[1] * *Lettres à une illustre morte décédée en Pologne*. 1770, in-12. Par Caraccioli, l'un de nos plus féconds et de nos plus ennuyeux auteurs. (L. D. B.)

LETTRE MDCLIV.

A M. BERTRAND.

A Fernei, 7 janvier.

Voici, monsieur, le temps de neige où je suis mort; et je me souléve un peu de mon tombeau pour vous dire que c'est avec vous que je voudrais vivre.

Je fais une grande perte dans M. le duc et dans madame la duchesse de Choiseul. On ne peut compter sur rien de ce qui dépend de la Cour. Le premier homme de l'état n'est jamais sûr de coucher chez lui. Vous ne connaissez pas chez vous de pareils orages; vous jouissez du moins d'une tranquillité assurée, et je tiens cette possession bien préférable aux autres.

On dit qu'il va paraître, en Pologne, quelque ombre de pacification. Cela vous intéresse: je vous crois toujours attaché au roi. Votre Pologne est assurément pire que la France; non seulement on ne couche pas chez soi dans ce pays-là, mais on y est tué sur le pas de sa porte.

Voici un petit ouvrage que vous ne connaissez probablement pas, et que je vous envoie pour vos étrennes.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous souhaite tout plein de bonnes années. V.

LETTRE ĀDCLV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 9 janvier.

Je suis obligé d'importuner mon héros pour des pauvretés académiques; cela n'est pas fort intéressant; sur-tout par le temps qui court. Mais on me mande que vous voulez avoir pour confrère un président de Bourgogne, nommé De Brosses. Je vous demande en grace, monseigneur, de ne me le donner que pour mon successeur; il n'attendra pas long-temps, et vous me feriez mourir de chagrin plus tôt qu'il ne faut, si vous protégiez cet homme, qui est en vérité bien peu digne d'être protégé par mon héros. Daignez seulement jeter les yeux sur la copie de la lettre que j'ai écrite sur cette petite affaire, et vous verrez si je ne mourrais pas de mort subite en cas que M. De Brosses fût académicien de mon vivant. Je vous supplie de ne point faire descendre mes cheveux blancs avec tristesse en enfer, comme dit la sainte Écriture; mais je vous supplie encore plus de me conserver vos bontés.

LETTRE ĀDCLVI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

9 janvier.

Je ne crois pas, mon cher Baron*, que madame Denis vous ait encore écrit; mais moi, je vous écris, quoi que vous en disiez, et c'est pour vous dire que je vous ai envoyé une *Sophonisbe* de M. Lantin; que s'il faut encore quelques vers, ils sont tout prêts; mais que je doute fort qu'on joue cette pièce.

Les Pélopides de M. Durand [1] seraient plus faits pour la nation; il y a là une petite pointe d'adultère qui ne réussirait pas mal; il y a même un inceste assez galant et très honnête; on ne peut pas faire un enfant avec un beau-frère avec plus de modestie. La vengeance est dure, je l'avoue; mais cela se pardonne dans un premier mouvement.

Un des malheurs de Crébillon (et ses malheurs sont innombrables), c'était de se venger après vingt ans de cocuage, et de se venger par plaisir, comme on fait une partie de chasse. M. Durand a mis beaucoup de nouvelles nuances à son en-

* Allusion à l'acteur de ce nom.

[1] * Voltaire avait formé le projet de donner la tragédie des *Pélopides* sous le nom de M. Durand. (L. D. B.)

seigne à bière; il a fait un cinquième acte tout battant neuf. Il a prié M. d'Argental de lui renvoyer toute l'ancienne copie; il vous en fera tenir une autre incessamment. Il faut, s'il vous plaît, le plus profond secret.

Il ne serait pas mal de savoir de M. d'Argental si on pourrait faire jouer cela pour le mariage, en s'adressant à M. le duc de Duras.

Voilà le sommaire de tous les articles. Pressez-vous de me répondre; car je me meurs, et je veux savoir à quoi m'en tenir avant ma mort. Ma dernière volonté est que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE ĀDCLVII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Fernei, 11 janvier.

A L'AUGUSTE PROPHÈTE DE LA NOUVELLE LOI.

Grand prophète, vous ressemblez à vos devanciers envoyés du Très-Haut: vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorsqu'on m'apporta votre sacrée vision. A mesure que je lisais, ma tête se débarrassait, mon sang circulait, mon ame renaissait; dès la seconde page, je repris mes forces, et par un singulier effet de cette

médecine céleste, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres aliments.

L'Éternel ordonna autrefois à votre prédécesseur Ézéchiel de manger un livre de parchemin; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de Jéhova, puisque vous êtes le seul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères; aussi Jéhova vous a béni en affermissant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé:

C'est lui dont j'ai prédit: Il aplanira les hauts, il comblera les bas; le voilà qui vient: il apprend aux enfants des hommes qu'on peut être valeureux et clément, grand et simple, éloquent et poëte: car c'est moi qui lui appris toutes ces choses. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je suis, et non pas tel que les sots enfants des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi, leur fondateur, je n'ai jamais été ni fessé ni pendu dans ce petit globule de la terre; que je n'ai jamais inspiré aucun Juif, ni couronné aucun pape; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon serviteur Frédéric, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'est pas oint; mais il est mon fils et mon image, et je lui ai dit:

Mon fils, ce n'est pas assez d'avoir fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds, et d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chasses pour jamais la superstition de ce globe.

Et le grand Frédéric a répondu à Jéhova: Je l'ai chassé de mon cœur, ce monstre de la superstition, et du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon Père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du sens commun aux peuples de Rome, de Naples, et de Madrid? Jéhova alors a dit: Tes exemples et tes leçons suffiront; donne-s-en long-temps, mon fils, et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophéte a répondu: O Jéhova! vous êtes bien puissant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raisonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus: vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE ĀDCLVIII.

A FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Fernei, 11 janvier.

Monseigneur, j'ai été tout près d'aller savoir

des nouvelles positives de cet autre monde qui a si souvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge et mes maladies me jettent souvent sur les frontières de ce vaste pays inconnu, où tout le monde va, et dont personne ne revient. C'est ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur et du plaisir de répondre à votre dernière lettre*. Il est beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces pensées philosophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes; mais aussi il faut que ceux qui sont nés pour les gouverner en sachent plus qu'eux. Il est juste que le berger soit plus instruit que le troupeau.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je sais sur ces importantes questions dont votre altesse royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée; et vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé *Questions sur l'Encyclopédie,* dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à votre altesse royale ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé, l'état où je suis en retarde l'impression ; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

* On n'a point trouvé cette lettre.

Le système des athées m'a toujours paru très extravagant. Spinosa lui-même admettait une Intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette Intelligence a de la justice. Or il me paraît impertinent d'admettre un dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point; et s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe on peut marcher en sûreté, et laisser dire tous les théologiens, qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des lois aux hommes, et non pas de la théologie; et avec les lois et les armes sagement employées dans la vie présente, un grand prince peut attendre à son aise la vie future. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE ĀDCLIX.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Fernei, 11 janvier.

J'étais, monseigneur, en colère comme Ragotin quand on ne lui ouvrait pas la porte assez tôt: je grondais votre éminence dans le temps même que vous m'écriviez et que je vous devais des remerciements.

Si je réussis dans ma prédiction, je ne vous im-

portunerai point pour les états du pape, mais je demanderai votre protection pour ceux du Grand-Turc. C'était là le grand objet du commerce de ma colonie. Cette branche a été anéantie par la guerre avec les Russes. Le roi de Prusse m'a enlevé douze familles qui devaient s'établir dans mon hameau; et les fermiers-généraux en ont fait déserter deux par leurs petites persécutions. Mais si Moustapha me reste, je suis trop heureux. Je vous prierai donc de faire au plus tôt la paix entre lui et la victorieuse Catherine II. C'est la grace que j'attends, si vous retournez de Rome à Versailles, comme je l'espère. Quoi qu'il arrive, je suis sûr que vous serez heureux soit à Versailles, soit à Rome.

« Est Ulubris, *est hìc*, animus si te non deficit æquus. »
Hor., lib. I, ep. XI.

Agréez toujours, monseigneur, les tendres respects de ce vieillard si colère.

LETTRE ĀDCLX.

A CHRISTIAN VII,

ROI DE DANEMARCK.

A Fernei, 15 janvier.

Sire, rien n'est si ennuyeux que trop de vers :

je demande pardon à votre majesté de lui en présenter une si énorme quantité; mais, en récompense, je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de prose. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa majesté me permettra-t-elle de la féliciter sur le bien qu'elle fait à ses sujets? La liberté qu'elle veut donner aux hommes est assurément plus précieuse que la liberté des livres.

Je suis avec le plus profond respect et la plus sincère reconnaissance, de votre majesté, etc.

LETTRE ĀDCLXI.

A MADAME D'ÉPINAI.

16 janvier.

Je vous ai envoyé, madame, l'article *Blé*, et vous avez dû trouver qu'on n'y traite pas l'abbé Galiani avec la même dureté qu'ont les économistes; je ne vous ai point écrit, parceque j'étais très malade: je perds les yeux dès qu'il y a de la neige sur la terre, et bientôt je les fermerai pour toujours. J'ai cru d'ailleurs que cet article *Blé* valait mieux que mes lettres; la différence entre les économistes et moi, c'est qu'ils écrivent, et que je sème, et bien m'en a pris d'avoir été plus laboureur qu'écrivain. La famine est dans notre pays;

il y a trois mois qu'une livre de pain blanc coûte neuf sous : vous êtes plus heureux à Paris. Si vous vouliez vous réduire à venir mener chez nous la vie patriarcale, comme vous le disiez dans votre dernière lettre, vous auriez peut-être de la peine à vous y accoutumer. Les patriarches n'étaient point dans les neiges six mois de l'année; et puis, toute philosophe que vous êtes, serez-vous jamais assez philosophe pour quitter Paris? Vous n'en ferez rien, madame; vous trouverez Paris insupportable, et vous l'aimerez. On prétend que cette grande ville est un peu folle pour le moment présent, et que tout le monde y fait son château en Espagne; j'aimerais bien mieux que vous eussiez un beau château dans mon voisinage.

Adieu, madame; probablement je n'aurai jamais la consolation de vous revoir, mais vous serez toujours ma chère et belle philosophe.

LETTRE ĀDCLXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 16 janvier.

Mon héros, je vous représentai mes raisons fort à la hâte par le dernier courrier, étant fort pressé par le temps. Permettez que je vous parle

encore de cette petite affaire qui ne vous intéresse en aucune façon, et qui m'intéresse infiniment. Pour peu que vous fussiez lié avec l'homme en question, vous savez avec quel plaisir je sacrifierais mes répugnances à vos goûts; mais vous ne le connaissez point du tout, et moi je le connais pour m'avoir trompé, pour m'avoir ennuyé, et pour m'avoir voulu dénoncer. Si vous aviez eu le malheur de lire ses *Fétiches* et ses *Terres australes,* vous ne voudriez pas assurément de lui. Hélas! nous avons assez de présidents. Encore si on nous donnait un président Hénault! mais nous n'en aurons plus de si aimable.

Je vous conjure encore une fois de ne nous point charger de celui qui se présente; ce serait un affront pour moi, dans l'état où sont les choses, et ce ne serait pas une grande satisfaction pour lui. Il est même dit dans nos statuts qu'un homme obligé par sa place de résider toujours en province ne peut être de l'Académie.

Vous me demandez si je veux qu'on joue *Sophonisbe.* Hélas! je veux sur cela tout ce qu'on voudra, et sur-tout ce que vous ordonnerez. Ce que je voudrais principalement, ce sont des acteurs, et on dit qu'il n'y en a point. Laissera-t-on ainsi tomber le théâtre, qui fesait tant d'honneur à la France dans les pays étrangers, et n'aurons-nous plus que des opéra-comiques? Il y va de la

gloire de la nation, et vous êtes accoutumé à la soutenir.

Vous me parlez du carillon de mon village et de mes montres démontées. Je puis vous assurer que c'est une entreprise qui mérite toute la protection du ministère. Il est assez singulier qu'un petit particulier comme moi ait peuplé un désert, et ait bâti douze maisons pour des artistes qui ont déja établi leur commerce dans les pays étrangers. Le roi lui-même a pris quelques unes de nos montres, et en a fait des présents. Nous avons quelques uns des meilleurs ouvriers de l'Europe, et nous étendrions notre commerce en Turquie avec un grand avantage, s'il plaisait à Catherine II de faire la paix. Je n'ai aucun intérêt dans cet établissement. Je suis comme les gens qui fondent les hôpitaux, mais qui ne s'y font point recevoir. M. le duc de Duras a eu la bonté d'encourager nos fabriques, en prenant quelques unes de nos montres pour les présents du mariage de monseigneur le comte de Provence. Nous vous demanderions la même grace, si vous étiez d'année. Ma nièce soutiendra cette manufacture après moi; vous lui continuerez les bontés dont vous m'avez honoré si long-temps, et elle vous attestera que vous êtes l'homme de l'Europe à qui j'ai été attaché avec le plus de respect et de tendresse.

LETTRE ĀDCLXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 janvier.

Mon cher ange, j'ai dit au jeune homme que la fin de son second acte était froide, et je l'en ai fait convenir. C'est une chose fort plaisante que la docilité de cet enfant; il s'est mis sur-le-champ à faire un nouvel acte. Je vous l'enverrais aujourd'hui, s'il ne retravaillait pas les autres.

Quand je vous dis que vous n'avez rien perdu, j'entends que vous conservez votre place, votre belle maison de Paris, et que vous allez au spectacle tant qu'il vous plaît. Pour moi, je vous ai donné des spectacles, et je ne les ai point vus. J'ai établi une colonie, et je crains bien qu'elle ne soit détruite. Les fermiers-généraux la persécutent, personne ne la soutiendra. Je ne suis pas même à portée de solliciter la restitution de mon propre bien qu'on s'est avisé de me prendre sans aucune forme de procès. Voilà comme j'entends que je perds; et malheureusement je perds aussi la vue. Je suis enseveli dans les neiges qui m'ont arraché les yeux par l'âcreté de l'air qu'elles apportent avec elles. Je maudis Fernei quatre mois de l'année au moins; mais je ne puis le quitter, je suis enchaîné à ma colonie.

J'ai bien envie de vous envoyer, pour votre amusement, une grande lettre en vers que j'ai écrite au roi de Danemarck sur la liberté de la presse qu'il a donnée dans tout son royaume; bel exemple que nous sommes bien loin de suivre. Vous l'aurez dans quelques jours; on ne peut pas tout faire à-la-fois, sur-tout quand on souffre.

Je vous prie de vouloir bien me mander s'il est vrai qu'un homme de considération, qui écrivit le 23 de décembre à un de ses anciens amis, lui manda qu'il l'aurait envoyé voyager plus loin sans madame sa femme, qui est fort délicate.

Au reste, cette dame a encore plus de délicatesse dans l'esprit que dans la figure, et à cette délicatesse se joint une grandeur d'ame singulière, qui n'est égalée que par la bonté de son cœur.

Est-il vrai, comme on le dit, que monsieur et madame sont endettés de deux millions?

Est-il vrai qu'on leur ait offert douze cent mille francs le jour de leur départ?

Reçoivent-ils des visites? comment se porte votre ami de trente-cinq ans*? son séjour est bien beau, mais il est bien triste en hiver.

Pouvez-vous encore me dire ce que devient M. de La Ponce? Vous me direz que je suis un grand questionneur; mais vous répondrez ce qu'il vous plaira, on ne vous force à rien.

* M. le duc de Prâlin.

Conservez votre santé, mes deux anges; c'est là le grand point. Je sens ce que c'est que de n'en avoir point; c'est être damné, au pied de la lettre. Je mets ma misère à l'ombre de vos ailes.

LETTRE ĀDCLXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

19 janvier.

Votre grand'maman, madame, me fait l'honneur de m'appeler son confrère. Je prends la liberté de me dire plus que jamais votre confrère aussi, car il y a quatre jours que je suis absolument aveugle. Nous sommes enterrés sous la neige. En voilà pour un grand mois au moins.

Votre grand'maman, Dieu merci, est moins à plaindre. Elle est dans le plus beau climat de la terre. Elle sera honorée par-tout; elle sera plus chère à son mari; elle posséde un petit royaume où elle fera du bien.

Mais j'ai un scrupule. On dit que son mari a autant de dettes qu'il a fait de belles actions. On les porte à plus de deux millions. On ajoute qu'un homme de quelque considération lui a mandé que, sans sa femme, il aurait été ailleurs que chez lui. Voilà de ces choses que vous pouvez savoir et que vous pouvez me dire.

Cette petite Vénus en abrégé me paraît un Caton pour les sentiments, et son catonisme est plein de graces. Vous ne sauriez croire combien je suis fâché de mourir sans vous avoir revues l'une et l'autre.

Un jeune homme, qui me paraît promettre quelque chose, est venu me montrer cette lettre traduite de l'arabe, que je vous envoie*. Je pense que votre grand'maman l'a reçue. Je vous conjure de n'en point laisser prendre copie.

Adieu, madame; je souffre beaucoup, je ne pourrais rien écrire qui pût vous amuser. Je suis forcé de finir en vous disant que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE ĀDCLXV.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 22 janvier.

MADAME,

L'univers admire vos fêtes;
Nos Français en sont confondus
Et je les admire encor plus
A la suite de vos conquêtes.

Ce qui est encore au-dessus de la magnificence,

* Voyez l'*Épître de Benaldaki à Caramouftée*, POÉSIES, tome III.

c'est l'esprit; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante, et plus noble. Nous avons eu à Paris des fusées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fusées volantes. Mais en récompense il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et blessé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée sur les Turcs.

Il est vrai que j'aurais voulu qu'Apollon eût présenté à votre majesté impériale l'étendard de Mahomet et l'aigrette de héron que le gros Moustapha porte à son gros turban; mais ce sera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choses sont bien changées chez nous. Les croisades furent autrefois commencées en France. Nous sommes à présent les meilleurs amis des infidèles.

La France à l'Église échappe.
Nous avons pris le parti
De secourir le mufti,
Et de dépouiller le pape.

Pour moi, qui suis trop peu de chose pour oser décider entre les églises grecque, latine et musulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite J'aime mieux vos fêtes que celles de

saint Nicolas et de saint Basile, de saint Barjone, surnommé Pierre, et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour sainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'est parceque mon héroïne
Descend jusqu'à porter son nom.

Passe pour Hercule, voilà un digne saint celui-là; aussi est-il le patron d'un comte Orlof, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces saints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la *Légende;* qu'ayant pris un vaisseau turc où étaient les meubles et les domestiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non seulement vos courtisans sont les maîtres des Turcs dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis; voilà du véritable héroïsme, et c'est vous qui l'inspirez.

Vous voilà, madame, à mon avis, la première puissance de l'univers; car je vous mets sans difficulté au-dessus du roi de la Chine, votre proche voisin, quoiqu'il fasse des vers, et que je lui aie écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre majesté impériale jouisse long-temps de sa gloire et de son bonheur!

Sans les soixante-dix-huit ans qui me talonnent, Apollon m'est témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village. Elle serait actuellement vers Astracan, où je l'aurais

conduite; elle ne travaillerait que pour votre majesté.

Ma colonie fait réellement d'excellents ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques uns incessamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépensez trop en canons et en vaisseaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juste économie, qui est au fond la source de la grandeur.

Vivez, régnez, madame, pour la gloire de la Russie, et pour l'exemple du monde.

Que votre majesté impériale daigne conserver ses bontés à son admirateur et à son sujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre majesté impériale m'honore, du 12 décembre, vieux style. Je me doutais bien que la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un pensionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fournissent de quoi faire taire nos badauds welches.

Quoi! ce brutal de Sardanapale turc veut encore faire une campagne! Ah! madame, Dieu soit béni! il ne vous faudra qu'une seule victoire sur le chemin d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques uns de nos Welches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un Ali-Bey ou Beg qui ne le

recevra pas dans le pays d'Osiris; voilà un bacha d'Arc qui se révolte. Il y a une destinée; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de Moustapha dans sa décadence; le chevalier de Tott ne le sauvera pas dans sa ruine.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive.

L'ermite de Fernei.

LETTRE ĀDCLXVI.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, 12-23 janvier.

Monsieur, si vous vous trouvez malheureux lorsque Moustapha n'est pas battu coup sur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la consolante nouvelle que Creigova en Valachie, sur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me semble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voisin, à qui, malgré ses vers et votre passion naissante (n'allez pas vous en fâcher), je dispute à-peu-près le sens commun. Vous direz que c'est jalousie toute pure de ma part; point du tout: je ne troquerai point mon nez à la romaine contre sa face large et plate; je n'ai

aucune prétention à son talent de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival est charmante ; j'en ai d'abord fait part au prince Henri de Prusse, à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin veut que j'aie un rival auprès de vous, au nom de la vierge Marie, que ce ne soit point le roi de la Chine, contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monseigneur Ali-Bey d'Égypte, qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard ; mais il faut passer quelques défauts à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté : eh bien ! il en fera un bon usage. Il en reviendra de la besogne à Moustapha *gazi*, qui ne sait faire ni la paix ni la guerre*.

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne se commande point : je ne prétends pas vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'Ali d'Égypte, contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, monsieur ; je les dévore ; je vous en suis bien redevable, et aussi pour la page 17. Je serais au désespoir si cela fesait tort à l'auteur dans sa patrie. Ce seigneur, qui m'avait prise en grippe**, n'a plus de voix au chapitre ; peut-être ses successeurs distingueront-ils mieux les affaires d'avec les passions personnelles, du moins faut-il l'espérer pour le bien des affaires. Je vous prie instamment de me faire tenir la suite de votre *Encyclopédie*, lorsqu'elle paraîtra.

Dites-moi si vous avez reçu la volumineuse description de la fête que j'ai donnée au prince de Prusse. Il y a six jours qu'il nous a quittés ; il a paru se plaire ici plus que

* *Gazi*, en turc, signifie *vainqueur*.

** Le duc de Choiseul.

l'abbé Chappe, qui, courant la poste dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Russie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Fernei, je vous ai déja écrit de nous envoyer des montres de toute espèce, pour quelques milliers de roubles : je les prendrai toutes.

Le roi de Prusse a beau dire, Ali-Bey est souverain maître de l'Église. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puissiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute pas que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la consolation d'administrer le sacrement de baptême à Ali-Bey, par immersion ou autrement.

Jusque-là, monsieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne suis point encore dans Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte? quel est le roman qui abandonne son héros à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière?

Je suis toujours avec beaucoup d'amitié la plus sincère de vos amies. CATERINE.

LETTRE ĀDCLXVII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 29 janvier.

En lisant votre lettre, j'aurais cru que la correspondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, si je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces *Questions encyclopédiques*, qu'on pourrait appeler à plus juste titre *Instructions ency-*

clopédiques. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété! que de connaissances, de profondeur! et quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! Si je me servais du style précieux, je pourrais dire* qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remerciements au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savais pas que vous joignissiez à tant de talents les connaissances d'un grand capitaine. Les régles que vous donnez de la tactique sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés les *Pediculosi*[1] en auront été ravis; la Sorbonne vous agrégera à son corps; le Très-Chrétien (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe; et l'évêque d'Orléans vous assignera une place auprès d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob. A coup sûr vos reliques feront des miracles, et l'*inf*... célébrera** son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du *Système de la Nature* a trop impudemment*** cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal: il a rendu la philosophie odieuse par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes. Et peut-être à présent faut-il de la douceur et du ménagement pour récon-

* En style précieux je pourrais dire... (*Édit. de Berlin.*)

[1] * Voyez FACÉTIES, *Instruction à frère Pédiculoso.* (L. D. B.)

** Et l'Église célébrera... (*Édit. de Berlin.*)

*** Imprudemment. (*Édit. de Berlin.*)

cilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

Il est certain qu'à Pétersbourg on se scandalise moins qu'à Paris, et que la vérité n'est point rejetée du trône de votre souveraine, comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri se trouve actuellement à la cour de cette princesse. Il ne cesse d'admirer les grands établissements qu'elle a faits, et les soins qu'elle se donne de décrasser, d'élever, et d'éclairer ses sujets.

Je ne sais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles : ils sont peut-être cause de l'exil de Choiseul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiseul a tenu plus long-temps qu'aucun autre ministre de Louis XV. Lorsqu'il était ambassadeur à Rome, Benoît XIV le définissait un fou qui avait bien de l'esprit. On dit que les parlements et la noblesse le regrettent, et le comparent à Richelieu : en revanche ses ennemis disent que c'était un boute-feu qui aurait embrasé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde. Choiseul n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; et je m'en repose sur les grandes lumières de votre monarque pour le choix et le renvoi de ses ministres et de ses maîtresses. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval, qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; et, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos histrions welches se vouent tous à l'opéra-comique ; et des platitudes mises en musique sont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulsions aux assistants. Durant les beaux jours du siècle de Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait fortune. Il passe pour bon dans ce siècle de petitesses, où le génie est aussi rare que le bon sens, où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût, qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice ruineux. Son tombeau sera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, et principalement les miens.

LETTRE ĀDCLXVIII.

A M. D'ALEMBERT.

2 février.

Mon très cher philosophe, c'est une consolation bien faible que les assassins du chevalier de La Barre soient à leurs maisons de campagne; mais nous ne pouvons pas espérer plus de justice dans ce monde.

Avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé Clément, qui juge à mort M. de Saint-Lambert et l'abbé Delille*? J'ai lu cet animal, et me suis figuré que *Messieurs* auraient tous une pareille dose d'orgueil. Est-il vrai que ce maroufle a l'honneur d'être mis au For-L'évêque? J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce

* Clément venait de publier des *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poëmes des Saisons, de la Déclamation, et de la Peinture.* 1 volume petit in-8°, 1771.

polisson, qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres: c'est un petit élève de Fréron.

On me mande que M. de Mairan est fort malade; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième: mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère ni pour successeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet. Je parlais par économie (comme disent les pères de l'Église). Si l'abbé Delille est un homme sociable, un philosophe, et un homme ferme, ne pourriez-vous pas l'acquérir? Il mérite par son ouvrage cette réfutation de Clément; mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des Riballier, des Coger, des Tamponet.

Je vous demande en grace, mon cher ami, de dire à M. de Condorcet combien je lui suis dévoué.

Je ne sais si madame Necker a reçu un paquet de ma part. Je vous envoie le premier volume des *Questions*: vous aurez ensuite le second, puis le troisième: je continuerai ainsi autant que je pourrai.

Pleurons sur Jérusalem, et soyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embrassent bien tendrement.

LETTRE ĀDCLXIX.

A M. D'ALEMBERT.

4 février.

Je vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de votre discours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respectable. Ce discours est un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la liberté de la presse, que ce monarque établit si hardiment dans ses états. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque renversée, des occupations forcées, et mes maladies continuelles, ne m'ont pas laissé un moment dont je pusse disposer.

Je m'attendais bien que le maréchal de Richelieu se mettrait à la tête de la faction pour le nasillonneur. Il m'avait fait entendre, dans une de ses lettres, qu'il aimait mieux me servir dans mes amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie

à me faire des plaisirs et des niches, à me caresser d'une main et à me dévisager de l'autre; c'est sa façon avec les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils sont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à M. Gaillard. J'espère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire; mais tout en plaisantant, sa faction aura le dessous, et cela est fort amusant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami Lebeau; chaque chose vient en son temps.

Adieu, mon cher philosophe; adieu, l'honneur des lettres. Madame Denis est enchantée, comme moi, de votre discours.

LETTRE ĀDCLXX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, le 4 février.

Mon héros passe sa vie à m'accabler de bontés et de niches. On me mande qu'il est à la tête d'une faction brillante contre M. Gaillard. Je le supplie de descendre un moment du grand tourbillon dans lequel il plane, pour considérer que M. Gaillard travaille au *Journal des Savants* depuis vingt-quatre ans, qu'il a remporté des prix à l'Académie, qu'il a fait l'*Histoire de François Ier*, la-

quelle est très estimée, et qu'il n'a fait ni les *Fétiches*, ni les *Terres australes*.

Je supplie notre respectable doyen, le neveu de notre fondateur, de ne pas contrister à ce point ma pauvre vieillesse toute décrépite. Je sais bien qu'il ne fera que rire de mes lamentations, et qu'il se moquera de moi jusqu'au dernier moment de ma vie. Mon héros est très capable de me venir voir, et de m'accabler de plaisanteries. Il daigne m'aimer depuis long-temps, et me tourner parfois en ridicule. Je suis accoutumé à son jeu, et il sait que je supporte la chose avec une patience angélique.

Il me reproche toujours des chimères, des préférences qu'il imagine, des négligences qui n'existent pas; et, sur ce beau fondement, il mortifie son très humble et très obéissant serviteur.

L'Europe croit que j'ai beaucoup de crédit sur l'esprit de mon héros : l'Europe se trompe, et je lui certifierai, quand elle voudra, que je n'en ai aucun, et qu'il passe sa vie à se moquer de moi; cependant il faut qu'il soit juste.

La, mon héros, mettez la main sur la conscience; vous avez fait serment devant Dieu de donner votre voix au plus digne, sans écouter la brigue et les cabales. Jugez quel est le plus digne, et songez à ce que dira de vous la postérité, si vous me bafouez dans cette affaire de droit. Je

vous avertis que cette postérité a l'œil sur vous, quoique vous soyez continuellement occupé du présent. Je me plaindrai à elle, comme font tous les mauvais poëtes, et, toute prévenue qu'elle est en votre faveur, elle me rendra justice. Ne désespérez point le très vieux et très raillé solitaire du mont Jura, qui vous a toujours aimé et révéré d'un culte de dulie, et qui en est pour son culte.

LETTRE ĀDCLXXI.

A M. JOLY DE FLEURI,

CONSEILLER D'ÉTAT.

A Fernei, 4 février.

Monsieur, vous ne serez point surpris qu'un homme, qui a eu l'honneur de vous faire sa cour pendant que vous étiez intendant de Bourgogne, vous implore pour des infortunés; il vous voyait alors occupé du soin de les soulager.

L'avocat que je prends la liberté de vous présenter n'est point un homme que l'on doive juger par la taille *. Il joint à la plus grande probité une science au-dessus de son âge. Il est le défenseur de douze ou quinze mille bons sujets du roi, que vingt chanoines veulent rendre esclaves. Il a cru que quinze mille cultivateurs pouvaient être

* M. Christin.

aussi utiles à l'état, du moins dans cette vie, que vingt chanoines qui ne doivent être occupés que de l'autre.

Vous connaissez cette affaire, monsieur; vous en êtes juge. Il ne m'appartient pas d'oser vous parler en faveur d'aucune des parties; mais il m'est permis de vous dire que l'impératrice de Russie a rendu libres quatre cent mille esclaves de l'église grecque; que le roi de Sardaigne a aboli la servitude dans ses états; et je puis encore ajouter à ces exemples celui du roi de Danemarck, qui a la bonté de me mander qu'il est actuellement occupé à détruire dans ses deux royaumes cet opprobre de la nature humaine. Tout ce que desireraient les quinze mille hommes à qui on refuse les droits de l'humanité, serait que vous en fussiez le rapporteur.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, monsieur, votre, etc.

LETTRE ĀDCLXXII.

A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX.

A Fernei, 5 février.

Monsieur, je sais depuis long-temps que vous n'employez qu'à faire du bien les talents de votre esprit et la considération dont vous jouissez.

Permettez que je prenne la liberté de vous adresser l'avocat d'une province entière. Les mémoires ci-joints vous feront connaître de quoi il s'agit. Quinze mille infortunés, opprimés sans aucun titre par vingt chanoines demandent votre protection auprès de M. d'Aguesseau, l'un de leurs juges. Il égalera la gloire de son père, s'il contribue à l'abolition de l'esclavage; et le genre humain vous devra des remerciements, si vous déterminez M. d'Aguesseau.

Souffrez, monsieur, que je joigne ma faible et mourante voix aux cris de la reconnaissance d'une province que vous aurez fait jouir des droits de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre, etc.

LETTRE ĀDCLXXIII.

A M. CHRISTIN.

5 février.

Mon très cher avocat de l'humanité contre la rapine sacerdotale, voici deux lettres* que je vous envoie; c'est tout ce que peut faire pour le présent votre ami moribond. Je ne crois pas que vo-

* Les deux précédentes à M. Joly de Fleuri et à M. le chevalier de Chastellux.

tre affaire soit sitôt jugée; tout le Conseil est actuellement occupé à remplacer le Parlement. Il me semble qu'on se soucie fort peu à Paris de ce Parlement. Au bout du compte, il est dans son tort avec le roi, et l'assassinat du chevalier de La Barre et de Lalli ne doit pas le rendre cher à la nation.

On dit que M. le chancelier prépare un nouveau code dont nous avons grand besoin. M. Chéry devrait bien l'engager à mettre dans son corps de lois quelque réglement en faveur des hommes libres que des chanoines veulent rendre esclaves. Il doit savoir s'il est vrai qu'on va resserrer la juridiction de Paris dans des limites plus convenables, et qu'on ne sera plus forcé d'aller se ruiner à Paris en dernier ressort, à cent cinquante lieues de chez soi. C'est le plus grand service que M. le chancelier puisse rendre; son nom sera béni.

Si j'étais à Paris, mon cher philosophe, je me ferais votre clerc, votre commissionnaire, votre solliciteur; je frapperais à toutes les portes, je crierais à toutes les oreilles. Dès que vous serez près d'être jugé, je prendrai la liberté d'écrire à M. le chancelier à qui j'ai déja écrit sur cette affaire; vous pouvez en assurer vos clients. Je pense fermement qu'il est de son intérêt de vous être favorable, et qu'il se couvrira de gloire en brisant les fers honteux de douze mille sujets du roi, très

utiles, enchaînés par vingt chanoines très inutiles.

Adieu, mon cher ami; je suis à vous et à vos clients jusqu'au dernier jour de ma vie.

LETTRE ĀDCLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

Mes anges, notre jeune homme m'a remis enfin son manuscrit que je vous envoie. Je ne chercherai point à vous séduire en sa faveur; je ne remarquerai point combien le sujet était difficile; je ne vous dirai point que Sénèque fut un plat déclamateur, et que Jolyot de Crébillon fut un plat barbare; je n'insisterai point sur l'artifice des premiers actes et sur la terreur des derniers; c'est à vous de juger, et à moi de me taire.

Je vous prierai seulement de songer que mon jeune homme aurait très grand besoin d'un succès. Ce succès servirait à faire voir qu'il n'est pas possible qu'il fasse tous les ouvrages qu'on lui impute contre l'*inf...*, tandis qu'il est tout entier à sa chère Melpomène.

Notre adolescent pourrait alors prendre cette occasion pour venir faire un petit tour en tapinois dans la capitale des Welches. Je vous avertis qu'il

fait beaucoup plus de cas des *Pélopides* que de la *Sophonisbe*, et qu'il n'y met aucune comparaison. C'est à Pâques qu'il faudrait donner *la Famille de Tantale* : c'est à présent qu'il aurait fallu donner *Sophonisbe*. Si Le Kain se donne au genre tempéré, il devrait débuter par *Massinisse* qui ne demande aucun effort, et qui n'exige un peu de véhémence qu'au cinquième acte.

J'ai parlé à M. Lantin de votre plaisante idée, que Sophonisbe fasse des façons comme une femme qui se défend au premier rendez-vous, ou comme une fille qui combat pour son pucelage. Une femme telle que Sophonisbe, m'a-t-il dit, doit se marier sur la cendre chaude de Syphax, sans délibérer. L'horreur de l'esclavage et la haine des Romains doivent dresser l'autel sur-le-champ, et allumer les flambeaux de l'hymen pour en brûler le camp des romains, et pour la conduire en triomphe au camp d'Annibal.

La petite prétendue bienséance française est en pareille occasion une puérilité froide et misérable.

> A ces conditions j'accepte la couronne;
> Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne[1].

Voilà ce qu'il faut que Sophonisbe dise; elle n'est pas une petite fille sortant du couvent.

[1] * *Sophonisbe* : variantes. THÉATRE, tome VI. (L. D. B.)

Je me suis rendu au sentiment de M. Lantin, et je lui ai seulement souhaité des acteurs qui pussent rendre sa tragédie de Mairet, dans laquelle il n'y a pas, Dieu merci, un seul mot de Mairet.

Il m'a assuré qu'il avait envoyé à M. de Thibouville ces vers dont je vous parle, et vous êtes prié de les mettre sur votre copie.

Quant au *Dépositaire*, nous en parlerons une autre fois. On vous enverra *Barmécide;* vous aurez aussi le *Roi de Danemarck*. Mais la journée n'a que vingt-quatre heures; les *Questions sur l'Encyclopédie* en prennent douze, le reste du temps est employé à souffrir; j'ai la goutte, je suis presque aveugle. J'ai de plus une colonie à conduire; on n'est pas de fer: un peu de patience.

Madame d'Argental aura sa chaîne et sa montre dans quelques jours.

Que dites-vous de M. le maréchal de Richelieu qui se met à la tête d'une faction, en faveur du nasillonneur De Brosses? Parlez fortement à M. de Foncemagne, à M. de Sainte-Palaye, à M. de Mairan. Il faut, malgré ma tendresse pour notre doyen, qu'il ne remporte pas cette victoire. Ne passons pas sous le joug comme le duc de Cumberland à Closter-Severn. Il a d'ailleurs assez d'avantage, et son dernier triomphe est assez complet.

Je ne puis finir ma lettre sans vous dire encore

un mot des *Pélopides*. Faudra-t-il que je sois toujours reconnu comme M. de Pourceaugnac? ne pourrez-vous point, vous et M. de Thibouville, baptiser mon jeune homme? M. de Thibouville ne peut-il pas connaître des jeunes gens de bonne volonté, parmi lesquels il choisirait un prête-nom, quelqu'un qui aurait une belle voix, et qui lirait la pièce aux comédiens, comme si elle était de lui? n'y aurait-il pas un plaisir infini de jouer ce tour au public et aux soldats de Corbulon? Rêvez à cela, mes anges; ne m'oubliez pas auprès de votre ami le campagnard.

Adieu, mes anges gardiens; veillez bien sur moi, car je ne puis rien par moi-même sans votre grace.

LETTRE ĀDCLXXV.

A M. DE CHABANON.

6 février.

Mon cher ami, je n'écris jamais pour écrire; mais, quand j'ai un sujet, je n'épargne pas ma plume, tout vieux et tout mourant que je suis. Mon sujet aujourd'hui est un étrange livre qu'on vient de m'envoyer, contre M. Delille et contre M. de Saint-Lambert.

Quel est donc ce législateur nommé Clément, qui dicte ses arrêts du haut de son trône? Je vous

avoue que je n'ai jamais rien lu de plus injuste et de plus insolent. Je regarde la traduction des *Géorgiques* par M. Delille comme un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la langue française; et je ne sais même si Boileau aurait osé traduire les *Géorgiques*.

Dites-moi donc ce que c'est que ce Clément. J'en connais un qui est fils d'un procureur de Dijon, et qui porta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, et qui fut éconduit par eux dès qu'ils eurent lu le premier acte.

Voilà les barbouilleurs qui se mêlent de juger les peintres. Ce qu'il y a de pis dans cet ouvrage, c'est qu'on y trouve par-ci par-là d'assez bonnes choses, et que les gens malins, à la faveur d'une bonne critique, en adoptent cent mauvaises.

Je ne vous parle point de la critique que M. le chancelier a faite du parlement de Paris; j'ai toujours cru, et sur-tout depuis la catastrophe du chevalier de La Barre, que ses arrêts pouvaient être sujets à la révision de la postérité; mais je ne me mêle point de cette espèce de controverse. Il me paraît que vous ne vous en mêlez pas plus que moi. Vous êtes occupé de vos plaisirs et de vos talents; moi, je le suis de mes misères, qui augmentent tous les jours, et qui m'annoncent la fin de ma vie. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE ĀDCLXXVI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

6 février.

Partisan du bon goût dans un siècle dégénéré, protecteur d'un théâtre en décadence, connaisseur dans un art où presque personne ne se connaît plus, éléve de Baron, dont on devrait prendre des leçons et dont on n'en prend guère, le jeune provincial a envoyé aux anges *les Pélopides*[1]. Il vous prie de les lire avec attention; il vous prie encore de relire, si vous pouvez, le barbare *Atrée* du barbare Crébillon, et de juger entre un Français et un Vandale. Ceci devient une affaire importante, une affaire de parti, et par conséquent très convenable au temps où nous sommes. Prenez cette affaire à cœur; mettez-y toute la politique et tout le courage possibles; trouvez quelque jeune homme dont vous pourrez disposer qui passera pour l'auteur, et qui pourra même lire la pièce aux comédiens.

N'y aurait-il point à Paris quelque jeune comédien de campagne qui, moyennant quelques pistoles, pourrait se charger de cette négociation?

[1]* Un prétendu M. Durand sous le nom duquel Voltaire voulait donner sa tragédie des *Pélopides*. (L. D. B.)

Cela serait fort plaisant : rêvez-y ; amusez-vous, et aimez-moi. Si la chose réussit, je viendrai vous voir.

Madame Denis vous fait mille compliments.

LETTRE ĀDCLXXVII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

9 février.

Le vieux solitaire, monsieur, vous fait ses compliments du fond de son cœur sur votre sous-lieutenance des Gardes. Vous êtes trop heureux de servir sous M. le duc de Noailles. Je vous supplie de lui présenter mes respects : c'est l'homme de cour qui a le plus d'esprit, et qui, en disant des choses fort plaisantes, s'est toujours conduit avec le plus de sagesse. Je serai sans doute attaché jusqu'au dernier moment de ma vie à la personne que nous regrettons *. Je lui dois tout ; il n'est pas dans ma nature d'être ingrat. Je ferai partir lundi, 11 du mois, votre montre ; je l'adresserai à M. d'Ogny, que sans doute vous avez prévenu.

Nous mourons de faim dans nos beaux déserts, le setier de blé y vaut environ vingt écus depuis près de quatre mois.

* M. le duc de Choiseul.

Je ne sais si vous connaissez un journal qu'on appelle *les Éphémérides du Citoyen*[1]. Il prétend que nous ne manquons de pain que parceque nous n'avons pas vendu assez de blé à l'étranger. *Vende omnia quæ habes, et sequere me*[2].

Adieu, monsieur : mes respects à madame Dixneuf ans. Conservez vos bontés pour le vieux malade du mont Jura.

LETTRE ĀDCLXXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

11 février.

Votre camarade le quinze-vingt, madame, affligé de la goutte et de la fièvre, ramasse le peu de forces qui lui reste pour vous écrire, et pour vous supplier de faire passer à votre grand'maman la lettre ci-jointe.

Je n'ai depuis huit jours aucune nouvelle de Paris dans mon enceinte de neiges. Enfermé dans ce sépulcre blanc, j'ignore où vous en êtes, si vous allez trouver votre amie à la campagne, si la personne que vous me disiez devoir être nommée

[1] * Rédigées d'abord (de 1765 à 1768) par l'abbé Baudeau et le marquis de Mirabeau; et de 1768 à 1772 par Dupont de Nemours. (L. D. B.)

[2] * Évangile de saint Marc, ch. x, v. 21. (L. D. B.)

lundi a été en effet nommée et déclarée, si les avocats se sont remis à plaider, si le Châtelet continue à faire ses fonctions, si l'opéra-comique attire toujours tout Paris. Je suis mort au monde; ce serait un état assez doux, si je ne souffrais pas horriblement.

Vous faites cas de la nation anglaise; vous avez raison de l'estimer. Elle a trouvé un très beau secret, c'est qu'aucun particulier chez elle ne va à la campagne que quand il lui en prend envie.

On m'a mandé que monsieur et madame Barmécide sont endettés de près de trois millions; en ce cas, ils ont besoin d'une nouvelle vertu, la seule peut-être qui leur manquât, et qu'on appelle l'économie.

Mais vous, madame, comment vous êtes-vous tirée d'affaire dans les réductions qu'on a faites sur votre revenu? vous n'êtes pas une personne à devoir des trois millions.

Comment vous portez-vous, madame? comment passez-vous vos vingt-quatre heures? comment supportez-vous la vie? la mienne est à vous, mais très inutilement, et probablement je ne vous reverrai jamais, ce dont je suis beaucoup plus affligé que de ma goutte et de ma fièvre. Vous ne savez pas combien le vieil ermite vous regrette.

LETTRE MDCLXXIX.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Fernei, 11 février.

Vous prétendez donc, madame, être fort orgueilleuse? il y a bien des personnes qui en effet le seraient, si elles étaient à votre place. Je m'imagine que vous mettez votre orgueil à être bien douce, bien égale, bien préparée à tout: c'est un fort bon vice que cet orgueil-là. Il n'y a point de vertu cardinale et théologale qui approche de ce péché mortel. Pour moi, je suis obligé de mettre mon petit orgueil à souffrir l'aveuglement presque total où je suis réduit dans une enceinte de quatre-vingts lieues de neiges, la goutte, et tous ses accompagnements, et tout ce que la vieillesse traîne après elle. Ainsi quand, dans mes premiers transports, je disais que je me ferais porter en brancard, du mont Caucase où je demeure, sur les bords de l'Oronte, chez le grand Barmécide, comme homme à lui appartenant, c'était supposer que je fusse encore en vie, et que j'eusse un firman par écrit. Madame sait ce que c'est qu'un firman en arabe et en turc. Je suis, madame, un mort fort orgueilleux, mais non pas indiscret.

Je ne sais si le bienfesant Barmécide trouvera bon que le jour même qu'on sut au mont Caucase la nouvelle de son voyage à la campagne, les commis des douanes du calife aient fouillé dans les poches de mes nouveaux colons, et leur aient pris tout ce qu'ils portaient: pour moi, j'ai trouvé ce trait abominable. Il n'y a plus de générosité musulmane sur la terre; Allah nous a punis: nous éprouvons la famine en attendant la peste; car, pour la guerre, le bienfesant Barmécide nous en a préservés immédiatement avant que d'aller à sa belle campagne sur l'Oronte.

Je m'imagine à présent que vous placez ce bel orgueil dont vous me parlez à mettre de l'ordre dans vos affaires, après que le visir s'est amusé pendant douze ans à régler celles de l'Europe. C'était ainsi qu'en usait Scipion à Linterne. Je ne crois pas que Linterne valût Chanteloup, ni que Scipion eût fait d'aussi grandes dépenses, ni qu'il eût été aussi généreux, ni que madame Scipion valût madame Barmécide.

Il aimait un peu les vers de Térence; il avait raison, car Térence écrivait très purement dans sa langue, et il n'employait jamais que le mot propre. Comme je n'ai pas le même talent, je n'ose vous envoyer une épître au roi de Danemarck sur la liberté qu'il a donnée dans ses états d'écrire et d'imprimer tout ce qu'on voudrait. Il

est ridicule que je fasse des vers arabes à mon âge: aussi vous voyez que je ne les montre qu'en tremblant.

Je me mets en prose à vos pieds, madame, tout imperceptibles qu'ils sont. Je présente mon respectueux et inviolable attachement au généreux Barmécide, ainsi qu'à madame la duchesse de la grande montagne. Au reste, les échos du mont Caucase se joignent à tous les autres échos.

Par-tout également on vous chante, on vous loue;
On vous voit par-tout du même œil;
Vous êtes adorée, et tout le monde avoue
Que vous avez raison d'avoir beaucoup d'orgueil.

LETTRE ĀDCLXXX.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Fernei, le 13 février.

Un garçon bleu, qui a de bons yeux et de bonnes oreilles, est venu dans ce pays-ci pour recueillir une petite succession : il prétend qu'il a entendu un familier dire au maître: « Il n'y a que le cardinal de B. qui puisse vous tirer d'affaire, » et que le maître a répondu par un sourire tout-à-fait agréable, sans dire un mot.

Je me hâte, monseigneur, de vous mander cette nouvelle. Peut-être le temps de l'accomplissement

de ma prophétie approche. Pour moi, je pense comme le familier et comme le garçon bleu ; mais il se pourrait bien que vous ne voulussiez point quitter votre heureuse tranquillité pour vous mêler des querelles d'autrui *. Quoi qu'il en soit, je renouvelle à votre éminence les assurances de mon très tendre respect.

Le vieil ermite du mont Jura.

LETTRE ĀDCLXXXI.

A M. D'ALEMBERT.

13 février.

Je crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'opposera point à M. Gaillard.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plus tôt; tout devient difficile.

J'ai peur que l'*Épître au roi de Danemarck sur la liberté de la presse* ne paraisse dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de la laisser courir le monde.

Est-il bien vrai qu'on va restreindre le ressort du parlement de Paris à l'Ile-de-France? ce pour-

* Le bruit avait couru que le cardinal de Bernis serait premier ministre. On ne sait qui Voltaire désignait par le *garçon bleu*.

rait être un grand bien : il est cruel de se ruiner pour aller plaider en dernier ressort à plus de cent lieues de chez soi.

Je ne sais comment je suis avec madame Necker; j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de Condorcet?

Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher philosophe. Je suis bien malade. Est-il vrai que M. de Mairan se meure?

Il faut passer dans ma barque.

LETTRE ĀDCLXXXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

À Fernei, 13 février.

Par la sainte Vierge, monseigneur, c'est à vous, c'est à notre doyen, c'est à M. le maréchal de Richelieu à gouverner notre Académie; mais mon héros ne peut y donner qu'un coup d'œil en passant; il a quelques affaires un peu plus importantes. Tout ce que je sais, c'est que je vous demande votre protection pour M. Gaillard, que vous en trouverez très digne, et qui n'est point du tout infecté de ces principes que vous haïssez avec raison.

Je vous prie de remarquer que M. d'Alembert est le seul de nos académiciens qui ait travaillé à

l'*Encyclopédie*, et que c'est assurément un homme d'un très rare mérite. Je ne connais guère que Jean-Jacques Rousseau à qui on puisse reprocher ces idées d'égalité et d'indépendance, et toutes ces chimères qui ne sont que ridicules. Mais ne craignez pas que je vous demande jamais une place d'académicien pour lui, encore moins pour La Beaumelle, qui est fort inférieur à Jean-Jacques pour l'esprit et pour les connaissances, et infiniment supérieur en méchanceté et en impudence.

Il me paraît qu'il y a bien d'autres places à donner actuellement. Voilà un grand labyrinthe dont il sera difficile de sortir. Pour moi, qui ne sors guère de mon lit depuis que la neige couvre mes déserts, et qui suis privé à-la-fois de mes yeux et de mes jambes, je ne vois point les événements de ce monde du fond de mon tombeau de neiges. J'attends paisiblement les beaux jours : je n'en trouverai que quand je pourrai vous faire encore ma cour avant d'achever ma carrière, et je prie Dieu que celle de notre doyen égale au moins celle du doyen Fontenelle.

Agréez mon tendre et profond respect.

LETTRE ĀDCLXXXIII.

A M. HENNIN,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

15 février.

M. de Voltaire et madame Denis font bien des compliments à M. Hennin. Ils ont ouï dire que l'on avait à Genève la liste des maisons de campagne de MM. du Parlement. Ils seraient très obligés à M. Hennin, s'il voulait bien avoir la bonté de la leur procurer*.

LETTRE ĀDCLXXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 15 février.

Je vous demande en grace, madame, de me faire écrire sur-le-champ s'il est vrai que la grand'-maman ait reçu une lettre du *patron,* et si cette lettre est aussi agréable qu'on le dit. Les petits

* Le Parlement s'obstinant à ne pas reprendre son service, et à opposer des arrêtés aux volontés de la Cour, fut exilé, chacun des membres dans un lieu différent. La liste de ces exils fut recherchée, par l'importance de l'évènement en lui-même, et parceque le chancelier avait dispersé les exilés avec une attention minutieuse, et en avait placé plusieurs dans des lieux tout-à-fait désagréables.

versiculets barmécidiens[1] ont couru. Je peux en être fâché pour eux qui ne valent pas grand'-chose, mais je ne saurais en être fâché pour moi qui ne rougis point d'un sentiment honnête. J'aurais trop à rougir, si je craignais de montrer mon attachement pour mes bienfaiteurs; je ne leur ai jamais demandé de grace qu'ils ne me l'aient accordée sur-le-champ. Il est vrai que ces graces étaient pour d'autres, mais c'est ce qui me rend plus reconnaissant encore. Je leur serai dévoué jusqu'à mon dernier soupir.

Je voudrais vous accompagner, madame, dans votre voyage, mais mon triste état ne me permet pas de me remuer; et d'ailleurs je n'ai pas le bonheur d'être de ce pays que vous aimez, et où l'on va coucher chez qui l'on veut. Tout ce que je puis faire, c'est de vous être dévoué comme à vos amis; on ne s'est point encore avisé de nous défendre ce sentiment-là.

Portez-vous bien, écrivez-moi tout ce qu'il vous plaira, et conservez-moi un peu d'amitié.

[1] * Épître de Benaldaki à Caramouftée, dont il a été question plus haut. (L. D. B.)

LETTRE ĀDCLXXXV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 15 février.

Sire, tandis que vos bontés me donnent des louanges qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie et sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique et romaine, j'ai bien peur que mon zéle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme, qui est au-devant d'une histoire de l'Église très édifiante, ils ne reçoivent point mon excuse; ils disent que ce qui est très bon dans le vainqueur de Rosbach et de Lissa n'est pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je serais sur la montagne du Thabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils sont revêtus. Nous connaissons, disent-ils, vos mauvaises plaisanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de servir un hérétique, vous vous êtes atta-

ché depuis peu à un schismatique, et, si on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du Grand-Turc seraient bientôt resserrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais sachez que nous en fesons. C'en est déja un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jésuites.

C'en est un plus grand encore que notre nonce en Pologne ait déterminé les mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Russie; ce nonce, en cas de besoin, aurait bénit l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'est pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très royal pour ressembler à Jésus-Christ notre Sauveur, qui n'avait pas où reposer sa tête. Tâchez de régler la vôtre, qui radote, et recevez notre malédiction sous l'anneau du pêcheur.

Voilà, sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je suis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle, ses devanciers, et j'espère que leurs aigles, ou romaines ou prussiennes (c'est la même chose), me couvriront de leurs ailes. Je me mets sous leur

protection dans ce monde, en attendant que je sois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monseigneur le prince royal, je ne sais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de respect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE ĀDCLXXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 18 février.

Oui, mon héros, je vous l'avoue, j'ai ri un peu quand vous m'avez mandé que vous aviez la goutte; mais savez-vous bien pourquoi j'ai ri? c'est que je l'ai aussi. Il m'a paru assez plaisant qu'ayant pensé comme vous presque en toutes choses, ayant eu les mêmes idées, j'aie aussi les mêmes sensations. Dieu m'avait fait pour être réformé à votre suite; c'est bien dommage que je sois toujours si éloigné de vous, et que je sois une planète si distante du centre de mon orbite.

D'Argens vient de mourir à Toulon; il ne vous reste plus que moi de vos anciens serviteurs bafoués ou par vous ou par les rois. Je le suis fort

aussi par la nature; mes yeux à l'écarlate sont absolument aveuglés par la neige à l'heure que je vous écris.

Je cours actuellement ma soixante-dix-huitième année, et vous êtes un jeune homme de près de soixante-quinze. Voilà, si je ne me trompe, le temps de faire des réflexions sur les vanités de ce monde. Deux jours que j'ai à vivre, et une vingtaine d'années qui vous restent, ne diffèrent pas beaucoup.

Je ris des folies de ce monde encore plus que de ma goutte; mais je ne ris point quand mon héros me gronde, selon sa louable coutume, de ne lui avoir pas envoyé je ne sais quels livres imprimés en Hollande, dont il me parle. Voulait-il que je les lui envoyasse par la poste, afin que le paquet fût ouvert, saisi, et porté ailleurs? m'a-t-il donné une adresse? m'a-t-il fourni des moyens? ignore-t-il que je ne suis ni en Prusse, ni en Russie, ni en Angleterre, ni en Suède, ni en Danemarck, ni en Hollande, ni dans le nord de l'Allemagne, où les hommes jouissent du droit de savoir lire et écrire?

Ne se souvient-il plus du pauvre garçon apothicaire qui fut, il y a deux ans, fouetté, marqué d'une fleur de lis toute chaude, condamné aux galères perpétuelles par *Messieurs*, et qui mourut de douleur le lendemain avec sa femme et sa fille,

pour avoir vendu, dans Paris, une mauvaise comédie intitulée *la Vestale,* laquelle avait été imprimée avec une permission tacite?

Ne vous souvient-il plus qu'un des plus horribles crimes mentionnés dans le procès du chevalier de La Barre était d'avoir, dans son cabinet, des livres qu'on appelle défendus? ce qui, joint à l'abomination de n'avoir pas ôté son chapeau pendant la pluie devant une procession de capucins, engagea les tuteurs des rois à lui faire couper le poing, à lui arracher la langue, et à faire jeter dans les flammes sa tête d'un côté et son corps de l'autre.

Ne saviez-vous pas, mon héros, que, parmi ces Welches pour lesquels vous avez combattu sous Louis XIV et sous Louis XV pendant soixante ans, il y a des tigres acharnés à dévorer les hommes, comme il y a des singes occupés à faire la culbute?

J'ai été assez persécuté, je veux mourir tranquille. Dieu merci, je ne fais point de livres, puisqu'il est si dangereux d'en faire. J'achève ma vie au pied du mont Jura, et j'irai mourir au pied du Caucase, si on me persécute encore. J'eusse aimé mieux rire avec vous à Richelieu; mais mon héros est incapable de porter la philosophie jusque-là. Il sera dans le tourbillon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, comme le duc d'Épernon, qui ne le

valait pas. Il faut que chaque individu remplisse sa destinée.

Je vous remercie très tendrement d'avoir favorisé M. Gaillard, qui en est digne.

Je crois votre goutte aussi légère que votre brillante imagination. Il n'est pas possible que, vous étant baigné presque tous les jours, l'accès soit bien violent et bien douloureux. La mienne est peu de chose aussi; mais mes yeux, mes yeux, voilà ce qui m'accable. Je ne conçois pas comment madame du Deffand peut être si gaie et si sémillante après avoir perdu la vue. Dieu vous conserve vos deux yeux, qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés! Dieu vous conserve tout le reste! Ne grondez plus votre vieux serviteur, qui assurément ne le mérite pas.

Vous souvenez-vous de Couratin, qui avait toujours tort avec vous, quelque chose qu'il fît?

Permettez-moi de me mettre aux pieds de madame la comtesse d'Egmont. LE VIEIL ERMITE.

LETTRE ĀDCLXXXVII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

20 février.

Le pauvre malade dira en deux mots à M. Baron que, s'il a eu le diable au corps, il prétendait

bien aussi le faire entrer dans celui d'Atrée. Il le supposait à la fin agité des furies. Il croit qu'il n'y a pas d'autre moyen de se tirer de là. Il est fort aisé de substituer quelques vers à ceux qui finissent la pièce; mais je pense qu'il ne faut jamais rien étriquer : c'est un des plus horribles défauts de ce siècle, à mon gré. Je prétends qu'on doit finir par ce qu'on appelle des fureurs : c'est un châtiment des dieux, et Atrée mérite certainement punition.

Pour madame la mère, je crois qu'il serait très ridicule de la faire tuer. On ne doit multiplier ni les morts ni les êtres sans nécessité. Il n'est pas trop aisé de donner aux deux Atrée le temps de saigner l'enfant. Cependant la nourrice peut dire qu'elle a été poursuivie par des soldats, et qu'elle a été obligée de prendre son plus long. Le malade aura soin de tout cela, s'il peut recouvrer un peu de santé. Il est aveugle; il a la goutte; il n'en peut plus. Il demande à M. Baron et aux anges le plus profond secret. On travaillera, vous dis-je. Il est juste de dessiller les yeux d'un certain public sur le compte d'un certain Vandale*.

Ne s'amuse-t-on pas à Paris tout comme si de rien n'était? N'est-ce pas là le génie welche? M. Baron est prié de nous le mander : cela est important.

* Crébillon le tragique.

Vraiment oui ; attendez-vous que madame Denis écrive !

LETTRE ĀDCLXXXVIII.

A MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

A Fernei, 23 février.

Madame, j'ai soixante-dix-huit ans, je suis né faible, je suis très malade et presque aveugle : Moustapha lui-même excuserait un homme qui, dans cet état, ne serait pas exact à écrire.

Si M. le prince de Salm vous a dit que je me portais bien, je lui pardonne cette horrible calomnie, en considération du plaisir infini que j'ai eu, quand il m'a fait l'honneur de venir dans ma chaumière.

A l'égard du Grand-Turc, madame, je ne puis absolument prendre son parti. Il n'aime ni l'opéra, ni la comédie, ni aucun des beaux-arts ; il ne parle point français ; il n'est pas mon prochain ; je ne puis l'aimer. J'aurai toujours une dent contre des gens qui ont dévasté, appauvri, et abruti la Grèce entière. Vous ne pouvez pas honnêtement exiger de moi que j'aime les destructeurs de la patrie d'Homère, de Sophocle, et de Démosthène. Je vous respecte même assez pour croire que, dans le fond du cœur, vous pensez comme moi.

J'aurais desiré que vos braves Polonais, qui sont si généreux, si nobles, et si éloquents, et qui ont toujours résisté aux Turcs avec tant de courage, se fussent joints aux Russes pour chasser de l'Europe la famille d'Ortogul. Mes vœux n'ont pas été exaucés, et j'en suis bien fâché; mais, quelque chose qui arrive, je suis persuadé que votre respectable nation conservera toujours ce qu'il y a de plus précieux au monde, la liberté. Les Turcs n'ont jamais pu l'entamer, nulle puissance ne la ravira. Vous essuierez toujours des orages; mais vous ne serez jamais submergés; vous êtes comme les baleines qui se jouent dans les tempêtes.

Pour vous, madame, qui êtes dans un port assez commode, je conçois quel est le chagrin de votre belle ame de voir les peines de vos compatriotes. Vous avez toujours pensé avec grandeur, et j'ose dire qu'il y a une espéce de plaisir à sentir qu'on ne peut souffrir que par le malheur des autres. Je ne puis qu'approuver tous vos sentiments, excepté votre tendre amitié pour des barbares qui traitent si mal votre sexe, et qui lui ôtent cette liberté dont vous faites tant de cas. Que vous importe, après tout, qu'ils se lavent en commençant par le coude? comme vous n'avez aucun intérêt à ces ablutions, autant vaudrait-il pour vous qu'ils fussent aussi crasseux que les Samoïédes. Il faut

que tous les musulmans soient naturellement bien malpropres, puisque Dieu a été obligé de leur ordonner de se laver cinq fois par jour.

Au reste, madame, je sens que je serais toujours rempli de respect et d'attachement pour vous, soit que vous fussiez à la Mecque, ou à Jérusalem, ou dans Astracan. Je finis mes jours dans un désert fort différent de tous ces lieux si renommés. J'y fais des vœux pour votre bonheur, supposé qu'en effet il y ait du bonheur sur notre globe. Vous avez vu des malheurs de toutes les espèces; je vous recommande à votre esprit et à votre courage. Agréez, madame, le profond respect, etc.

LETTRE ĀDCLXXXIX.

A M. DE LA HARPE.

A Fernei, 25 février.

Le diable se fourre par-tout depuis long-temps. Si on vous a imputé des vers contre M. le maréchal de Richelieu, on m'attribue une lettre au pape. On veut vous faire arrêter, et on veut m'excommunier : personne n'est en sûreté ni dans cette vie ni dans l'autre; il suffit d'avoir de la réputation pour être persécuté et damné. Il faut se soumettre à tous les ordres de la Providence. Nous

lui devons des remerciements, puisqu'elle vous a choisi pour punir maître Aliboron dit Fréron. Le *Mercure*, en effet, est devenu le seul journal de France, grace à vos soins. L'âne d'Apulée[1] mangeait des roses, l'âne de Fréron s'enivre; chacun se console à sa façon; je plains seulement son cabaretier. A l'égard du libraire qui fesait la litière d'Aliboron, il ne risque rien; il lui restera toujours le *Journal Chrétien*, avec lequel on fait son salut, si on ne fait pas sa fortune.

On dit que gentil Bernard a perdu la mémoire; il a pourtant pour mère une des filles de Mémoire, et il doit avoir du crédit dans la famille.

Est-il vrai que M. de Mairan se dégoûte de son âge de quatre-vingt-treize ans, et qu'il veuille aller trouver Fontenelle? Pour moi, j'irai bientôt trouver Pellegrin, Danchet, et le barbare Crébillon. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE ĀDCXC.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 25 février.

La nature et la fortune nous traitent tous bien mal. Il est triste d'avoir à combattre à-la-fois deux

[1] * *L'Ane d'or*, roman d'Apulée. (L. D. B.)

puissances aussi formidables. Madame de Florian languissante et malade encore, son fils confiné avec sa femme dans un pauvre village à plus de cent lieues de vous, madame Denis au mont Jura avec une très mauvaise santé, moi chétif, devenu aveugle et attaqué de la goutte; ma colonie, qui commençait à prospérer, frappée d'un coup de foudre; tout presque détruit en un moment; des dépenses immenses perdues: quand tout cela se joint ensemble, c'est un amas d'infortunes dont il est bien difficile de se tirer.

Je ne sais pas comment finira l'affaire du Parlement, mais j'oserais bien dire que les compagnies font de plus grandes fautes que les particuliers, parceque personne n'en répondant en son propre nom, chacun en devient plus téméraire. Il m'a toujours paru absurde de vouloir inculper un pair du royaume, quand le roi, dans son Conseil, a déclaré que ce pair n'a rien fait que par ses ordres, et a très bien servi. C'est au fond vouloir faire le procès au roi lui-même; c'est, de plus, se déclarer juge et partie; c'est manquer, ce me semble, à tous les devoirs.

Je vous avoue encore que j'ai sur le cœur le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lalli. Heureusement d'Hornoi n'y a point trempé ses mains; mais ceux qui ont à se reprocher ces cruautés, dont l'Europe est indignée, sont-ils bien

à plaindre d'être à la campagne? Il y a dix-sept ans que j'y suis, et je n'ai pourtant assassiné personne.

Le setier de blé, mesure de Paris, vaut toujours chez nous environ vingt écus. C'est un très petit malheur pour moi, mais c'en est un fort grand pour le peuple.

Je vous embrasse tous deux tendrement, et je suis désespéré de n'être d'aucun secours à ma niéce.

LETTRE ĀDCXCI.

A M. DE VEYMERANGE.

Le 25 février.

Le vieux malade, goutteux, aveugle, n'en pouvant plus, remercie bien tendrement M. de Veymerange de ses bontés et de ses nouvelles. Il tient encore au monde par les bontés que vous avez pour lui. Il est très affligé des brigandages dont il a été témoin dans le pays barbare qu'il habite. Il est fâché d'avoir vu tout le blé du pays vendu impunément à l'étranger par un Génevois; il est fâché que le froment coûte encore près de vingt écus le setier, mesure de Paris. Il voit avec douleur sa colonie vexée et dégoûtée. Il a levé les épaules quand la cohue des enquêtes s'est mise à contrarier le roi, et à vouloir entacher les gens; il a ri,

mais il ne rit point quand on manque de pain. C'est là l'essentiel; et le *Pater noster* commence par-là, ce qui est, à mon avis, fort sensé.

Je m'intéresse fort à vos yeux, monsieur; je suis d'ailleurs du métier, une fluxion épouvantable m'a rendu aveugle.

Je vous remercie, encore une fois, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre.

On me mande de Lyon que monsieur le chancelier a déja nommé onze conseillers du Conseil suprême qu'il veut établir à Lyon. Si la chose est vraie, c'est un des plus grands services qu'il puisse rendre à l'état, et il sera béni à jamais. N'était-il pas horrible d'être obligé de s'aller ruiner, en dernier ressort, à cent lieues de chez soi, devant un tribunal qui n'entend rien au commerce, et qui ne sait pas comment on file la soie? Monsieur le chancelier paraît un homme d'esprit très éclairé et très ferme. S'il persiste, il se couvrira de gloire; s'il mollit, il aura toujours des ennemis à combattre.

Délivrez-nous du Génevois Cambassadès, qui, à présent, au lieu de vendre notre blé à l'étranger, vend notre pain tout cuit.

Madame Denis vous fait les plus sincères compliments. Je suis entièrement à vos ordres. Le vieux malade du mont Jura, et le plus inutile des hommes.

LETTRE ĀDCXCII.

A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEI.

A Fernei, 27 février.

Mon cher président, je sais bien que j'aurais dû vous écrire plus tôt; mais avec soixante-dix-sept ans, des fluxions horribles sur les yeux et la goutte, on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait.

Je crois que les présidents du parlement de Dijon ont actuellement des choses plus importantes que celles de l'Académie française. On a persuadé à M. De Brosses que je m'étais opposé à son élection, parceque j'avais écrit plusieurs lettres en faveur de M. Gaillard. Mais je le prie de considérer que j'avais écrit ces lettres long-temps avant que j'eusse appris que M. De Brosses voulût être notre confrère. Il nous fera certainement bien de l'honneur à la première occasion.

« Multæ sunt mansiones in domo patris mei [1]. »

J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter son amitié, et excepté le tort que j'ai peut-être de vivre encore, je n'ai rien à me reprocher.

On prépare à Paris un nouveau code, un nou-

[1] * « In domo patris mei mansiones multæ sunt. » (Évangile de saint Jean, ch. XIV, v. 2.) (L. D. B.)

veau Parlement; ne pourrait-on pas en même temps imaginer une nouvelle manière de payer ses dettes? il est bon de songer à tout.

Savez-vous qu'on établit un Conseil supérieur à Lyon? qu'il y a déja des juges de nommés? On parle aussi de Poitiers et de Clermont en Auvergne.

Voilà tout ce que je sais; vous en savez sans doute davantage à Dijon. Conservez-moi toujours un peu d'amitié, mon très cher président, cela me fera finir plus gaiement. Si vous voyez M. Le Goux, je vous prie de lui dire que je lui suis toujours très tendrement attaché. V.

LETTRE ĀDCXCIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 27 février.

Comme je suis réformé à la suite de mon héros, et que je suis quitte de ma goutte, je me flatte qu'il en est délivré aussi; elle ne lui allait point du tout. Passe pour un prélat désœuvré, mais monseigneur le maréchal n'est pas fait pour se tenir couché sur le dos avec un cataplasme sur le pied. C'est une chose bien plaisante que la goutte, et qui confond terriblement l'art prétendu de la médecine. Comment se peut-il faire que la dou-

leur passe tout d'un coup d'un doigt de la main gauche à l'orteil du pied droit, sans qu'on sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps? Quand les médecins m'expliqueront cette transmigration, et qu'ils y remédieront, je croirai en eux.

On dit que nous allons avoir un nouveau code; nous en avons grand besoin. Cette réforme immortaliserait le régne du roi. Il est sur-tout bien à desirer qu'on ne voie plus de jugements semblables à ceux du lieutenant-général Lalli et du chevalier de La Barre, qui n'ont pas fait honneur à la France dans le reste de l'Europe. J'avoue encore que je ne sais rien de si ridicule que la rage d'entacher; il y a eu des choses plus odieuses du temps de la Fronde, mais rien de plus impertinent. On croit que c'est à l'Opéra-Comique que la nation est folâtre; on se trompe, c'est à la cohue des enquêtes, et le parterre juge beaucoup mieux qu'elle.

C'est trop raisonner pour un pauvre aveugle; j'ai presque perdu la vue dans mes neiges; je ne pourrai plus voir mon héros, mais je lui serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, avec le plus tendre respect.

LETTRE ĀDCXCIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 1er mars.

Sire, il n'est pas juste que je vous cite comme un de nos grands auteurs sans vous soumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté: j'envoie donc à votre majesté l'épître contre Moustapha. Je suis toujours acharné contre Moustapha et Fréron. L'un, étant un infidèle, je suis sûr de faire mon salut en lui disant des injures; et l'autre, étant un sot et très mauvais écrivain, il est de plein droit un de mes justiciables.

Il n'y a rien, à mon gré, de si étonnant, depuis les aventures de Rosbach et de Lissa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entreprise, il aurait compté son voyage des Alpes pour bien peu de chose.

Je haïrai toujours les Turcs oppresseurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a soixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas su encore en faire: ils ne savent pas même les régler.

Je suis toujours très fâché que votre majesté,

et l'empereur, et les Vénitiens, ne se soient pas entendus avec mon impératrice pour chasser ces vilains Turcs de l'Europe: c'eût été la besogne d'une seule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'est un axiome de géométrie qu'ajoutant choses égales à choses égales, les tous sont égaux; ainsi vous seriez demeurés précisément dans la situation où vous êtes.

Je persiste toujours à croire que cette guerre était bien plus raisonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le sens commun ; mais je laisse là ma politique, qui n'en a pas davantage, pour dire à votre majesté que j'espère faire ma cour après Pâques, dans mon ermitage, aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris est enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du Parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédants en robe.

On m'a dit que d'Argens est mort: j'en suis très fâché; c'était un impie très utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage.

A propos de la bonne cause, je me mets toujours à vos pieds et sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Moustapha ; je répondrai que je le suis à Frédéric-le-Grand et à Catherine-la-Surprenante.

Daignez, sire, me conserver vos bontés pour

le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde. *Le vieux ermite des Alpes.*

LETTRE ĀDCXCV.

A M. D'ALEMBERT.

2 mars.

Mon cher philosophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. Marin; je le prie instamment de vouloir bien m'en informer. Je hasarde enfin de lui envoyer l'*Épître au roi de Danemarck*, avec un peu de prose versifiée, adressée à lui-même[1]. Ce n'est pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries; mais j'aime mieux m'égayer sur les excréments de la littérature que sur d'autres excréments.

Je supplie mon cher philosophe de ne donner aucune copie des fadaises à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir; donnez-la à qui vous voudrez: pourvu que ce ne soit pas à ce fripon de nasillonneur *, je suis content. Demandez à Lalande, qui est voisin de ses

[1] * Épître à d'Alembert. POÉSIES, tome III. (L. D. B.)
* Le président De Brosses.

terres, s'il n'est pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuses. M. de Condorcet pourrait-il succéder à M. de Mairan? il n'a rien fait, dira-t-on, tant mieux; nous avons plus besoin de gens qui jugent que de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe aujourd'hui; tout ce que je puis me permettre, c'est de détester du fond de mon cœur les assassins du chevalier de La Barre jusqu'au dernier moment de ma vie : c'est ainsi que je vous aimerai.

LETTRE ĀDCXCVI.

A M. D'ALEMBERT.

4 mars.

Je m'aperçois, mon cher philosophe, que je ressemble à Le Clerc de Montmerci, je fais trop de vers. Je vois, à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies; l'une dans l'épître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise :

Qui vous rendit chez vous puissants sans être impies?
Qui sut, de votre table écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui sut donner une ame au public hébété?

Je mettrai à la place, si vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes

A du triple bandeau vengé cent diadèmes?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose dont vous ferez ce que vous croirez convenable; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit; et à deux petites phrases près, que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

LETTRE ĀDCXCVII.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Fernei, 4 mars.

Messieurs, permettez-moi de vous soumettre une idée dans laquelle j'ose me flatter de me rencontrer avec vous. Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le mérite de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poëme des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France après

l'*Art poétique*. Vous avez donné à M. de Saint-Lambert la place qu'il méritait à plus d'un titre; il ne vous reste qu'à mettre M. Delille à côté de lui. Je ne le connais point; mais je présume, par sa préface, qu'il aime la liberté académique, qu'il n'est ni satirique ni flatteur, et que ses mœurs sont dignes de ses talents.

Je me confirme dans l'estime que je lui dois, par la critique odieuse et souvent absurde qu'un nommé Clément a faite de cet important ouvrage, ainsi que du poëme des *Saisons*. Ce petit serpent de Dijon s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons.

Je pense, messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talents, en les fesant triompher de l'envie. La critique est permise, sans doute; mais la critique injuste mérite un châtiment; et sa vraie punition est de voir la gloire de ceux qu'elle attaque.

M. Delille ne sait point quelle liberté je prends avec vous. Je souhaite même qu'il l'ignore, et je me borne à vous faire juges de mes sentiments, que je dois vous soumettre.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, etc.

LETTRE ĀDCXCVIII.

A M. DUCLOS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Fernei, 4 mars.

Si M. Duclos pense comme moi, et s'il trouve ma lettre à l'Académie convenable, je le supplie de la présenter dans la séance qui lui paraîtra la mieux disposée. Je m'en rapporte à ses lumières, à toutes les vues qu'il peut avoir, et à l'amitié dont il m'a toujours honoré. Je puis l'assurer que je n'ai jamais eu la moindre liaison avec M. Delille, que je ne lui ai jamais écrit, que j'ignore même s'il fait des démarches pour être reçu à l'Académie; mais il me paraît si digne d'en être, que je n'ai pu m'empêcher de dire ce que j'en pense, supposé que cela soit permis par nos statuts.

Je présente mes respects à M. Duclos.

LETTRE ĀDCXCIX.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Fernei, 4 mars.

Mon cher lieutenant de la garde prétorienne, je viens de lire la meilleure pièce qu'on ait faite

depuis bien long-temps, pour le fond, pour la conduite et pour le style. Je ne sais pas si elle réussit à Paris comme en province, mais je sais qu'elle est excellente, et que c'est ainsi qu'il faut écrire en prose. La pièce, à la vérité, est en six actes *; mais ces six actes sont très bien distribués, et chacun d'eux doit faire un très bon effet. Il me paraît que l'auteur a deux choses nécessaires et rares, du génie et de l'esprit. Si, par hasard, vous le voyez à Versailles, je vous supplie de lui dire que j'admire son plan, et que je suis enchanté de son style. Cet ouvrage doit aller à l'immortalité. Rien n'est si beau que la justice gratuite, rien n'est si consolant que de n'être pas obligé d'aller se ruiner à cent lieues de chez soi; c'est le plus grand service rendu à la nation.

Comment se porte madame Dixneuf ans? ferez-vous un petit tour cette année dans le Vivarais? aurons-nous le bonheur de vous posséder?

Madame Denis vous fait mille compliments. Le pauvre vieux malade vous embrasse comme il peut, car il n'en peut plus.

* L'établissement des six Conseils supérieurs.

LETTRE ĀDCC.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Fernei, 9 mars.

Je ne pourrai aujourd'hui, madame, parler à mes anges ni de M. Lantin, ni du petit anti-Crébillon que M. de Thibouville a si heureusement trouvé. Je suis absolument aveugle pour le moment présent. Je sais bien qu'il serait fort mal de renoncer aux vers, parcequ'on a perdu les yeux; au contraire, c'est alors qu'on en doit faire plus que jamais, on a l'esprit bien plus recueilli, et l'exemple d'Homère encourage infiniment: mais l'état où je me trouve a été si embelli par tant d'autres accompagnements dignes de mon âge, que je suis obligé de demander quartier pour quelques jours.

Je vous avertis seulement, mes anges, que j'ai une répugnance infinie à tuer la reine-mère, après avoir empoisonné sa bru. Je vous trouve trop cruels; ne pourriez-vous point prendre des mœurs un peu plus douces?

M. d'Argental a donc toujours un grand goût pour ce *Système de la Nature?* Je le supplie de bien effacer les vers dans lesquels on en parle au roi de Danemarck. Cependant je vous jure que ce li-

vre est farci de déclamations, de répétitions, et très peu fourni de raisons. Il y a des morceaux éloquents, d'accord; mais il me paraît absurde de nier qu'il y ait une Intelligence dans le monde. Spinosa lui-même, qui était bon géomètre, est obligé d'en convenir. L'intelligence répandue dans la matière fait la base de son système. Cette intelligence est assurément démontrée par les faits, et l'opinion opposée de notre auteur me semble très anti-philosophique: d'ailleurs, qu'est-ce qu'un système uniquement fondé sur une balourdise d'un pauvre jésuite qui crut avoir fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté? J'avoue que tout cela me paraît le comble de l'extravagance. Spinosa est moins éloquent, mais il est cent fois plus raisonnable.

Je passe volontiers de ce chaos à la nouvelle pièce en six actes, que le roi vient de faire. Je trouve ces six actes admirables, sur-tout si on trouve des acteurs. Il me paraît que la pièce réussit beaucoup auprès de tous les gens désintéressés. Il faut la jouer au plus tôt. Je la regarde comme un chef-d'œuvre qui doit enchanter la nation malgré la cabale.

Je parlerai de la famille d'Atrée et de celle d'Annibal, dès que je serai quitte de mes souffrances. Mille tendres respects à mes anges.

LETTRE ĀDCCI.

DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Potsdam, le 10 mars.

Vous avez très bien fait, monsieur, de ne pas vous presser d'aller apprendre des nouvelles positives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, et j'espère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes questions sur l'ame. Je serais bien fâché que vous allassiez chercher la réponse si loin; et ma curiosité n'en serait probablement pas mieux satisfaite. Quelque favorisé du ciel que vous soyez sur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilège de revenir instruire vos admirateurs. Si cependant la chose n'était pas impossible, ne craignez pas que votre apparition m'effraie. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je suis très content de ce que vous savez actuellement de notre ame: elle peut survivre au corps; il est vraisemblable qu'elle lui survivra.

Pour avoir l'esprit en repos sur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le serai toujours: j'en ferai toute ma vie honneur à vos sages exhortations; et j'attendrai patiemment que la toile se lève pour voir dans l'éternité.

Je ne saurais assez vous dire, monsieur, combien je suis content de vos réponses sur le *Système de la Nature*. Je savais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait seul mériterait la statue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'au-

teur, et la justice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans son livre, tout en terrassant son système.

Je vous rends mille graces, monsieur, du précieux présent que vous me destinez. Je lis actuellement avec un plaisir infini les premiers volumes de vos *Questions;* je vous avoue que, quelque estime que j'aie pour la grande *Encyclopédie,* la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode, un style égal et toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, et par-tout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé; c'est celui d'*Auteur.* Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de César ou la sagesse de Marc-Aurèle, ou le génie de Fédéric, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre *Julien* sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages font admirer; mais je vous avoue que la *Satire des Césars,* si vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaisanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue: je vous en demande pardon, vos moments sont trop précieux au public.

Vous êtes assez heureux, monsieur, pour que je ne puisse vous être bon à rien. S'il se présentait néanmoins quelque occasion de vous faire plaisir, disposez, je vous prie, de votre très affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, prince royal de Prusse.

LETTRE ĀDCCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 mars.

Je vous renvoie, mon cher ange, le cinquième service du souper d'Atrée, car il faut bien vous renvoyer quelque chose; et il m'est impossible de rien faire du manuscrit que j'ai reçu de M. de Thibouville, concernant M. Lantin. Je suis absolument aveugle, et quand j'aurais les meilleurs yeux du monde, je n'aurais pas pu déchiffrer son horrible griffonnage; mais quand il se serait servi d'un secrétaire de ministre, je n'y aurais rien compris. Je m'en suis fait lire quelques lignes; la première commence ainsi :

Vous savez, Scipion, si vous m'avez aimée.

Au diable si jamais Scipion a aimé cette drôlesse; et quand il l'aurait aimée, il ne fallait pas assurément qu'elle lui fît de telles agaceries. Ce vers n'est pas de moi; il y en a aussi quelques autres qui n'en sont pas. En un mot, je n'y entends rien. Je sais bien que je ne suis pas dans ma patrie, et que je mourrai dans une terre étrangère; mais il ne faut pas qu'on dénature ainsi mon bien de mon vivant.

Si vous avez quelque goût pour la besogne de M. Lantin, il faudrait lui envoyer l'exemplaire que Le Kain a reçu en dernier lieu, sans quoi il ne pourra plus savoir où il en est, s'étant malheureusement dessaisi du seul exemplaire corrigé qui lui restât; mais *les Pélopides* sont, à mon gré, un ouvrage bien autrement important; il serait fort aisé de le faire représenter aux noces de madame la comtesse de Provence. La mort de ma nièce de Florian m'obligerait alors de faire un voyage à Paris, et le délabrement de mes affaires serait un nouveau motif, mais vous savez que mon cœur en aurait un autre bien plus pressant. Vous savez qu'il y a vingt-deux ans que je n'ai eu la consolation de vous voir; je ne doute pas que vous n'ayez quelque scribe sous la main qui puisse transcrire *les Pélopides*.

LETTRE ĀDCCIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 11 mars.

Il n'y a rien à répliquer, monseigneur, au Mémoire dont vous m'avez favorisé, si ce n'est ce que disait M. Le Grand à Louis XIV, sur les rangs que le roi venait de régler: Sire, le charbonnier est maître chez lui.

Le roi peut arranger les choses comme il lui plaît à un bal, à son souper, à sa chapelle; mais, pour la constitution de l'état, elle demande un peu plus d'attention et de connaissances.

Il est prouvé que la pairie est la vraie noblesse et la vraie juridiction suprême du royaume; c'est l'ancien baronnage, c'est le véritable Parlement aussi ancien que la monarchie.

Guillaume-le-Conquérant, premier vassal du roi de France, porta les lois fondamentales de la France dans l'Angleterre, où elles se sont fortifiées, tandis qu'elles se sont affaiblies dans le lieu de leur origine. Cela est si vrai, que la pairie a eté toujours composée en Angleterre de ducs, de marquis, au nombre de deux, de comtes, de vicomtes, et de barons; les ducs y ont toujours eu et prennent encore le titre de très haut et de très puissant prince, et on les appelle encore *votre grace*, qualité qu'on donne au roi.

Voilà pourquoi François de Montmorenci, pair et maréchal de France (cité dans le Mémoire, page 11), fut inscrit dans le rôle des chevaliers de la Jarretière, en 1572, sous ce titre : *His grace the most high and potent;* Sa grace, le très haut et puissant prince le duc de Montmorenci.

La raison en est que, dans ce temps, les ducs et pairs étaient tous en Angleterre de la famille royale, comme ils l'avaient été en France. Les An-

glais ont conservé leur ancienne prérogative, et c'est encore la raison pour laquelle les ducs et pairs anglais qui étaient dans l'armée du roi Guillaume III ne voulurent jamais céder aux princes de l'Empire. Les princes étrangers n'ont aucun rang en Angleterre que par courtoisie, et les chevaliers de la Jarretière ne marchent que suivant l'ordre de leur réception, indistinctement, selon l'ancien usage de France.

Puisque me voilà embarqué dans les profondeurs de la pairie, je vous dirai que la juridiction suprême, en matière d'état, a toujours continué d'être en Angleterre la seule cour des pairs, et qu'elle est seule le parlement, comme elle l'était chez nous.

Le roi de France peut encore assembler ses pairs où il veut, et juger la cause d'un pair où il veut, sans y appeler aucun homme de robe, cela est incontestable; c'est pourquoi les difficultés que le parlement de Paris a faites au roi en dernier lieu m'ont toujours paru très mal fondées.

Votre jurisprudence ayant continuellement changé, ainsi que tous vos usages, vous avez certainement besoin d'une réforme.

Un des plus grands abus était de se voir obligé d'aller plaider trop loin de chez soi. Cet abus a ruiné mille familles, et la justice n'en a pas été mieux rendue. Si on peut y remédier, c'est un très

grand service rendu à l'état, et qui mérite la reconnaissance de la nation.

Voilà mes petites idées, elles se soumettent entièrement aux vôtres, comme de raison; vous devez assurément en savoir plus que moi sur tout ce qui concerne votre très respectable pétaudière. J'en parle comme un moineau qui ne doit pas juger les aigles de son pays.

Je me mets, dans le fond de mon pot à moineaux, sous la protection de l'aigle de Fontenoi, de Gênes, et de Minorque.

Conservez vos bontés pour ce vieil aveugle qui vous est dévoué avec un respect aussi tendre que s'il avait deux yeux.

Si vous pouviez me gratifier des Remontrances de la cour des aides, je vous serais infiniment obligé; mais de quoi s'avise la cour des aides? et que fera la cour des monnaies?

LETTRE ĀDCCIV.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 12 mars.

Madame, vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé

le Danube; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie.

Il est vrai que le visir français, qui n'est plus visir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il est d'ailleurs très galant, et qu'il aime les actions nobles, généreuses, et hardies; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé; je lui ai toujours mandé que je vous serais fidèle, que vous seriez triomphante, et que son Moustapha n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée; et actuellement qu'il est malheureux, je lui suis attaché plus que jamais; comme je suis plus que jamais *catherinien*, contre ceux qui sont assez malavisés pour être *moustaphites*.

Votre majesté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voisin qui est en tout fort au-dessus de son âge, et qui joint beaucoup d'esprit et de graces à de grandes connaissances. Les voisins ne sont pas toujours amis intimes; mais celui-ci, jusqu'à présent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il fasse encore des vers comme

Kien-long, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voisin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puisque votre majesté daigne le permettre; elle est à vos pieds ainsi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à présent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera Moustapha avec son eunuque noir dans son harem.

Je supplie votre majesté impériale de bien agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'enthousiasme du vieil ermite de Fernei.

LETTRE ĀDCCV.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

13 mars.

Le vieux malade, que ses fluxions ont rendu aveugle, remercie bien tendrement son cher et respectable inspecteur de son souvenir.

Je n'ai point lu les Remontrances de la cour des aides, et je n'entends point pourquoi la cour des aides se mêle des Conseils souverains que le roi juge à propos de créer dans son royaume pour le soulagement de ses peuples; mais puisqu'elles sont si bien écrites, je suis curieux de les voir

comme pièce d'éloquence, et non pas comme affaire d'état. Si vous pouvez, monsieur, avoir la bonté de me les faire parvenir contre-signées du nom de monseigneur le duc d'Orléans, je vous serai très obligé; si cela fait la moindre difficulté, je retire ma très humble prière. Quand je verrai des Remontrances qui opèreront le paiement de nos rentes, je serai fort content; jusque-là je ne vois que des phrases inutiles. L'Oraison de Cicéron *pro lege Manilia* fit donner le commandement d'Asie à Pompée. Toutes les belles harangues de *Messieurs* n'ont produit, depuis François Ier, que des lettres de cachet. Il aurait bien mieux valu ne se point baigner dans le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lalli.

Votre héros, le prince Adolphe, devenu roi, n'honorera point Fernei de sa présence. J'aurais été assez embarrassé de le recevoir dans l'état où je suis. Je n'ai qu'un souffle de vie; mais, tant que je respirerai, ce sera, monsieur, pour vous aimer et pour vous respecter.

LETTRE ĀDCCVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

13 mars.

(JOB A MADAME BARMÉCIDE.)

Le diable avait oublié de crever les yeux à l'au-

tre Job, il s'est perfectionné depuis : ainsi, madame, vous avez actuellement une petite-fille* et un vieux serviteur aux Quinze-Vingts. C'est de mon fumier que j'ai l'honneur de vous écrire avec un têt de pot cassé. Madame votre petite-fille est la plus heureuse aveugle qui soit au monde ; elle court, elle soupe, elle veille dans Babylone, elle compte même aller à Chanteloup ; ce qui est, dit-on, la suprême félicité. Job n'y prétend point, il compte mourir incessamment dans ses neiges ; et voici ce qu'il dit, de la part du Seigneur, à l'illustre Barmécide :

Votre nom répandra toujours une odeur de suavité dans les nations ; car vous fesiez le bien au point du jour et au coucher du soleil ; vous n'avez point fait de pacte avec le diable, mais vous avez fait un pacte de famille, qui est de Dieu ; vous avez une fois donné la paix à Babylone, et vous avez une autre fois empêché la guerre ; et une autre fois, pour vous amuser, vous avez donné une île au commandeur des croyants : aussi je vous ai écrit dans le livre de vie, très petit livre où n'a pas de place qui veut.

J'encadrerai avec vous la sultane Barmécide, ma philosophe, dont l'Éternel s'est complu à former la belle ame ; et je mettrai dans le même cadre

* Madame du Deffand.

votre sœur de la grande montagne, en qui mérite abonde; et j'ai dit : Ils seront bien par-tout où ils seront, parcequ'ils seront bien avec eux-mêmes, et que les cœurs généreux sont toujours en paix.

Et si vous voulez vous amuser de rogatons par *A, B C, D, E,* comme *Abbaye, Abraham, Adam, Alcoran, Alexandre, Anciens et Modernes, Ane, Ange, Anguilles, Apocalypse, Apôtres, Apostat,* on vous fera parvenir ces facéties honnêtes par la voie que vous aurez la bonté d'indiquer; facéties d'ailleurs pédantesques et très instructives pour ceux qui veulent savoir des choses inutiles.

Si Job pouvait occuper un moment le loisir de la maison Barmécide, il serait trop heureux; mais que peut-il venir de bon des précipices et des neiges du mont Jura? C'est dans les belles campagnes de Chanteloup que se trouvent l'esprit, la raison et le génie; ainsi je me tais et m'endors sur mon fumier, en me recommandant au néant.

En attendant, je supplie madame Barmécide de me conserver ses bontés, qui font ma consolation pour le moment qui me reste à vivre, et d'agréer mon profond respect. LE VIEIL ERMITE.

LETTRE ĀDCCVII.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Pétersbourg, 3-14 mars.

Monsieur, en lisant vos *Questions sur l'Encyclopédie*, je répétais ce que j'ai dit mille fois: qu'avant vous personne n'écrivit comme vous, et qu'il est très douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'est dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février.

Vous jugez bien, monsieur, du plaisir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre prose ne seront jamais surpassés : je les regarde comme le *non plus ultra* de la littérature française, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on est dégoûté des autres lectures.

Puisque la fête que j'ai donnée au prince Henri a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désástre arrivé à Paris l'an passé nous a rendus prudents. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis longtemps un carnaval plus animé: depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, etc.

Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue de-

puis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidèles qui en est la cause; ce sentiment serait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau saint Bernard qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce saint Bernard s'est trompé dans ses prophéties comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit; il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un aussi grand saint.

Vous, monsieur, qui êtes si bon catholique, persuadez à ceux de votre croyance que l'Église grecque, sous Caterine II, n'en veut pas à l'Église latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que se défendre.

Avouez, monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte Alexis Orlof ne cesse de faire des actions honorables: il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et salétins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des esclaves chrétiens. Il y a bien long-temps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidèles.

Avez-vous lu, monsieur, la lettre de ce comte aux consuls européans de Smyrne, qui intercédaient auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles, les domestiques, etc., d'un bacha; voici le fait:

Peu de jours après la bataille navale de Chesme, un trésorier de la Porte revenait du Caire sur un vaisseau, avec ses femmes, ses enfants, et tout son bien, et s'en allait à Constantinople; il apprit en chemin la fausse nouvelle que

la flotte turque avait battu la nôtre; il se hâta de descendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au sultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaisseaux amena son navire au comte Orlof, qui défendit sévèrement que personne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaisseau. Il se fit amener la plus jeune des filles du Turc, âgée de six ans, et lui fit présent d'une bague de diamants et de quelques fourrures, et la renvoya, avec toute sa famille et leurs biens, à Constantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à-peu-près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que le comte Romanzof ayant envoyé un officier au camp du visir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du visir; le kiaga lui dit, après les premiers compliments: « Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée? » L'officier lui répondit que non. Le Turc lui demanda avec empressement: « Où sont-ils « donc? » Le major lui dit que deux servaient sur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. « Eh bien! « répliqua le Turc, sachez que leur nom m'est en vénéra« tion, et que nous sommes tous étonnés de ce que nous « voyons. C'est envers moi sur-tout que leur générosité s'est « signalée. Je suis ce Turc qui doit ses femmes, ses enfants, « ses biens, au comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter « envers eux; mais si pendant ma vie je puis leur rendre « service, je le compterai pour un bonheur. » Il ajouta beaucoup d'autres protestations, et dit entre autres choses que le visir connaissait sa reconnaissance, et l'approuvait. En disant ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux.

Voilà donc les Turcs touchés jusqu'aux larmes de la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte Orlof pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de Scipion.

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que

celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent de votre âge, monsieur : mais, quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes ; témoin cette *Encyclopédie* remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie est dans toute sa force ; à votre égard, les accidents attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers : si vous alliez établir une colonie à Astracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Astracan, je vous dirai que le climat de Tangarock est, sans comparaison, plus beau et plus sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote.

Après la première prise d'Azof par Pierre-le-Grand, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Tangarock. Ce port fut construit. Ensuite il balança longtemps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat : il n'y a presque point d'hiver là bas, tandis que le nôtre est très long.

Les Welches, monsieur, qui vantent le génie de Moustapha, vantent-ils aussi ses prouesses ? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques visirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de

Constantinople, qui a roué de coups, sous ses yeux, les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe, lorsque le mien était renfermé aux Sept-Tours: l'internonce de Vienne est mort de ses blessures. Si ce sont là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour Moustapha et le chevalier de Tott son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour: le visir Mahomet l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

La paix n'est pas si prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troisième campagne est inévitable, et monsieur Ali-Bey aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réussit pas, *il ira passer le carnaval à Venise*[1] avec vos exilés.

Je vous prie, monsieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adressée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez: je ne veux pas perdre une seule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par-là du plaisir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'estime et de l'amitié que j'ai pour le saint ermite de Fernei qui me nomme sa favorite: vous voyez que j'en prends les airs.

LETTRE ĀDCCVIII.

A M. D'ALEMBERT.

15 mars.

On me mande, mon cher ami, qu'on a élu Lemierre; en ce cas, vous avez sans doute rengaîné ma lettre en faveur du traducteur de Virgile, que

[1]* Allusion au chapitre XXVI de *Candide*. (L. D. B.)

je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création de six parlements ou Conseils nouveaux. Non seulement les jugements en dernier ressort au parlement de Paris épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner; mais les criminels qu'on transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'état des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation ; et puis d'ailleurs vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lalli.

LETTRE ĀDCCIX.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 5-16 mars.

Monsieur, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février[1] presque en même temps. Vous desirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et les sottises des Chinois dont j'ai fait mention dans une de mes lettres : nous sommes voisins, comme vous le savez; nos lisières, de part et d'autre,

[1] * Ces deux lettres manquent. (L. D. B.)

sont bordées de peuples pasteurs, tartares, et païens. Ces peuplades sont très portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par représailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles sont terminées par des commissaires envoyés sur les frontières.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaneurs, que c'est la mer à boire de finir même des misères avec eux; et, plus d'une fois, il est arrivé que, n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts; non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix années; je dis de prétexte, parceque la vraie raison était que sa majesté chinoise avait donné en monopole, à un de ses ministres, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également; et comme tout commerce naturel est très difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la nécessité aux risques.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, on recevait en réponse de très amples cahiers de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique et la politesse ne se fesaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'étaient qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parcequ'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois; je le veux croire: mais toujours cela prouve que les conquérants n'ont point adopté la politesse des conquis; et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à présent à l'article Lois, que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi.

Assurément, monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation, d'après mes principes, qui sont imprimés, et que vous connaissez. Nous sommes fort occupés à nous battre; et cela nous donne trop de distraction pour mettre toute l'application convenable à cet immense ouvrage.

J'aime mieux vos vers, monsieur, qu'un corps de troupes auxiliaires: celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment décisif. Vos vers feront les délices de la postérité, qui ne sera que l'écho de vos contemporains: ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y régne est étonnant; il me donne l'enthousiasme de prophétiser: vous vivrez deux cents ans.

On espère volontiers ce que l'on souhaite: accomplissez, s'il vous plaît, ma prophétie; c'est la première que je fais.

CATERINE.

LETTRE ĀDCCX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 16 mars *.

Il y a long-temps que je vous aurais répondu, si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri, qui revient de Russie. Plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir: il a vu votre souveraine; il a été à même d'applaudir à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

* A Potsdam, le 5 mars. (*Édit. de Berlin.*)

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou; et par-tout il a vu les traces des grands établissements par lesquels le génie bienfesant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous: moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il ne produit que des rêves; vous, grand-prêtre d'Apollon, c'est ce dieu même qui vous remplit, et qui vous inspire ce divin enthousiasme qui nous charme et nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous; je crains le sort d'un certain Israël qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise.

Je viens à vos *Questions encyclopédiques*, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne saurait assez le respecter, même dans ses faiblesses. Je n'approuve point l'auteur de la préface [1] de Fleury abrégé: il s'exprime avec trop de hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les ames pieuses; et cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions et de raisonnements que l'erreur se filtre et se sépare de la vérité: peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible, et qui demande une attention suivie. Avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire; et en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nasardes à l'*inf...* * en la comblant de politesses.

Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint et puant troupeau.

[1] * Elle est du roi de Prusse lui-même. (L. D. B.)

* De donner des nasardes à la superstition. (*Édit. de Berlin.*)

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstokova, défendu par les confédérés : on y garde, comme vous savez, une image de la sainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détresse, s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déja les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec lesquelles ils avançaient la nuit pour escalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle son fils, et lui dit : « Mon enfant, ressouviens-toi de ton premier « métier ; il est temps d'en faire usage pour sauver ces con« fédérés orthodoxes. »

Le petit Jésus se charge d'une scie, part avec sa mère ; et tandis que les Russes avancent, il leur coupe lestement quelques barres de leurs échelles ; puis, en riant, il retourne par les airs avec sa mère à Czenstokova, et il rentre avec elle dans sa niche.

Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions ; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les schismatiques furent obligés de se retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te-Deum ;* et depuis ce miracle, la garde-robe de notre sainte mère et son cabinet de curiosités augmentent à vue d'œil par les trésors qui se versent, et que le zèle des ames pieuses augmente en abondance.

J'espère que vos capucins feront une fête* en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la Légende, qui de long-temps n'aura été si bien recrutée**.

* J'espère que jusqu'aux poux de vos capucins se feront fête... (*Édit. de Berlin.*)

** Il court ici un *Testament politique* qu'on vous attribue ; je l'ai lu, mais je n'y ai pas été trompé comme les autres, et je prétends que c'est l'ouvrage d'un je ne sais qui, d'un quidam qui vous a en-

Le pauvre Isaac * est allé trouver son père Abraham en paradis; son frère d'Éguille, qui est dévot, l'avait lesté pour ce voyage; et l'*inf*... s'érige des trophées **.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps: votre corps peut être âgé, mais votre esprit est encore jeune; et cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison, et pour ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine, votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en sa sainte et digne garde. FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDCCXI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

16 mars.

Je vous trouve très heureuse, madame, de n'être qu'aveugle; pour moi qui le suis entièrement depuis quinze jours, avec des douleurs horribles dans les yeux, moi qui ai la goutte et la fièvre, je me tiens un petit Job sur mon fumier. Il est vrai que Job n'avait point perdu les deux yeux, et n'avait point sur-tout perdu la langue, car c'était un terrible bavard; le diable, à la vérité, lui avait ôté tout son bien, et il ne m'a pris

tendu, et qui s'est flatté d'imiter assez bien votre style pour en imposer au public; je vous prie, un petit mot de réponse sur cet article. (*Édit. de Berlin.*)

* Le marquis d'Argens.

** Et on lui érige des trophées qu'on ne vous érigera de long-temps. Votre corps. (*Édit. de Berlin.*)

qu'une grande partie du mien : mais Dieu rendit tout à Job, et il n'a pas la mine de me rien rendre.

Votre grand'maman a de la santé et bonne compagnie; sa philosophie et la trempe de son ame doivent encore contribuer à son bonheur dans le plus beau lieu de la nature: elle doit être plus chère que jamais à son mari; enfin elle jouira des agréments de votre société. Joignez à tout cela l'acclamation de la voix publique; son lot me paraît un des meilleurs de ce monde. Il me semble que, quand on a tous les cœurs pour soi, on est le premier personnage de la terre.

Ma Catherine joue un autre rôle. Il y a à parier qu'elle sera dans Constantinople avant la fin de l'année, à moins qu'Ali-Bey ne la prévienne et ne devienne son ennemi; ce qui pourrait très bien arriver. Voilà des évènements, cela! nos tracasseries parlementaires sont des sottises de pédants, des pauvretés méprisables, en comparaison de ces belles révolutions. Vous pourriez bien aussi voir cet été quelques querelles sur mer entre les Espagnols et les Anglais; mais ce sont de petites fusées, en comparaison des grands feux de ma Catherine.

Les princes de Suède[1] devaient venir dans mon

[1] * Le prince royal qui devint Gustave III, et son frère le prince Frédéric, duc d'Otrogothie. (L. D. B.)

pays barbare; mais ils ont un voyage plus pressé à faire.

Adieu, madame; portez-vous bien. Allez voir votre amie; faites toutes deux le bonheur l'une de l'autre, si le mot de bonheur peut se prononcer. Conservez-moi des bontés qui me consolent.

LETTRE ĀDCCXII.

A M. D'ALEMBERT.

18 mars.

Mon très cher philosophe, je pense comme vous que le sujet en question serait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffhouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistaire du traducteur des *Géorgiques*. N'est-il pas majeur? Nous avions plus d'un conseiller au Parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans; et puisque l'abbé Delille a été en âge de traduire Virgile, il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de Milton*.

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me bornais à être juste; mais il me paraît que je ne suis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

* Dupré de Saint-Maur.

J'apprends, par un autre provincial qui est à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît sur le parlement de Paris et sur les Conseils souverains. Elle est, Dieu merci, d'un jésuite qui est en Piémont ; c'est le même qui fit *Il est temps de parler*, et *Tout se dira**.

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les six Conseils ; mais assurément je suis bien loin de rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne se point compromettre : cette situation est triste.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre,

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes ;

et il m'a semblé qu'on disait tous les jours la tiare pour le pape, et les diadèmes pour les rois. On venge le trône de l'autel ; si je me trompe, je passe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame Necker me fait ses plaintes amères de ce que Pigalle veut me faire absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon effigie, c'est à vous que je la dois ; c'est à vous de me donner un habit, si cela vous plaît.

* C'est à l'abbé Dazès que M. Barbier attribue le *Il est temps de parler ;* 1763, 2 vol. in-12.

Soyez sûr que, vêtu ou non, je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus rien.

Adieu; je n'ai jamais été si malade; je suis aveugle et goutteux; il faut supporter tous les maux du corps et de l'ame. Pour me consoler, je vous demande en grace de m'envoyer vos deux discours. En vérité vous soutenez seul l'honneur des lettres, et je ne sais point d'homme plus nécessaire que vous.

LETTRE ĀDCCXIII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 19 mars.

Quels agréments, quel feu tu possèdes encore!
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les graces, les talents:
Mais l'âge a respecté ta voix douce et légère;
Pour le malheur des sots il fit grace à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû, ou, pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne l'Europe, ce sera un problème que la postérité aura peine à résoudre, que Voltaire, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice sera sans doute flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de graces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos

vers : certes je ne présumais pas de devenir un auteur grave*. Mon amour-propre vous en fait ses compliments. J'aurai bonne opinion de mes rapsodies tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire.

J'en viens à ce Moustapha que je n'aime pas plus que de raison ; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail ; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Fernei pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Moustapha en paiera la façon : et la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de bouclier des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous, qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes : un tel trait de générosité est rare chez les souverains. Ganganelli en rira sous cape, et dira en lui-même : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point. » Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle !

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entassez arguments sur arguments pour détruire l'*inf*...**; vous n'empêcherez jamais

* Voyez l'épître *à l'impératrice de Russie*. POÉSIES, tome III.

** Entassez arguments sur arguments pour la pulvériser... (*Édit. de Berlin.*)

que les ames faibles ne l'emportent en nombre sur les ames fortes: chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un état, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Église, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage! je réponds au jeune Voltaire en style de vieillard: quand il badine, je raisonne; quand il s'égaie, je disserte. Sans doute Bouhours avait raison : mes chers compatriotes et moi nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues. Ma faible chandelle s'éteint, et ce soupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible dose, m'abandonne; ma gaieté me quitte, ma vivacité se perd. Conservez long-temps la vôtre: puissiez-vous, comme le bon homme Saint-Aulaire, faire des vers à cent ans, et moi les lire! c'est ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Fernei; l'aîné est devenu roi, et se hâte d'occuper le trône que la mort de son père lui laisse. Pour le pauvre d'Argens, il a cessé de parler, de penser, et d'écrire. C'est mon maréchal-des-logis; il est allé me préparer une demeure dans le pays des rêvecreux, où probablement nous nous rassemblerons tous.

FÉDÉRIC.

LETTRE ĀDCCXIV.

A M. DE LA PONCE.

A Fernei, mars.

Si vous allez à Chanteloup, je me recommande à vos bons offices. Je vous prie de me mettre aux pieds de M. le duc, de madame la duchesse de

Choiseul, et de madame la duchesse de Gramont; leurs bontés seront toujours gravées dans mon cœur. Il me semble que je suis comme la France; je dois beaucoup à ce grand ministre.

S'il a fait le pacte de famille; s'il vous a donné la paix; si la Corse est au roi, je lui dois aussi l'établissement de mademoiselle Corneille, les franchises de mes terres, et les graces dont il a comblé toutes les personnes que j'ai pris la liberté de lui recommander: ainsi, monsieur, je crois qu'il peut très raisonnablement compter sur les cœurs de la France, sur le vôtre et sur le mien.

Ce n'est pas que je ne trouve l'érection des six nouveaux Conseils admirable, ce n'est pas que je ne sois persuadé que nous avons besoin d'une nouvelle jurisprudence; mais cela n'a rien de commun avec les services que M. le duc de Choiseul a rendus à l'état, et avec la reconnaissance que je lui dois.

Je vous remercie bien sensiblement, monsieur, du service essentiel que vous venez de rendre à ma petite colonie, en assurant par vos bontés et par vos soins l'envoi de la petite caisse adressée à M. le marquis d'Ossun: vous ne pouviez mieux favoriser ces pauvres gens dans une circonstance plus critique. Ils sont maltraités de tous les côtés. Ils n'ont encore rien pu obtenir de ce qu'ils demandaient; et notre petit pays, qui se flattait, il

y a quelques mois, de la protection la plus signalée, est bien près de retourner dans son ancienne barbarie. Je m'étais épuisé entièrement pour le vivifier un peu ; un moment a tout détruit : nous n'avons à présent qu'une perspective très triste, avec la famine dont nous avons bien de la peine à nous délivrer.

LETTRE ĀDCCXV.

A M. DE CHABANON.

25 mars.

Vraiment oui, mon cher ami, quoique les malades ne ressentent que leurs maux, j'ai senti vivement le triste état de douze mille honnêtes gens traités comme des négres par des chanoines et par des moines. On leur avait persuadé qu'ils étaient nés esclaves, et ils le croyaient bonnement.

L'instruction fait tout,

Zaïre, act. I, sc. I.

comme vous le savez. J'ai travaillé vivement pour eux, et M. le duc de Choiseul les prenait sous sa protection. Ils ont, dans mon petit Christin, un défenseur admirable. Il est enthousiaste de la liberté, de l'humanité et de la philosophie; mais je

crois que par ce temps-ci les affaires de mes pauvres esclaves ne seront pas sitôt jugées ; le Conseil est occupé à des choses plus pressantes : il faut attendre.

Je dois remercier madame la duchesse de Villeroi de m'avoir épargné le soin de faire des chœurs à *OEdipe*, je n'y aurais pas réussi ; on fait mal les choses qu'on n'aime pas, et j'avoue que je n'ai pas de goût pour la musique mêlée avec la déclamation : il me paraît que l'une tue toujours l'autre.

Je suis bien aise que le ton magistral de ce petit Clément, sa malignité et ses bévues, vous aient révolté comme moi. Ce maroufle descend de Zoïle, qui engendra l'abbé Desfontaines, qui engendra Fréron, qui engendra Clément.

Adieu, mon cher ami ; je suis accablé de maux, je suis aveugle ; mais on m'assure que je retrouverai mes yeux quand ce mont Jura, que vous connaissez, n'aura plus de neige.

Madame Denis vous fait les plus tendres compliments.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE ĀDCCXVI.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

27 mars.

Si vous passez, comme vous le dites, monsieur, au mois de juillet par votre hospice de Fernei avec madame Dixneuf ans, vous savez comme cette faveur sera sentie par ma nièce et par son oncle l'aveugle. J'espère qu'alors j'aurai des yeux; car jusqu'à présent l'été me rend la vue que je perds dans le temps des neiges. On ne peut mieux prendre son temps pour voir que quand madame Dixneuf ans passe.

Vous verrez ma petite colonie assez heureusement établie : celle de Versoix est un peu négligée à présent. Il me semble qu'on a trop étendu les idées de M. le duc de Choiseul. On a fait dépenser au roi six cent mille francs pour un port qui honorerait Brest ou Toulon, mais où il n'y aura jamais que deux ou trois barques. Au lieu de construire le port à l'embouchure de la rivière, on l'a placé beaucoup plus haut, et on s'est mis dans la nécessité de donner à la rivière un autre lit, ce qui exigerait des dépenses immenses. Voilà comment les meilleurs projets échouent, quand on veut plus faire que le ministère n'ordonne.

Je conserverai, jusqu'au dernier jour de ma vie, la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance pour M. le duc de Choiseul. Il m'accordait sur-le-champ tout ce que je lui demandais, et je ne lui ai jamais rien demandé que pour les autres; c'est ce qui augmente les obligations que je lui ai.

Il est horrible d'être ingrat, mais il faut être juste. Je persiste dans la ferme opinion que rien n'est plus utile et plus beau que l'établissement des six Conseils souverains; cela seul doit rendre le régne de Louis XV cher à la nation. Ceux qui s'élèvent contre ce bienfait sont des malades qui se plaignent du médecin qui leur rend la santé. Quelquefois les institutions les plus salutaires sont mal reçues, parcequ'elles ne viennent pas dans un temps favorable; mais bientôt les bons esprits se rendent: pour la canaille, il ne faut jamais la compter.

Adieu, monsieur; conservez-moi votre amitié dont vous savez que je sens tout le prix, et qui fait ma consolation.

LETTRE ĀDCCXVII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

1er avril.

J'ai été pendant un mois accablé de souffrances,

mon cher grand-écuyer de Cyrus; j'ai eu la goutte, j'ai été accablé de fluxions sur les yeux; j'ai été aveugle, j'ai été mort, et le vent du nord poursuit encore ma cendre.

Pendant ce temps-là, on m'imputait à Paris je ne sais combien de petites brochures qui courent sur les tracasseries parlementaires, de sorte que je me suis trouvé un des morts les plus vexés.

Tout cela est cause que je ne vous ai pas écrit en même temps que madame Denis. Tous ceux qui m'écrivent de Paris me protestent qu'ils sont très fâchés d'y être; mais ils y restent. Vous êtes plus sage qu'eux, vous prenez le parti de vivre à la campagne, sans vous vanter de rien. Je ne sais si vous y êtes actuellement.

N'êtes-vous pas curieux de voir le dénouement de la pièce qu'on joue à Paris depuis deux mois? Les six actes[1] réussissent très bien dans les provinces. Pour moi, je vous avoue que je bats des mains quand je vois que la justice n'est plus vénale, que des citoyens ne sont plus traînés des cachots d'Angoulême aux cachots de la Conciergerie, que les frais de justice ne sont plus à la charge des seigneurs. Je le dis hautement, ce règlement me paraît le plus beau qui ait été fait depuis la fondation de la monarchie, et je pense

[1] * Il s'agit toujours de l'établissement des six Conseils supérieurs. (L. D. B.)

qu'il faut être ennemi de l'état et de soi-même pour ne pas sentir ce bienfait.

Vous avez un neveu [1] qui est charmant : voici un petit mot pour lui que je glisse dans ma lettre, sans cérémonie, pour ne pas multiplier les ports de lettres.

LETTRE ADCCXVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 5 avril.

Sire, on a dit que j'étais tombé en jeunesse, mais on n'a pas encore dit que je fusse tombé en enfance. Mes parents me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de tester, si j'avais fait le Testament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre majesté n'y a pas été trompé; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je

[1] * L'auteur d'*Estelle*, et des meilleures fables que nous ayons depuis La Fontaine. (L. D. B.)

puis assurer votre majesté que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'est déja emparée de mes yeux, de mes dents, et de mes oreilles; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique, et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise et tout ce qui s'ensuit me répugnent si fort, que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir de mourir chez vous; il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore; il pense bien sensément, et paraît très digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'esprit dans le Nord, depuis le soixante et unième degré jusqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-Bey en a beaucoup, et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits sur sa personne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté

de la sienne. Pour le croissant de Moustapha, je le crois plus obscurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre majesté avec le plus profond respect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre majesté m'honore, du 19 mars. Oui, sans doute, vous êtes un auteur grave et très grave, quoique votre imagination soit très riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princesse donnât la liberté aux dames du sérail, et des fêtes sur le Bosphore; je ne prétends point du tout à ses odalisques : c'est la récompense de ses braves guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiselles du harem de Moustapha. Vous appelez d'Argens votre maréchal-des-logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas aussi long-temps que votre gloire, mais je suis très sûr que votre feu en quoi consiste la vie, et votre régime en quoi consiste toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il soit très ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE ĀDCCXIX.

A M. LE PRINCE DE BEAUVAU.

A Fernei, 5 avril.

Je me mets aux pieds de mon très respectable confrère qui veut bien m'appeler de ce nom. Comme un chêne est le confrère d'un roseau, le roseau, en levant sa petite tête, dit très humblement au chêne: Ceux de Dodone n'ont jamais mieux parlé. Il est vrai, illustre chêne, que vous n'avez point prédit l'avenir; mais vous avez raconté le passé avec une noblesse, une décence, une finesse, un art admirable.

En parlant de ce que le roi a fait de grand et d'utile, vous avez trouvé le secret de faire l'éloge d'un ministre votre ami, dont les soins ont rendu le comtat d'Avignon à la couronne, subjugué et policé la Corse, rétabli la discipline militaire, et assuré la paix de la France. Vous avez sacrifié à l'amitié et à la vérité. Je n'ai que deux jours à vivre, mais j'emploierai ces deux jours à aimer et à révérer un grand ministre qui m'a comblé de bontés, et le roi approuvera ma reconnaissance.

Je ne me mêle pas assurément des affaires d'état, ce n'est pas le partage des roseaux; j'applaudis comme vous à l'érection des six Conseils, à la jus-

tice rendue gratuitement, aux frais de justice dont les seigneurs des terres sont délivrés; mais je n'écris point sur ces objets : j'en suis bien loin, et je suis indigné contre ceux qui m'attribuent tant de belles choses.

Il y a, entre autres écrits, un avis important à la noblesse de France, dont la moitié est prise mot pour mot d'un petit livre d'un jésuite, intitulé *Tout se dira;* et on a l'injustice et l'ignorance de m'imputer cette feuille, qui n'est qu'un réchauffé. Qu'on m'impute *Barmécide**, voilà mon ouvrage; je le réciterais au roi.

Mais, dans ma vieillesse et dans ma retraite, je ne peux que rendre justice obscurément et sans bruit au mérite.

C'est ainsi que ce pauvre roseau cassé en use avec le beau chêne verdoyant auquel il présente son profond respect.

LETTRE ĀDCCXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 5 avril.

Eh bien! madame, vous aurez l'épître au roi de Danemarck. Je ne vous l'ai point envoyée, parce-

* L'*Épître de Benaldaki à Caramouftée.* POÉSIES, tome III.

que j'ai craint que quelque Welche ne s'en fâchât. Depuis ma correspondance avec l'empereur de la Chine, je me suis beaucoup familiarisé avec les rois; mais je crains un certain public de Paris, qu'il est plus difficile d'apprivoiser.

D'ailleurs non seulement je suis dans les ténèbres extérieures, mais tous les maux sont venus à-la-fois fondre sur moi. Il y a un avocat, nommé Marchand, qui s'est avisé de faire mon testament: il peut compter que je ne lui ferai pas plus de legs que le président Hénault ne vous en a fait.

M. le prince de Beauvau m'a fait l'honneur de m'envoyer son discours à l'Académie. Il est noble, décent, écrit du style convenable; j'en suis extrêmement content. Je ne le suis point du tout qu'on m'impute des ouvrages où l'on dit que les parlements sont maltraités. Il y en a un d'un jésuite qui est l'auteur d'un livre intitulé *Tout se dira*, et d'un autre intitulé *Il est temps de parler*. Pour moi, je ne me mêle point du tout des affaires d'état; je me contente de dire hautement que je serai attaché à M. le duc et à madame la duchesse de Choiseul jusqu'au dernier moment de ma vie.

> Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guzman même.
>
> *Alzire*, act. III, sc. IV.

Ce qui m'a paru le plus beau dans le discours de M. le prince de Beauvau, c'est le secret qu'il a

trouvé de relever tous les services que M. le duc de Choiseul a rendus à l'état, et qu'en fesant l'éloge du roi, il a fait celui de M. le duc de Choiseul, sans que le roi en puisse prendre le moindre ombrage : il y a bien de la générosité et de la finesse dans ce tour, qui n'est pas assurément commun.

Je n'ai pas approuvé de même quelques remontrances qui m'ont paru trop dures. Il me semble qu'on doit parler à son souverain d'une manière un peu plus honnête. J'ai écrit ce que j'en pensais à un homme qui a montré ma lettre.

J'ajoutais que j'étais enchanté de l'établissement des six Conseils nouveaux qui rendent la justice gratuitement. Je trouvais très bon que le roi payât les frais de justice dans mon village. On a montré ma lettre au roi, qui ne s'est pas fâché ; il aime les sentiments honnêtes ; et il devrait être encore plus content, s'il voyait que je parle, dans le peu de lettres que j'écris, de la reconnaissance que je dois au mari de votre grand'maman.

Adieu, madame ; soupez, digérez, conversez ; et quand vous écrirez à votre grand'maman, qui ne m'écrit point, mettez-moi tout de mon long à ses pieds.

LETTRE ĀDCCXXI.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Fernei, 7 avril.

Mon charmant confrère, je suis de votre avis dans tout ce que vous m'écrivez dans votre lettre non datée. Ce petit procureur de Dijon ne gagnera pas son procès, ou je me trompe fort. Il rend des arrêts comme le parlement, sans les motiver. Il est bien fier, ce Clément; c'est un grand homme. Il lut, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui s'en allèrent tous au second acte. Voilà les gens qui s'avisent de juger les autres. J'aurai l'honneur de lui rendre incessamment la plus exacte justice.

On m'a envoyé de Lyon des écrits sur les affaires du temps, qui n'ont pas été faits par messieurs des enquêtes. Il y a un homme* à Lyon dont les ouvrages passent quelquefois pour les miens. On se trompe entre ces deux Sosie. Je voudrais que chacun prît franchement ce qui lui appartient; mais il y a des occasions où l'on fait largesse de son propre bien, au lieu de prendre celui d'autrui. Quoi qu'il arrive, je suis choiseulliste et ne suis point parlementaire. Je n'aime point la guerre de la

* Bordes.

Fronde, attendu que les premiers coups de fusil ne manqueraient pas d'estropier la main des payeurs des rentes; et, de plus, j'aime mieux obéir à un beau lion qui est né beaucoup plus fort que moi, qu'à deux cents rats de mon espèce. Je trouve d'ailleurs l'établissement des nouveaux Conseils admirable. Clément, en qualité de procureur de Dijon, pourra écrire contre eux tant qu'il voudra; pour moi, je vais écrire contre les neiges qui couvrent encore nos montagnes, et qui me rendent entièrement aveugle.

Bonsoir, mon charmant confrère; conservez bien le goût de la littérature; il est infiniment préférable à la rage des tracasseries de cour. Soyez bien persuadé que je sens tout votre mérite. Je ne suis pas, Dieu merci, des barbares anti-poétiques.

LETTRE ĀDCCXXII.

A M. D'ALEMBERT.

A Fernei, 8 avril.

Mon très cher philosophe, je vous rends mille graces des moments agréables que vous m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de vos deux discours, car il ne m'est pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un si triste état, que me voilà un petit Tirésie ou un petit OEdipe; et j'ai

bien la mine de rester aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les Champs-Élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre *Dialogue entre Descartes et Christine*. Je ne sais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'Académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre Cour qui n'en sente pas le prix ; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six Conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paie les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux réglements du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le serai point du tout à des corps qui ont fait du mal ; et puis d'ailleurs comment aimer une compagnie? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Je pense, puisqu'il faut servir, qu'il vaut mieux servir sous un lion de bonne maison que sous des rats mes confrères, dont la conduite est insolente et ridicule. Vous savez d'ailleurs que le sang crie vengeance ; vous savez que le premier a persécuté

l'*Encyclopédie;* et quand on voit les oppresseurs opprimés à leur tour, on doit bénir Dieu.

Adieu, mon cher ami, je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre humain.

LETTRE ĀDCCCXXIII.

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 31 mars-11 avril.

Monsieur, vos bénédictions me feront prospérer, malgré le grand froid, la guerre, Moustapha, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, monsieur; un détachement de l'armée du comte Romanzof a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés de la Valachie; il ne leur reste qu'un seul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé Turno. Il y a eu un combat très vif à Gorgora: deux mille musulmans y ont mordu la poussière, et quatre mille au moins ont été noyés dans le Danube; après quoi, le château, qui est situé sur une île de ce fleuve, s'est rendu, par capitulation, au comte Olitz.

Le sultan, très fâché de ces nouvelles pertes, et ne sachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hospodar *in partibus* qu'il fit l'année passée. Celui-ci, soit dit en passant, a trouvé la Valachie presque entière entre nos mains.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites

du nouveau roi de Suède : proche parent, proche voisin, il faut espérer que nous vivrons en paix.

Tout se prépare pour vous satisfaire et donner de la besogne au sultan. Le comte Orlof, qui était venu ici pour un moment, est reparti pour Livourne avec son prince Dolgorouky : ils s'embarqueront pour Paros ; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes Préotrajeusky.

On ne saurait ajouter, monsieur, aux sentiments d'estime et d'amitié que j'ai pour vous. CATERINE.

LETTRE ĀDCCXXIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Fernei, 12 avril.

Sire, il n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède [1] et de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à votre majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement doit regretter Sans-Souci ; nous n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très bon, et si bon, qu'après les peines qu'on

[1] * *Épître à Gustave III.* POÉSIES, tome III. (L. D. B.)

a prises pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'est un malade d'un tempérament excellent, qui a résisté à plus de trente mauvais médecins; votre majesté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne sais si je me doute de ce que votre majesté fera cette année; mais Dieu, qui m'a refusé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à sa place, pousseraient par-delà Belgrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philosophie la figure ronde est la plus parfaite. Mais je crains de dire des sottises trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de votre majesté du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je suis aveugle comme Milton, mais non pas aussi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du Messie et du diable; moi je parle de mon héros.

LETTRE ĀDCCXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 avril.

Mon cher ange, votre lettre est un vrai poisson d'avril, car elle est datée du 1[er], et je ne l'ai reçue

que le 14. Il faut qu'elle ait été égarée dans les bureaux de M. Bertin.

Je vous dirai, au sujet de vos remarques sur *Sophonisbe*, comme M. Vigouroux : « Si je meurs, « je les passe ; si je vis, à revoir. » Je suis aveugle et très malade, et je ne crois pas qu'il me soit possible de faire encore beaucoup de tragédies. Il faut pourtant vous avouer, avec la sincérité d'un mourant, que je n'ai jamais conçu pourquoi la dernière épée du bon homme Syphax vous déplaisait tant, après que la première épée de Rodrigue ne vous a jamais déplu. Pour moi, je tiens qu'il n'y aurait plus moyen de faire des vers, si des métaphores aussi simples, aussi claires, n'étaient pas permises.

A l'égard des *Pélopides*, il y a plus d'un mois que je ne les ai regardés, et je ne les reverrai qu'en cas que la nature me rende la vue et la vie.

Est-ce l'abbé Grizel qui a fait banqueroute à Le Kain? Je le plains infiniment, mais je ne puis le mettre sur mon testament, attendu que M. le contrôleur-général d'un côté, et ma colonie de l'autre, m'ont absolument ruiné. S'il a perdu vingt mille francs, j'en ai perdu plus de quatre cent mille, ou du moins ils sont prodigieusement hasardés. La retraite de M. le duc de Choiseul m'a porté le dernier coup, aussi bien qu'à la ville de

Versoix qu'il voulait bâtir. Notre petit canton est actuellement dans un état déplorable.

Je vous conjure, mon cher ange, de me mander s'il est vrai que M. le duc de Choiseul ait été accusé de s'entendre avec le parlement de Paris, et de fomenter sa très condamnable désobéissance. Il m'est de la dernière importance de le savoir; et, comme il s'agit ici d'un bruit public, et non d'un mystère d'état, madame d'Argental peut fort bien me mander ce que l'on dit, sans se compromettre dans ce qu'elle aura la bonté de m'écrire.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de M. le duc de Prâlin, à qui je serai toujours dévoué. Le roi ne condamne pas les sentiments de la reconnaissance: j'en dois beaucoup à M. le duc de Prâlin et à M. le duc de Choiseul, et je dois remplir mon devoir jusqu'à ma mort, en trouvant les parlements très ridicules.

J'ai lu toutes les remontrances et toutes les brochures: elles m'ont affermi dans l'opinion que le roi a raison, et qu'il faut absolument qu'il ait raison.

Je vous demande en grace de vouloir bien dire à M. de Thibouville combien je m'intéresse à sa santé du bord de mon tombeau. Je prie madame d'Argental de me conserver ses bontés, et de vouloir bien m'écrire sur ce que je lui demande.

Donnez-moi votre bénédiction, mes anges: j'en

ai grand besoin au milieu des neiges et de la famine qui nous environnent.

LETTRE ĀDCCXXVI.

A M. D'ALEMBERT.

27 avril.

Je ne sais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites, et d'avoir vu ensuite casser les assassins. « Et ego in interitu vestro ridebo vos, et subsannabo, » dit la sainte Écriture*.

J'avais envoyé à la chambre syndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu de Hollande, intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, adressés à M. Briasson, pour les remettre à M. le marquis de Condorcet. Je ne sais si M. Briasson m'a rendu ce petit service; cela pouvait passer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et je serai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle

* *Proverbes*, chap. 1, v. 26.

que je l'ai envoyée à ce monarque, avec un petit bout de lettre qui accompagnait l'envoi. Cela vient sûrement de Copenhague; le mal est très médiocre.

Pourriez-vous me dire quel est l'auteur d'un éloge de l'abbé Trublet, qui est dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déja imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, où il y a plusieurs articles de M. de Lalande qui paraissent à la lettre *A*? Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander si on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de Mairan?

Je voulais écrire aujourd'hui à M. de Saint-Lambert, mais je ne sais si ma faiblesse me le permettra.

Adieu, mon très cher philosophe; j'ai bien peur que la philosophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de se tenir tranquilles. Vous savez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé Arnaud. Si ce n'est pas à moi que l'abbé Delille succéde quelque jour, j'applaudirai aussi, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

LETTRE ĀDCCCXXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 29 avril.

Il y a long-temps que le vieux malade de Fernei n'a importuné son héros; il a respecté les tracasseries publiques et l'épidémie régnante. Je ne suis pas courtisan, il s'en faut beaucoup; mais j'ai pensé dans ma retraite que le Parlement n'avait pas le sens commun; et j'ai toujours dit avec Chicaneau :

L'esprit de contumace est dans cette famille.
Racine, *les Plaideurs*, acte II, sc. v.

Je ne connais rien d'égal à la plate folie d'avoir soutenu au roi, opiniâtrément, qu'un pair était *entaché*, quand le roi le déclarait très net, sur le vu même des pièces du procès. C'était, ce me semble, vouloir entacher le roi lui-même; et toute cette aventure m'a paru celle des Petites-Maisons plutôt que celle d'un Parlement.

Franchement, nous sommes une nation d'enfants mutins à qui il faut donner le fouet et des sucreries.

La fermentation est aussi forte dans les provinces qu'à Paris, et ne produira vraisemblable-

ment que des arrêtés qui ne subsisteront pas, et des protestations très inutiles, sans quoi la France serait la fable de l'Europe.

J'avais deux neveux, l'un vient de prendre la place de l'autre dans le parlement de Paris; cela me fait rire: et je ris de tout ceci, parceque je ne crois pas que cette maladie de la nation soit mortelle. Ses symptômes sont des vertiges qu'il faut faire guérir par M. Pomme.

Il y a une maladie plus triste, c'est celle que M. l'abbé Terrai ne peut guérir; elle m'a rendu paralytique. J'avais établi une colonie assez considérable dans mon hameau, et on commençait à prendre mon hameau pour une petite ville; il y avait des manufactures sous la protection de M. de Choiseul; tout cela est presque détruit en un jour. Les petits pâtissent du malheur des grands, et quelquefois même de leur bonheur. Je ne pourrai plus donner de pension aux conseillers du Parlement, comme j'avais l'insolence de faire. Pour le roi, il ne me donne point de pension, et je l'en quitte.

Si j'osais, je penserais comme mon héros, et je dirais qu'une statue vaut mieux qu'une pension. Mais à mon âge, et dans l'état où je suis, cela me paraît un peu frivole.

Mon tendre et respectueux attachement pour vous vous paraîtra peut-être un peu frivole aussi,

mais agréez les sentiments d'un cœur qui est à vous depuis cinquante années.

A propos, on m'a envoyé la réponse au mémoire des états de Bourgogne. Les accusations me paraissent absurdes. Le duc de Sulli avait bien raison de dire que, si la sagesse venait au monde, elle ne se logerait jamais dans une compagnie.

LETTRE ĀDCCXXVIII.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Fernei, 30 avril.

Madame, j'envoie à votre majesté impériale, selon ses ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'aie proportionné mon peu de force à la grandeur du sujet. Car, bien que le roi de Danemarck fasse aussi le bonheur de ses peuples, bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman, il n'a point triomphé de Moustapha; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des Welches, qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont

perdu la fertile contrée du Canada; ils font toujours beaucoup de livres sans qu'il y en ait un seul de bon; ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlements du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit; et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit qui ne ressemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

Je ne sais si le chevalier de Tott sera le premier canonnier de l'univers, mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très peu d'inclination, ne sera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déserts que l'ouverture de la campagne est déja signalée par une de vos victoires. Je supplie votre majesté impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener sur le Bosphore.

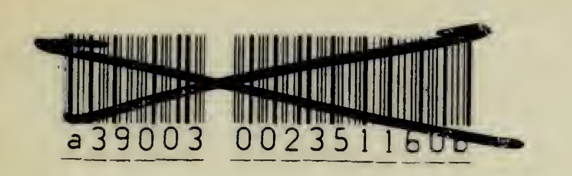
Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre majesté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caisses de montres, depuis la valeur d'environ huit louis jusqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en dia-

mants avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres sont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous servir; tous les prix sont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'est épargné.

Nous souhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous soient favorables, et que Moustapha passe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond respect et la reconnaissance du vieux malade du mont Jura.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.


a39003 002351160


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 11 07 7